

FESTIVAL LUMIÈRE 2021 TOUT LE PROGRAMME

le petit **Bulletin**

DU 22.09.21

AU 05.10.21

N° 1000

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON

Enchantez !

J'AI DÉCOUVERT L'OCCITAN
AUVERGNAT AVEC
SOURDURE

PARCOURU L'EXPO DE
**DELPHINE
BALLEY**

LES VERTUS
D'ÊTRE NON-
ESSENTIEL AVEC

**EROTIC
MARKET**

J'AI VISITÉ
LE NOUVEL
**UGC
PART-
DIEU**

PLONGÉE DANS
LA PROG' DES
**SALLES DE
CONCERTS**

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

LYON DESIGN présente

MACADAM

GRATUIT

LA FÊTE DU DESIGN URBAIN !

Samedi

25 septembre 2021

de 10h à 18h

Port Rambaud
Lyon Confluence

Mobilier urbain à vivre,
chantier géant Kapla,
exposition de projets, jeux
et animations à partir de
5 ans.



En Marge !

JORIS MATHIEU EN COMPAGNIE DE HAUT ET COURT

Création 2020 au Théâtre Nouvelle Génération

Centre dramatique national de Lyon

1^{er} > 9 octobre 2021



WWW.TNG-LYON.FR - 04.72.53.15.15
AU TNG-VAISE, 23 RUE DE BOURGOGNE, LYON 9



THÉÂTRE
NOUVELLE
GÉNÉRATION
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL - LYON

UNE ADAPTATION MODERNE
ET ÉBLOUISSANTE DE BALZAC

OLIVIER GOURMET, MAGISTRAL !

LE FIGARO

FORMIDABLEMENT CONTEMPORAIN

TÉLÉRAMA



Eugénie Grandet

UN FILM DE
MARC DUGAIN

JOSÉPHINE
JAPY

OLIVIER
GOURMET

VALÉRIE
BONNETON

D'APRÈS LE ROMAN D'HONORÉ DE BALZAC

AU CINÉMA LE 29 SEPTEMBRE

CANAL+

LIRE

Match

LE FIGARO

Télérama

UBI

ET DE 1000 !

C'est une longue histoire, débutée en 1997 à Lyon (bon, d'accord : un peu plus tôt à Grenoble, en 1993, où ce journal a été fondé), qui franchit un palier pas si courant dans la presse culturelle en France... Nous passons en effet le cap des 1000 numéros. 1000 ! Un peu plus tard que prévu, certes - nous avons dû suspendre nos parutions l'an dernier, puis abandonner le rythme hebdomadaire pour adopter celui d'un quin-zomadaire, mais c'est fait : 1000 *Petit Bulletin* se sont succédé à Lyon pour guider vos sorties, impulser vos choix, accompagner les saisons culturelles de nos coups de cœur et de gueule. Une belle aventure, qui va encore se déployer - cette nouvelle formule que vous tenez entre vos mains date seulement de septembre dernier et continue de prendre forme, notre nouveau site est en ligne depuis quelques semaines, une nouvelle newsletter dédiée aux bons plans du week-end fait son apparition cette semaine, des podcasts... Bref, c'est un journal ni fatigué ni rassasié, toujours friand de culture et de sorties : bonne lecture.

PS : Le festival de street art Peinture Fraîche, que nous co-organisons, fait son retour à la Halle Debourg : rendez-vous dès le 1^{er} octobre ! SB

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131 106,14 €
RCS LYON 413 611 500
33 avenue Maréchal Foch
69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
Fax : 04 72 00 08 60
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Ermanuel Denave, Stéphane Duchêne, Louise Grossen, Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Sarah Fouassier, Yannick Mur, Adrien Simon
Agenda Annabel Trotignon
Bureau des légendes Vincent Raymond
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron, Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Photographe Jeanne Claudel
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Julien Dottor, Ophélie Dugué
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oissila Touliouel

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

« LES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES NE SONT PAS ACCEPTÉES AU SEIN DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET C'EST UN VRAI PROBLÈME »

Politique / Un sénateur qui cite Laurent Garnier, qui défend au fil des mois et de ses interventions le monde de la nuit et les musiques électroniques, y compris les raves ? Ce discours est encore peu fréquent. On en discute avec l'intéressé, Thomas Dossus, étiqueté EELV et ancien DJ amateur. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET

Vous êtes intervenu plusieurs fois ces derniers mois au sujet des musiques électroniques et de la vie nocturne au Sénat, à propos de la crise Covid au départ, mais en allant plus loin ensuite, en défendant l'aspect culturel des clubs. C'est un combat mené en particulier par le collectif Bar-Bars. Qu'est-ce qui vous a amené à les suivre ?

Thomas Dossus : Quand je suis arrivé au Sénat [Ndlr : en 2020], j'ai tout de suite dit : on étudie le budget de la culture. On s'est aperçu que nous sommes sur une culture très institutionnelle, que la culture que moi je vis, que je pratique, n'est pas du tout reconnue par le ministère. J'ai trouvé ça décalé. J'ai commencé à creuser le sujet, à me rendre compte qu'il y avait à Lyon et ailleurs une envie de faire reconnaître la culture club, celle des musiques électroniques, je suis tombé évidemment sur la tribune publiée par Laurent Garnier. Je me suis saisi du sujet. Au fur et à mesure des confinements, on s'est rendu compte que ces établissements allaient être les premiers à fermer et les derniers à rouvrir. Il y avait donc un véritable enjeu pour tout un pan de la culture française, car il y a une effervescence sur ces musiques. J'ai décidé d'investir ce sujet-là au Sénat et de poser plusieurs interventions en commission et en séance. Avec un accueil assez froid de la ministre. Et puis, il s'est passé quelque chose en Allemagne aussi : le Parlement a reconnu d'abord le Berghain puis...

Dès 2016, le Berghain.

Voilà, et le Parlement a reconnu au printemps dernier les clubs qui ont une vocation culturelle. L'idée n'est pas de reconnaître toutes les discothèques comme établissements culturels, certaines sont purement dans des logiques économiques. Mais il y a des clubs qui ont une pro-



« Il y a une culture légitime qui a voix au chapitre et une autre considérée comme marginale ou un peu trop alternative pour être une véritable esthétique culturelle »

grammation, qui vont chercher une esthétique, qui font découvrir des artistes : il faut faire reconnaître cette valeur-là au Sénat.

Le premier pas en Allemagne, avant de reconnaître la club culture en mai de cette année, ça a été en 2020 quand la techno a été reconnue officiellement comme une musique à part entière.

C'est ça. Les grilles des différents ministères de la Culture sont forcément un peu similaires : il y a une culture légitime qui a voix au chapitre et une autre considérée comme marginale ou un peu trop alternative pour être une véritable esthétique culturelle. Après, c'est étonnant : on remet la médaille de Chevaliers des Arts et des Lettres à

Laurent Garnier et d'autres, mais toute la culture autour d'eux n'est pas reconnue. Du tout.

En 2020, malgré tout le chemin parcouru, Roselyne Bachelot déclarait encore au début de la crise du Covid que les musiques électroniques ne dépendaient pas de son ministère mais de celui de l'Intérieur...

Elle disait : allez voir Darmanin ou Griset. Soit chez les flics, soit à l'économie. Mais en aucun cas, ce ne devait être selon elle géré par le ministère de la Culture : et ça, c'est vraiment problématique. C'est un déni. Cette esthétique des musiques électroniques n'est pas acceptée au sein du ministère et c'est un vrai problème.

Revenons sur la club culture : que proposez-vous ?

L'idée est de reconnaître ces lieux comme étant culturels, pour qu'ils aient accès à une reconnaissance du ministère et qu'on arrête de leur mettre des fermetures administratives pour des histoires de nuisance alors que les SMAC ont des règles différentes. Il faut réguler et si c'est le ministère de la Culture qui le fait, ça permettrait d'avoir une approche différente sur l'image que peut avoir la nuit sur le grand public : ce n'est pas uniquement un moment de consommation pure, une période de lâchage, c'est aussi un moment où l'on s'enrichit culturellement, où l'on se croise. C'est reconnaître aussi toute la scène des musiques électroniques qui vit derrière ces établissements, la considérer comme un écosystème extrêmement dense et riche en France.

Quels sont les retours politiques, y compris au sein de votre parti, EELV, qui ne s'est pas exprimé sur ces sujets-là ?

Chez EELV on est sur les droits culturels, pas forcément effectivement sur les musiques électroniques - ce n'est pas quelque chose qui a été travaillé au sein du parti. Par

contre, on avait un propos notamment au sujet des rave partys et des festivals, sur les zones de prévention en matière de prise de stupéfiants. Nuits sonores par exemple a mis longtemps à se mettre au diapason, à avoir des stands de prévention, où l'on peut faire tester ses produits, etc. Au sein du parti, on l'a beaucoup défendu. Et avec mes interventions régulières au Sénat, grâce au collectif Bar-Bars qui pousse de son côté malgré l'accueil froid, la ministre commence à intégrer l'existence de ces sujets autour des clubs. Politiquement ça a émergé récemment, à la suite des confinements qui l'ont révélé. Le confinement a aussi fait émerger un manque culturel chez certains d'entre nous, avec le fait de ne pas pouvoir aller en festival ou en club. Tout ça nous a fait prendre conscience que l'on peut avoir une approche politique sur ces sujets.

Vous avez même été DJ à Lyon ?

DJ pour moi, c'était anecdotique : j'étais curieux de pouvoir m'exprimer de cette manière à un moment, mais je n'ai pas creusé. Cette culture électronique, je l'ai acquise dès mon adolescence à Dijon, où il y avait un club mythique : l'Anfer. Garnier y était résident. À Lyon j'ai vu tout ça exploser, je suis arrivé peu avant la création de Nuits sonores. J'ai pratiqué en tant que spectateur, un peu en tant que DJ. C'est une scène intéressante aussi par son côté marginal. Elle est compliquée pour les radios grand public... C'est moins direct que la variété ou la pop, mais une fois qu'on est dedans... J'ai eu pendant quelques années une émission sur Radio Canut le dimanche où je passais des musiques électroniques et du rap des États-Unis. Moi, ça ne m'a jamais lâché. Je continue à en écouter et à découvrir.

+ Entretien en intégralité sur petit-bulletin.fr/lyon

« ATTEINDRE D'ICI TROIS, QUATRE ANS LE VÉRITABLE POTENTIEL DU MARCHÉ GARE »

SMAC / Rénové - et même pratiquement reconstruit - de fond en comble sur son site de Confluence, le nouveau Marché Gare ne rouvrira pas avant le printemps 2022 mais l'équipe bénéficiera d'un outil propre à satisfaire de nouvelles ambitions. On a fait le point sur le projet avec Benjamin Petit, son directeur, et Nathalie Perrin-Gilbert, adjointe à la Culture de la Ville qui a fait grimper considérablement l'enveloppe municipale en même temps que la subvention allouée à la SMAC lyonnaise. PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Le projet a beaucoup évolué notamment pendant la démolition d'une partie de l'ancien Marché Gare. Comment a-t-il pris forme, avec quel nouvel engagement de la Ville ?

Nathalie Perrin-Gilbert : Au départ, on avait une enveloppe Ville de 500 000€, aujourd'hui elle s'est engagée à hauteur d'1,5M€, la Métropole 2M€ : on a un projet de 3,5M€ mais parce que le projet s'est amélioré au fur et à mesure.

Benjamin Petit : C'est vrai qu'il y a eu ce premier programme, ensuite il y a eu une nouvelle ambition portée par la Ville sur cet équipement. Mais il n'y a pas eu une escalade du budget, c'est l'enveloppe qui a été revue à la hausse. C'est à partir de là qu'on a pensé un nouveau projet plus ambitieux dans lequel on a pu faire passer nos idées pour cet équipement.

Quel regard portez vous sur le projet tel qu'il est aujourd'hui ?

NPG : Sur le projet culturel, je suis ravie d'hériter de cette décision concernant le Marché Gare, qu'une nouvelle salle dédiée aux musiques actuelles se développe comme cela. La Ville de Lyon veut conforter ses deux SMAC, le Marché Gare et le Périscope. Et qu'on assiste à un vrai développement de ce pôle. Ce qui m'intéresse aussi au-delà de ces deux lieux, c'est un dispositif plus global, un réseau. Ce n'est pas pour rien si on a gardé la Halle Tony Garnier dans le giron public. Ce qui m'intéresse c'est de voir comment on conforte cette filière avec le Transbo, le Périscope, le Marché Gare, un certain nombre de petits lieux ; de créer des projets communs et des passerelles entre ces lieux. Mon sujet en tant qu'adjointe à la Culture c'est de conforter nos acteurs locaux. Pour ça on a besoin d'équipes, de lieux de diffusion, de création, de répétition, de résidence, d'accompagnement vers la professionnalisation. De fixer une activité culturelle et artistique mais aussi une économie, de l'emploi, de garder aussi des talents. Le Marché Gare est un élément de ce tout. Un élément très important.

L'idée est-elle d'apporter l'épaule de la Ville au travail coopératif qui existe entre toutes les salles depuis un bon moment ?

NPG : Le rôle du politique ce n'est certainement pas de se mêler de



À Confluence, l'immobilier flambe

« Je me réjouis donc de cette hausse de subvention de la Ville, que l'exécutif aille plus loin dans son accompagnement »

choix artistiques mais de fixer des orientations générales. Cette orientation c'est cette coopération entre les lieux et les structures et comment on conforte une filière.

BP : C'est très spécifique à Rhône-Alpes et encore plus présent à Lyon. Ça vient du fait qu'on a un écosystème très riche ici. Contrairement à d'autres villes où il va manquer des producteurs de spectacle forts, des labels identifiés, des lieux qui rayonnent. À Lyon on a tout, tous les métiers, beaucoup d'esthétiques, des professionnels reconnus. Cette vivacité alimente un terreau artistique et commercial très riche, hyper stimulant. Et l'échelle de la ville qui reste assez humaine fait que tout le monde se connaît, on n'est pas dans l'anonymat et le libéralisme sauvage de Paris.

Quel rôle va jouer le Marché Gare ?

BP : Le projet du Marché Gare dont j'ai hérité était déjà très marqué par

cet esprit. Parce que les caractéristiques de l'équipement et son projet initial sont très importants. Cette jauge qui va passer de 300 à 400 est très spécifique. On doit rester dans ce créneau-là, cette jauge est essentielle car c'est celle qui fait le lien entre les cafés-concerts et les plus grosses salles, comme l'Épicerie Moderne ou le Transbo. On est vraiment dans cette posture d'interface, de carrefour entre les métiers et entre les esthétiques. Certaines salles sont spécialisées et font un travail remarquable comme À Thou Bout d'Chant, notre vocation à nous c'est d'être pointus dans les différentes esthétiques.

Avec ce nouvel outil qui va gagner un tiers de capacité plus un club, qu'est-ce que ce nouveau Marché Gare va apporter de plus ?

BP : Il y a en effet cette deuxième scène, qui n'était pas prévue initialement. C'est venu en cours de route. Et on ne se doutait pas que cet apport allait

modifier le projet culturel. On a un continuum de jauge entre 30 places minimum sur ce club et 400 pour la grande salle, on peut agir sur ce spectre sans angle mort. On peut donc répondre aux besoins d'artistes en tout début de parcours, amateurs expérimentés, jusqu'à des artistes de renommée nationale et internationale. On va pouvoir travailler en lien avec le Périscope sur un artiste qui aura besoin d'une toute petite configuration pour un premier concert et qui ensuite ira chez eux, ou à l'inverse accueillir un artiste du Kraspek qui va jouer sur la grande scène. On gagne énormément en adaptabilité et en lien potentiel avec les autres acteurs, en typologie d'artistes concernés, qu'on va pouvoir tantôt faire découvrir, tantôt faire travailler en résidence. Avec deux scènes on gagne en capacité d'occupation de plateaux. On a les bases d'un projet prometteur, à nous de réaliser son potentiel.

Tout cela va nécessiter un budget plus conséquent et davantage de moyens humains que les quatre permanents actuels...

BP : Oui, ces quatre permanents pour un lieu comme le Marché Gare sont déjà une exception voire une aberration en l'état actuel et ce sera intenable avec la transformation de l'outil. Il va falloir être prudent, surtout au

vu du contexte de ces derniers mois mais la montée en puissance est obligatoire, on n'a pas d'autre choix que de passer un cap pour atteindre d'ici trois ou quatre ans le véritable potentiel de cet équipement. Je me réjouis donc de cette hausse de subvention de la Ville, que l'exécutif aille plus loin dans son accompagnement.

NPG : Avec la DRAC, la Ville de Lyon essaie d'être en construction de politique publique. Faire progresser la subvention de la Ville à hauteur de 100 000€, c'est indiquer à la DRAC, à l'État, que la Ville continue à accompagner mais en plus passe un cap. Je crois beaucoup à la stratégie des effets leviers. Si nous faisons ce pas, ça peut engager l'État à aller de l'avant aussi. Il y a aussi la question de la Métropole qui est davantage dans un soutien à la constitution des filières. La question est comment on avance ensemble sur des objectifs de politique commune. La Ville toute seule ne peut pas soutenir ce développement mais peut initier un effort conjugué.

Vous avez identifié clairement vos besoins en termes de budget et en termes humains pour passer le cap évoqué ?

BP : Oui. Bien sûr, il ne s'agit pas de vivre aux crochets des collectivités publiques. Mais en même temps le traitement réservé aux musiques actuelles est presque discriminant dans les politiques publiques. On a des recettes propres à développer et le nouvel outil va favoriser ça. En revanche, cette gestion des ressources propres répond à des missions de service public pour lesquelles on obtient des subventions, c'est un modèle particulier qui a vraiment deux jambes. Et donc il faudra faire progresser le budget jusqu'à 850 000€ d'ici trois ans quand il était de 550 000 avant la fermeture. C'est pour ça que je ne veux pas parler en termes de subventions, ce n'est pas comme ça qu'il faut voir les choses. On pourrait faire progresser le budget en augmentant le prix des entrées – on est une des salles de ce type les moins chères de France – mais on ne souhaite pas actionner ce levier. Il faut savoir faire bouger un ensemble de curseurs petit à petit. Je pense aussi que d'ici trois ans, il faudra que les effectifs aient doublé pour espérer une progression d'un tiers de l'activité avec 130-140 concerts par an.

Avec l'histoire des victimes de la tempête Xynthia, Angélique Clairand, François Hien et Éric Massé nous submergent.



©Jean-Louis Fernandez

« ON A SORTI 60 TONNES DE DÉCHETS »

Écologie / Modèle d'initiative citoyenne, Nettoyons Lyon, association fondée par deux amis - Nicolas Navrot et Maximilien Bouffard-Roupé -, fête sa première année d'actions concrètes, consistant à nettoyer fleuve, parcs ou places de tous leurs déchets. Tout en sensibilisant. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET



© Neef - Nettoyons Lyon

CRÉATION

LA DU 30 SEPT.
FAUTE AU 11 OCT.

TEXTE
FRANÇOIS HIEN
MISE EN SCÈNE
ANGÉLIQUE CLAIRAND
ÉRIC MASSÉ

THÉÂTRE
POINT DU JOUR

POINTDUJOURTHEATRE.FR
04 78 25 27 59

Prise de conscience. Au début, on allait ramasser dans les fleuves avec ce petit groupe d'amis, même à la main, sous les ponts : pneus, fours, trottinettes, etc.

Comment est né Nettoyons Lyon ?

Nicolas Navrot : Avec un petit groupe d'amis. On était trois. Au bout de deux semaines, dix. Des potes. On s'est concentrés à la base sur la pêche à l'aimant. Je suis photographe, j'étais souvent dehors. Durant les pauses de midi, quand la lumière n'était pas propice à la photographie, on s'est dit avec mon ami et cofondateur, Maximilien Bouffard-Roupé, tiens qu'est-ce qu'on peut faire ? On avait chacun dans nos placards un aimant, issu d'une petite mode de quelques mois ayant suivi la mise en avant par un YouTubeur de la pêche à l'aimant. Tout le monde s'était dit que ce serait génial de trouver des choses historiques en jetant un aimant dans un fleuve. Nous, ce n'était pas du tout notre cas : on remontait une quinzaine de trottinettes électriques par jour... Des scooters, parfois. Pas ce que l'on attendait, du tout ! Donc, prise de conscience.

Au début, on allait ramasser dans les fleuves avec ce petit groupe d'amis, même à la main, sous les ponts : pneus, fours, trottinettes, etc. Moi, réseaux sociaux oblige, j'ai une grosse communauté en tant que photographe passionné par sa ville. C'est venu aussi ainsi, la prise de conscience : à mon échelle, je prends soin de ma ville. La communication s'est très bien faite, des gens ont voulu nous rejoindre. Au bout de quelques mois – on a un an pile, on s'est immatriculés en septembre 2020 –, on a réussi à se professionnaliser au-delà de nos actions initiales et à élargir.

C'est d'autant plus important qu'il y a moins de choses dans les fleuves, vu qu'on a retiré, nous, beaucoup de choses et que d'autres l'ont fait aussi. D'où nos actions terrestres, de sensibilisation auprès des entreprises – ça permet aussi d'avoir des rentrées d'argent fixe. Et les scolaires, car c'est important la jeunesse. C'est l'avenir. Jeunesse = sensibilisation.

Au bout d'un an, quel bilan ?

La semaine, on est sur les interventions en entreprises et scolaires. Le week-end, sur tout ce qui est associatif, les interventions. On va bientôt avoir deux personnes permanentes pour gérer cette partie. On a beaucoup de monde parmi les bénévoles de passage, ceux qui vont venir sur une seule action : on peut avoir 70 personnes sur une journée pour sortir cinq tonnes de déchets. Mais très peu en continu. Notre problème, c'est le manque de gens pour donner du temps pour organiser toutes ces sessions. D'un autre côté, en un an, on a eu 1500 bénévoles qui ont participé à l'une de nos actions, ça c'est énorme, on a sorti 60 tonnes de déchets. On a fait pas mal de travail pour se structurer en parallèle.

On a sorti 600 trottinettes des fleuves : c'est énorme. Surtout, on travaille maintenant à la revalorisation de ces déchets. Et ça va être notre thématique de l'année à venir. Ces 60 tonnes, qu'est-ce qu'on en fait ? On avait

quelques petites techniques : pour les masques, on travaille avec Cycl-Add, une société basée dans l'Ain qui permet d'en faire des tee-shirts ultra-résistants. Pareil pour les mégots. Pour les trottinettes, on travaillait avec les opérateurs pour leur remettre leurs engins. Même s'il ne faut pas oublier que 60 à 80% des engins que l'on trouve sont issus des anciens prestataires et n'ont plus de propriétaire à Lyon.

On a eu beaucoup de réflexion, aussi, lors de cette année écoulée : forcément, pour préparer la suite. Ça a été un long travail pour avoir des équipes fixes, il nous faut trouver aussi de nouvelles synergies avec les entreprises. Notre but, c'est de créer un lieu, un atelier, où l'on puisse accueillir entreprises et scolaires, où l'on pourra faire de la revalorisation de déchets, notamment avec des machines low-tech permettant de transformer la matière. Comme un broyeur de plastique, pour en faire des copeaux que l'on enverrait à une entreprise spécialisée, pour se dire que toutes les bouteilles récupérées sur nos actions on en fait quelque chose, on ne les envoie pas à l'incinérateur de la Métropole car ça ne nous intéresse pas – même si parfois on n'a pas le choix. On pourrait mettre aussi à profit la sphère artistique lyonnaise à l'avenir pour cette valorisation. On peut faire des ateliers de création avec des jeunes, en leur expliquant que chaque déchet a une valeur, que ce n'est pas quelque chose que l'on va oublier et mettre dans une poubelle, mais que l'on peut faire quelque chose avec.

C'est vraiment là-dessus que l'on veut sensibiliser. On a l'impression qu'il y a une prise de conscience, mais bien souvent c'est un peu érodé, on le sait mais on ne fait pas grand-chose. C'est pour ça que l'on veut aller plus loin que le simple ramassage.

Quelles sont les relations avec les collectivités ?

C'est en cours. C'est très long ! On n'existe que depuis un an, la Métropole a été lente au début à nous écouter mais ça va mieux. Il y a deux choses : jusqu'ici on collaborait avec des responsables de secteurs, de manière un peu non officielle, pour les prévenir que l'on allait faire des opérations et que l'on allait avoir des volumes de déchets, on s'organisait avec eux pour qu'ils viennent les récupérer.

Mais eux, ça les mettait en défaut. Puisque du coup ça prenait du temps de travail ailleurs. Après, il y a la question de la collaboration avec les hautes entités de la Métropole. Par exemple, pour leur demander où sont les zones qui posent problème aujourd'hui. Et le côté politique derrière, pour avancer ensemble. Notre but n'est pas de dire : « on vient derrière vous nettoyer le travail que vous n'avez pas fait. » Nous, on veut juste mettre à profit l'énergie citoyenne de manière positive.

THÉÂTRE MUSICAL

28/09 → 01/10

JEAN GENET
VÉRONIQUE BETTENCOURT
STÉPHANE BERNARD
COMPAGNIE FENIL HIRSUTE

LE FUNAM LE BULE

7 rue Orsel 69600 Oullins

R.
La Renaissance
THÉÂTRE + MUSIQUE

theatrelrenaissance.com

LE ROYAUME

6 → 9/10

MAUD LEFEBVRE
AGNÈS D'HALLUIN
ARTHUR FOURCADE
COLLECTIF X

THÉÂTRE

by Magazine

EROTIC MARKET

© Ramatoula



Viser la Une, ça ne lui fait pas peur

« ÊTRE NON-ESSENTIEL, C'EST SUPER ! »

Pop / Au Périscope pour présenter la version live de *Boredoms & Heartstrings*, revisité avec quatuor à cordes de *Boredoms*, Marine Pellegrini revient sur l'évolution d'Erotic Market, la genèse de ce projet mais aussi les difficultés créatives rencontrées ces derniers mois avec le Covid dans le sillage d'une dépression. Et d'un retour aux affaires qui ne va pas de soi pour tous les musiciens. PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Tu as poursuivi en solo le projet Erotic Market il y a quelques années, après le premier album du groupe. Pourquoi avoir choisi de continuer sur le même projet ?
 Marine Pellegrini (Erotic Market) : Quand Lucas [Garnier, autre moitié fondatrice du duo] a décidé d'arrêter en 2016, je n'avais aucune raison esthétique de changer. Pour moi ça restait un contexte que j'aimais, un nom que j'aimais, un style qui me convenait. Je n'avais aucune raison de changer, si ce n'est de jouer le jeu du chat et de la souris avec les programmeurs et les médias, en agitant un nouveau projet. Mais Erotic Market, c'était qui j'étais.

Tu t'es mise à travailler différemment ?
 À la base avec Lucas, je faisais les premières ébauches, texte-musique, et lui étirait tout, il arrangeait. Ça partait toujours d'idées à moi. Aujourd'hui, je travaille un peu de la même façon sauf que je vais peut-être un peu plus loin dans la composition. Mais je fais

toujours appel à des gens extérieurs pour arranger, finir de dispatcher les sons. Avoir une vue d'ensemble sur les morceaux, c'est quelque chose que je n'arrive pas à faire. Sur *Queendoms*, il y avait Nico Taite qui était mon batteur. Pour *Boredoms*, c'était King Doudou. Et là pour *Boredoms & Heartstrings* c'est carrément une autre manière de travailler.

JE N'AIME PAS ME RÉPÉTER. DU TOUT.

À partir de *Queendoms*, tu as changé à chaque fois de style. Ces nouvelles approches découlent-elles du fait que tu sois désormais seule maîtresse à bord ?
 Je pense que c'est inhérent à ma façon de travailler et de considérer la musique. Entre le premier EP et le premier album, il y a beaucoup de différences. Dès que j'ai l'impression d'avoir investigué un univers, je passe à autre chose, je me lasse super vite et je n'aime pas me répéter. Du tout.

Avant tout, tu es une interprète, ces changements de registre sont-ils une manière de nourrir cette chanteuse, de la satisfaire ?
 Peut-être. Il y a quelque chose d'organique dans le fait de chanter. Alors, c'est peut-être une façon de retrouver des sensations fraîches, d'aller chercher d'autres parties de ma voix. Comme dit la chanson : « *I'm every woman* » et à un moment j'ai envie de tout explorer. J'ai commencé ma carrière en chantant beaucoup dans les aigus parce que c'est l'espace vocal où je me sens à l'aise, je suis soprane. Après de plus en plus, j'ai eu besoin de redescendre. *Boredoms* est beaucoup plus dans les médiums graves. J'ai eu aussi besoin d'explorer le *spoken word*, le rap, de mettre beaucoup de mots, de faire des choses plus épurées, moins incisives.

Comment est né le projet *Heartstrings* ? Et avant tout a-t-il été pensé en vue d'un disque sur lequel est venu se greffer le live ou comme un projet live qui est devenu un disque ?
 J'avais expérimenté de chanter avec un big band il y a plus de dix ans et

cette expérience de redécouvrir ses morceaux sur scène m'était restée. De fait, je ne pense pas spontanément au studio. En quête de nouvelles expériences, je m'étais dit qu'un orchestre symphonique ce serait super mais évidemment ce n'est pas le même budget. J'en ai parlé à Romain Dugelay, mon mari, le leader de Pixvae et l'arrangeur de *Boredoms & Heartstrings*. J'étais partie sur l'idée d'une expérience, et comme il est plus structuré dans sa pensée, il m'a dit : « *on fait direct un disque !* ».

J'AVAIS ENVIE D'ENTENDRE CES MORCEAUX AVEC DES CORDES

Pourquoi avez-vous choisi de travailler sur des morceaux déjà existants plutôt que sur des anciens ?
 Il y a deux raisons : la première c'est que je pensais que *Boredoms* s'y prêtait vraiment et j'avais envie d'entendre ces morceaux avec des cordes. En plus, je ne l'avais pas beaucoup joué à cause du Covid. La deuxième raison c'est que j'étais dans un creux au niveau créatif dans lequel je suis toujours. Je n'avais pas l'énergie pour

note c'est la note, ça ne vibre pas, ça ne vit pas. C'est intéressant mais jouer avec des cordes c'est autre chose. Ma voix c'est des cordes aussi et sur la musique électro, je m'étais toujours interdite de vibrer. Les chanteuses ont toujours un vibrato mais dans le trip-hop qui a bercé ma jeunesse, les voix sont très blanches, elles ne vibrent pas. Là je me suis permise de vibrer à l'unisson des cordes et c'est assez cool.

Tu as dit être dans un creux artistique, as-tu quand même une idée de la suite, ou au moins des envies, des choses qui te parlent ?

Fort heureusement, des envies me sont revenues – parce que le Covid nous a un peu pété les genoux. Là j'ai des envies de Fender Rhodes, de vraies batteries, d'un trio vraiment joué. Parce que ce qui est compliqué avec la musique électronique c'est que quand tu composes quelque chose sur ton ordinateur, le jouer après en live c'est la merde – si tu joues avec de vraies instruments, ta musique n'est pas composée comme ça. Quand tu viens du live, comme c'est mon cas – je viens d'une école de jazz – tu es en porte-à-faux en permanence. Ce que j'aimerais, c'est que la prochaine fois que j'écris quelque chose, ce soit simple à exécuter, que je n'ai pas à tordre les musiciens et les instruments dans tous les sens pour que ce soit identique sur scène.

Tu disais avoir perdu une forme d'envie, notamment avec le Covid. La question est bateau mais comment as-tu traversé cette période ?

En fait, il faut repartir en 2018 où j'ai commencé à faire une dépression, après *Queendoms*. C'était compliqué pour moi parce que c'était le deuxième album et ça n'a pas marché comme je voulais. Je me suis sentie en échec. J'ai eu ma fille aussi, ce qui a changé beaucoup de choses à mon rapport à la musique. La musique est logiquement passée au second plan et comme j'étais une passionnée – je le suis toujours – ça a été très bizarre de me dire que quelque chose passait soudain avant la musique. *Queendoms* plus ma maternité, il y a eu une espèce d'imbroglie qui m'a plongée dans une dépression que j'ai fini de traiter il y a un an, je dirais. Mais je l'ai traitée aussi par *Boredoms* que j'ai pu mener jusqu'au bout et que j'ai voulu sortir de façon plus simple avec moins de promo, moins de live – comme il y a eu le Covid, il faut avouer que c'était bien joué (rires). Ensuite, je me suis retrouvée avec l'impression d'avoir tout dit, d'être arrivée au bout de ce que je pouvais faire avec ma mélancolie qui a toujours été un terrain fertile pour moi. Une fois que j'ai eu fini de traiter cette dépression, je me suis retrouvée un peu sans objet. Une forme de cycle est arrivé à son terme. *Boredoms & Heartstrings* est arrivé pile au moment où j'avais besoin de chanter sans aller chercher d'autres émotions. Parce que pour moi, j'étais vide. Là, il y a une deuxième grossesse qui s'est présentée, on commence à sortir de la crise, il y a un nouveau chapitre à écrire mais je ne l'ai pas encore formalisé.

Tu as envisagé cette fois de passer à un autre projet, ne serait-ce que symboliquement ?

J'y ai beaucoup pensé. J'ai même pensé à arrêter la musique, clairement. Parce que quand on n'a rien à dire, ça ne sert à rien de l'ouvrir. On serait tranquille si tout le monde s'arrêtait au moment où il n'a plus rien à dire (rires). Mais je ne vais pas arrêter parce que j'aime trop ça. Quand je me remettrai à composer, je verrai ce qui sort et si c'est vraiment très différent d'avant, par exemple si ça sort en français, ce qui n'est pas exclu, je changerai peut-être de nom. Même si je suis très attaché au nom Erotic Market, à sa symbolique. Ça me ferait un truc.

« Je n'avais pas l'énergie pour écrire. Plus que ça, je pense que je n'ai pas vécu assez de choses pour réécrire un album »

C'EST DEVENU LABORIEUX

Eu égard à tout ce qui t'es arrivé ces derniers mois, comment as-tu vécu le fait de remonter sur scène ?
Avec moins d'enjeu et de manière plus cool qu'avant. Moins à la conquête du public. Sans doute avec moins d'ambition. Comme s'il y avait plus de fluidité dans ma vie : je vis, j'ai un concert, voilà. C'est davantage dans la continuité de ce que je suis.

Avec une forme d'excitation, de joie, quand même ?

Oui, quand même. Je ne suis pas quelqu'un qui se force. Mais pour en avoir parlé avec des potes musiciens, on est contents une fois qu'on y est mais comme on s'en est complètement détachés pendant un an et demi, c'est devenu laborieux. Ça vient briser une routine et il faut vraiment qu'on se remette dedans.

Ça paraît beaucoup plus compliqué que l'irrépressible envie de remonter sur scène qu'on imagine pourtant...

Oui, et c'est paradoxal parce qu'on aime ça. On est des gens bénis, on fait ce qu'on aime mais on a vécu quelque chose de très traumatisant et... de très confortable. Une mer d'huile et là tout d'un coup un concert, comment est-ce que je vais faire ? Est-ce que je sais encore chanter ? Comment je vais parler au public ? Ça a été le gros truc ça, je ne sais plus parler aux gens. C'est laborieux et l'envie n'est plus la même. En plus, je m'étais détachée du live un peu avant tout le monde et il y a eu une sorte d'oubli de ce que c'est. De sevrage presque. Et puis un ras-le-bol de partir, de faire sept heures de bus pour jouer devant dix personnes, refaire

sept heures de bus... À un moment dans sa carrière on aspire à des choses plus confortables, à une vie de famille.

Au-delà de l'envie on a l'impression que cette interruption a posé la question du sens de tout ça ?

Ç'a été tellement perturbé pour moi en 2018 et le Covid en a rajouté une couche. Je me suis demandé ce qu'était la musique. Evidemment qu'on est non essentiel, on est la cerise sur le gâteau et c'est super. Je n'ai pas envie que les gens dépendent de moi pour vivre, ça ne m'intéresse pas, je ne suis pas médecin. Je suis très contente d'être le bonus. Avec le Covid, je pense que plein de gens se sont dit : « wow, je m'agitais, je n'étais jamais chez moi mais en fait c'est bien, chez moi ! ». Ça remet un peu les choses à leur place et c'est bien, parce que nous les musiciens, on est un peu sur notre planète, on est des enfants gâtés. Quand on est allé jouer en Inde avec Erotic Market, on a pris trois avions pour y aller, trois pour revenir. Quand on y réfléchit c'est n'importe quoi.

Erotic Market, Boredoms & Heartstrings

(Compagnie 4000)
Au Périscope le vendredi 24 septembre

/ EROTIC MARKET EN 7 DATES

2012
Marine Pellegrini et Lucas Garnier fondent Erotic Market

2013
Erotic Market EP (Jarring Effects)

2014
Blahblahriens (Jarring Effects)

2016
Should I EP (Mutant Ninja). Leur tournée internationale passe par l'Inde. Lucas Garnier quitte le groupe. Marine poursuit en solo

2018
Queendoms (Mutant Ninja)

2019
Boredoms (Erotic Market)

2021
Boredoms & Heartstrings (Compagnie 4000)



/ L'ALBUM
CORDES SENSIBLES

La pop passée au tamis du quatuor à cordes ou de l'ensemble baroque, voilà, sans mauvais jeu de mots, un grand classique de la pop. L'affaire frôle même parfois la démarche marketing. Il n'en est rien du côté de Marine Pellegrini aka Erotic Market lorsqu'elle choisit de livrer les chansons de son dernier album en date, *Boredoms*, aux arrangements pensés par son mari et collaborateur Romain Dugelay pour les cordes volatiles de l'*Heartstrings* ensemble. Il y a alors chez la chanteuse une volonté d'aller explorer la chair de ses chansons, de retrouver avec elles une relation organique, un plaisir d'interprète en somme, peut-être un peu perdu. Une expérience taillée pour la scène mais qui donne presque immédiatement naissance à un disque pour un résultat exaltant qui oscille entre le classique, le baroque et le contemporain le plus échevelé. La chose n'est pas sans évoquer le parrainage assez évident de Björk, les compositions pour quatuor de Bryce Dessner (The National) mais aussi plus étrangement (et involontairement) la sublime embarquée dans l'univers des cordes commise par Elvis Costello il y a presque 30 ans avec le Brodsky Quartet sur *The Juliet Letters* – une exploration de *Roméo et Juliette* – et qui restait à ce jour l'un des plus beaux exercices du genre. Du propre aveu de Marine Pellegrini, *Boredoms & Heartstrings* est venu combler une sorte de creux inspirationnel. On est obligé de la croire sur parole mais on avoue ne pas souscrire tout à fait au constat tant la chanteuse – qui en renouant avec son registre vocal nous rappelle à quel point elle est une immense interprète – semble habitée sur ce disque d'un feu intérieur qui ne demande qu'à tout emporter, nourri par une inspiration vocale, une virtuosité et une précision, une audace à jouer avec ce quatuor toujours en tension. Ne jamais croire qu'un incendie est complètement éteint. SD

écrire. Plus que ça, je pense que je n'ai pas vécu assez de choses pour réécrire un album. C'était donc naturel de reprendre des morceaux déjà existants.

Comment avez-vous repensé ces morceaux ?

Pour le coup je n'ai rien fait du tout. J'ai donné carte blanche à Romain qui ne m'a rien demandé, ne m'a rien fait écouter. Parce qu'en plus il travaille sur des logiciels avec des instruments synthétiques et que d'écouter ça me donne envie de chialer, mais pas dans le bon sens (rires). Je ne suis pas intervenue du tout. Il est parti de versions studios des morceaux et de quelques références live.

Vous avez retravaillé le live différemment ?

Non, c'est très proche mais il y a de nouveaux morceaux issus du premier album. Une dizaine qu'on enregistrera en octobre pour faire un volume 2.

As-tu retrouvé là un plaisir de chant différent ?

À la base, il y avait des instruments organiques au début d'*Erotic Market*, de la basse notamment. Sur *Queendoms*, beaucoup de machines, de choses pré-enregistrées, déclenchées par ordinateur, très rigides, avec très peu d'espace pour l'improvisation, l'interprétation. À ça il faut ajouter des instruments ultra justes où la

LE PETIT PONT, UN FROMAGE DE LA GUILLOTIÈRE

Laiterie / Anaïs Duraffourg a fondé la Laiterie de Lyon il y a un an, dans une ruelle proche de la place du pont. Elle vend désormais ses yaourts et fromages dans une boutique attenante. PAR ADRIEN SIMON

Paris, Bordeaux, Toulouse : des laiteries urbaines éclosent simultanément au cœur des grandes villes de l'hexagone. Souvent dans des quartiers populaires : la Goutte d'Or ou La Chapelle, Saint-Cyprien, Saint-Michel. Souvent ouvertes par de jeunes femmes – c'est le cas à Marseille, à Bordeaux et à Nantes. Et ici ? La Laiterie de Lyon est née à la Guillotière, coté 3^e, dans la petite rue Montebello qui joint le tram à la Fosse aux Ours. Anaïs Duraffourg l'a montée il y a un an, aidée à l'époque par Jean Bordereau, de la fromagerie des Trois-Jean, à Jean Macé. Dans une autre vie elle travaillait dans l'humanitaire, elle habita en Indonésie. Puis cette enfant de producteurs de Comté a bifurqué : direction Paris et une formation de crèmerie-fromagerie. L'un de ses profs s'appelle alors Pierre Coulon, c'est un ancien éleveur de Notre-Dame-des-Landes qui vient d'ouvrir une petite laiterie dans le XVIII^e. Anaïs s'y forme : « Pierre est génial, il a une connaissance assez dingue et en même temps il a un projet social, militant même ». Elle revient dans le Rhône nourrie des mêmes idées : rapprocher la transformation du lait des rues de son quartier – ce coin de rue de la Guillotière, où « il n'y avait pas même de fromagerie ».

UN COUSIN DU SAINT-FÉLICIEN

La fabrication de fromage n'est pas une tradition urbaine, quoiqu'il existait une dizaine de laiteries dans l'agglomération, et que, durant un court laps de temps, au début du XX^e siècle, il y



Pas plus de troupeaux à Guill' que de beurre en branche

avait une laiterie municipale dans le Parc de la Tête d'Or. Cette dernière était adossée à une étable hébergeant une quarantaine de bêtes. Anaïs, elle, achète son lait aux frontières de la métropole, à 25 km au sud, auprès de la GAEC Le Mas d'Illins. Comme son prof parisien, elle a laissé les producteurs fixer le prix du lait, qu'elle achète 75 centimes le litre, plus de deux fois le prix du marché. Acheter au juste prix est au cœur de la démarche. On parle en effet d'une filière dans laquelle certains producteurs ven-

dent à perte à de grands groupes laitiers. Tous les mardis, Anaïs réceptionne 400 litres de lait cru et bio. Elle en fait des yaourts, vendus dans de gros bocaux en verre consignés. Aussi du labné, yaourt égoutté, originaire de Syrie. Ou du skyr confectionné à partir de lait écrémé selon la recette islandaise. Surtout, dès qu'elle reçoit le lait cru, elle lance la production de ses Petit Pont. Un « fromage lactique », dit-elle, à pâte molle et croûte fleurie, affiné quelques semaines : un cousin du Saint-Félicien. Elle

fabrique aussi un genre de halloumi et envisage qu'on puisse venir chez elle apprendre à faire de la mozzarella.

DE LA JOIE

Et les pâtes dures alors ? Elle aimerait s'essayer à la tomme, mais « les fromages sont faits pour être conçus à certains endroits. Il faut un environnement, une flore. Mais il faut essayer, s'amuser ». Car elle a de la joie, c'est visible, à faire cela. Et à expérimenter. Comme à produire du lait fermenté, durant le précédent ramadan – selon une recette améliorée avec l'aide de ses voisins. Comme à s'essayer à l'affinage, là-aussi sans prétention, de Comté, qu'elle achète en meules entières. Car en cours d'année, Anaïs a étendu sa fabrique, avec l'ouverture d'une boutique en lieu et place du local voisin, le Taj Tandoori abandonné. Ainsi outre sa propre production elle peut proposer une sélection de... fromages bien sûr, bientôt de petite épicerie. Elle conseille le Saint-Nectaire, « super en ce moment » et on repart avec un cube de Herve, seul fromage AOP de Belgique, à pâte molle et à croûte lavée, comme le Maroilles ou le Livarot. Un parallélépipède orange de 200 grammes : son coup de cœur. Quelque chose d'assez puissant, ferme, onctueux. Il paraît que son goût est unique du fait d'une bactérie présente seulement là-bas, en Wallonie. Allez-y, et essayez.

Laiterie de Lyon

13 rue Montebello, Lyon 3^e

TOUT SUR LE POIS CHICHE

Falafels / Des falafels et du houmous, selon une recette rodée à Montpellier, dans la rue la plus gourmande de la ville - Hippolyte Flandrin : voici Green Lab. PAR ADRIEN SIMON

Un changement dans ce qui est certainement la rue la plus densément alléchante de Lyon, forcément cela interpelle. Rue Hippolyte Flandrin donc, à côté de la boulangerie Antoinette, en face de La Bijouterie (actuellement en travaux) et de la merveilleuse fromagerie de la Martinière, il y avait Hector, un néobistrot plutôt sage qui a mis les voiles. Il vient d'être remplacé par une baraque à falafels, cette spécialité et icône nationale israélienne – que l'on retrouve dans le reste du Proche-Orient, de l'Égypte à l'Iran.

Les Lyonnais connaissent déjà la boulette de pois chiche frite grâce à Adonys, historique snack libanais à côté de l'Hôtel de Ville et plus récemment via Yaafa dont le premier magasin fut ouvert de l'autre côté des Terreaux. La chaîne a contribué à dévrapper la boulette de ses atours levantins pour en faire un produit urbain, cool car végétarien, par extension pseudo-healthy. Dans le même esprit, du côté de Montpellier, les enfants de la famille Lévy ouvraient en 2017 Green Lab. Leur père tenait un bouiboui sans nom, non sans goût, de charma et falafels. Les enfants ont gardé les seconds et leur ont offert une toilette plus contemporaine. Cela donna une, puis deux



échoppes surjouant le green : murs verts, plantes, bancs de pique-nique, meubles en palettes, enseignes-ardoises bariolées. Mais surtout de nouvelles recettes de houmous et falafels. Recettes que l'on peut désormais goûter à Lyon grâce à Amandin Genest qui les exporte pour la première fois en dehors des frontières montpelliéraines.

On a goûté l'une de leurs assiettes : une (petite) poignée de quinoa, parsemé d'amandes, une bonne cuillerée de houmous, une couronne de huit boulettes, enfin

une tranche d'aubergine confite posée sur salade, composée de (trop de) salade verte hachée et quelques crudités. Et on a préféré leurs sandwiches, par exemple le Red Kiss : falafels, houmous de tomates séchées, poivrons confits, paprika fumé, disposés dans un pain (pas maison) : une pita éventrée, le tout recouvert d'une louche de tahini.

Green Lab

13 rue Hippolyte Flandrin, Lyon 1^{er}
Sandwiches : 6,50€, assiettes de 8 à 13€, frites 4€

RESTAURANT LA BIJOUTERIE BIENTÔT DE RETOUR À L'ENSEIGNE MR BAOSHI

Six ans déjà : c'était l'automne, Arnaud Laverdin ouvrait La Bijouterie. Malheur ! Depuis on ne sait plus quel déconfinement, l'échoppe était restée porte close. Mais rien de définitif. L'équipe a saisi l'occasion pour rafraîchir l'espace et la carte. Un échantillon en fut dévoilé lors du Lyon Street Food Festival : des baos ! Petites boules de pain cuites à la vapeur et farcies, en tout cas le week-end dernier : d'une viande de bœuf s'effilochant, galanga et poivre de kam-pot, ou d'une farce crevette et volaille, sauce porc-saint-jacques, arrosé de sriracha. Le soir, on devrait retrouver un menu plus éclectique, organisé autour d'une table à partager. La levée de rideau est annoncée pour la fin octobre.

BRASSERIE MALTO : MANGER, TRINQUER

Malto (au 2 rue Chaponnay dans le 3^e), c'est le rêve de deux amis, Stéphane et Jean-Philippe, qui ont inauguré jeudi 18 septembre leur première brasserie en plein cœur de Guillotière. La promesse ? Un lieu convivial où l'on déguste... des bières ! Lesquelles ? « Le but, c'est que la carte soit participative » Comment ? Un tableau à l'entrée permettra de voter pour vos bières préférées ou d'en soumettre de nouvelles. À la carte, la lyonnaise Hubster trône fièrement à côté de l'Orbital (Loire) ou de la Yankee Trouble, de Lille. L'Happy Hour ? De 16h à 19h. Côté bouffe, le chef propose une formule entrée + plat à 15€. Ce jour-là : toasts à l'ail et tomates mozza suivi d'un gratin de ravioles du dauphiné et crumble aux fruits rôtis. À déguster dans une ambiance cosy, pierres apparentes, bois et sourires des patrons.

OUTSIDERS, LA NOUVELLE GALERIE STREET ART

Galerie / Le réseau des galeries lyonnaises continue de s'étendre avec la réouverture d'Outsiders, qui convie Onemizer pour une exposition solo. Après une année semée d'empêchements et d'incertitudes, la troisième galerie du nom est pressée de mettre en mouvement ses différents projets notamment à destination de la création émergente lyonnaise. PAR SARAH FOUASSIER

Peut-être avez-vous aperçu de votre œil aguerrri le changement de propriétaire du 24 rue des Remparts d'Ainay. Anciennement Galerie SBK, c'est aujourd'hui Outsiders qui a installé ses toiles depuis octobre 2019 dans un quartier où l'on croise une galerie d'art à peu près tous les 50 mètres. Si se lancer dans l'ouverture d'un lieu marchand d'art semble risqué en 2021, à l'heure où beaucoup ferment, il l'est sans doute moins pour des galeries orientées vers les arts urbains qui déchaînent quelques passions déraisonnables – on pense évidemment à l'autodestruction de la *Petite Fille au ballon rouge* de Banksy qui sera remise en vente aux très chères enchères le 14 octobre prochain chez Sotheby's.

Onemizer, le street artiste convié pour cette première exposition de l'année chez Outsiders fait d'ailleurs référence à l'œuvre du plus célèbre vandale de Bristol dans l'une de celles qu'il présente jusqu'au 2 octobre. Cyril Valade de son identité civile fait partie de l'écurie Outsiders au milieu d'une petite vingtaine d'artistes urbains représentés par la galerie. On y trouve les inévitables Keith Haring, Shepard Fairey ou Cope2 qui permettent sans doute d'assurer quelques ventes, aux côtés de L'Atlas, Cumbone, Tim Marsh, Raws, ARDPG ou Niack.

PAS SI OUT

Alexandre Doussinaud le gérant de la galerie lyonnaise nous raconte la professionnalisation « d'une association installée en 2015 dans un petit local rouennais de 23m² où toute l'équipe était



bénévole. Outsiders a pour projet de s'installer dans différentes villes sauf à Paris en raison du grand nombre de galeries déjà installées. On a eu une opportunité à Lyon qui nous semblait être une capitale culturelle avec un réseau associatif important dans le domaine des arts urbains, domaine assez peu représenté dans les galeries. »

La première exposition s'est tenue durant le mois maudit de février 2020 avec Vangart et a été très bien accueillie. Une année et demie de fermeture et une pandémie plus tard, Outsiders rouvre enfin ses portes avec dans ses valises de nombreux projets d'expositions collectives et solos, et des envies de soutien à la scène locale. Une empreinte de l'ADN du réseau Outsiders présent aujourd'hui dans trois villes, Rouen, Enghien-Les-Bains et Lyon : « l'idée de départ de la galerie était de soutenir les artistes émergents de Rouen. Aujourd'hui, on recherche activement des artistes lyonnais dans le but de monter une exposition collective d'artistes exclusivement lyonnais une fois par an. On aimerait intégrer quelques pièces dans les expos collectives des artistes de la galerie, et on envisage des expos solos si un artiste répond à nos critères. » Il faudra du temps pour mettre sur pied cette future exposition collective de talents locaux, mais le temps n'est plus une variable effrayante pour une galerie qui a failli fermer après seulement quelques mois d'existence.

Outsiders

24 rue des Remparts d'Ainay, Lyon 2^e



THÉÂTRE

Ven. 8
octobre
— 20H

Sur le sentier d'Antigone



THÉÂTRE
map

LA MAISON DU PEUPLE
BILLETTERIE : 04 78 86 62 90

PIERREBENITEMDP.FR



SALLE DE SPECTACLES
d'VAUGNERAY
L'INTERVALLE
VAUGNERAY (69)



INFOS : 04 78 57 83 80 | WWW.CCVL.FR



CANDYMAN

Le Film de la Quinzaine / À la fois suite, reboot et extension de l'univers du Candyman originel de Bernard Rose (1992), ce nouveau chapitre signé Nia DaCosta utilise avec intelligence et efficacité les codes du genre pour s'emparer d'un thème toujours d'actualité dans cette Amérique où suffoque George Floyd : la discrimination raciale/ sociale, ainsi que les violences associées. Pointu. PAR VINCENT RAYMOND



Viens voir le dentiste, non n'aie pas peur

Chicago, de nos jours. Artiste peintre en mal d'inspiration, Anthony McCoy vient d'emménager dans le quartier de Cabrini Green autrefois ghetto noir, désormais gentrifié. Découvrant la "légende urbaine" de *Candyman*, le tueur au crochet ayant jadis sévi dans les environs, il va s'en inspirer pour ses nouvelles toiles... et provoquer la résurrection sanglante de ce vengeur des Noirs opprimés...

Un même titre pour une autre histoire ? Disons plutôt une prolongation offrant une lecture politique actualisée, de surcroît par des auteurs afro-américains. En cela, il ne s'agit pas d'une nouveauté : souvenons-nous du précédent récent que constitue l'excellent *The Birth of a Nation* (2016) de Nate Parker, ce nécessaire contrepoint au sinistre long-métrage homonyme signé Griffith en 1915. Las, Parker et son œuvre primée à Sundance se trouvent actuellement au purgatoire car une dramatique

affaire criminelle le concernant a – très opportunément – ressurgi peu avant la sortie de son film et de probables citations à l'Oscar...

ŒUVRE AUX NOIRS

Revu et amendé par Jordan Peele et Nia DaCosta, ce *Candyman* se nourrit du terreau fertile du premier volet (1992) qu'il cite explicitement, non en recyclant les images mais – bouche à oreille de la légende urbaine oblige – par le son et grâce à des séquences animées, et donne au personnage-titre une épaisseur symbolique. Au départ damné maléfique et revanchard (à l'instar d'un Dracula ou d'un Freddy Krueger), Daniel Robitaille/Candyman acquiert ici un autre statut : celui d'une Némésis s'incarnant dans un malheureux à chaque époque pour secourir la communauté noire ou la venger des avanies et affronts infligés par la classe dominante – blanche. Il est une sorte d'avatar protecteur tenant d'une divi-

nité vaudoue fondue dans un creuset pop-culture mêlant sociologie, superstition et codes fantastiques.

Où l'on retrouve le thème de la possession cher à Jordan Peele (ici producteur et scénariste), déjà développé dans *Get Out* (2017) puis *Us* (2019) – possession prélude à un affranchissement. La différence significative tient ici dans la réalisation plus élaborée de Nia DaCosta qui évoque autant *Orphée* (1949) de Cocteau pour l'usage des miroirs (et des mondes qu'ils abritent) que *Les Griffes de la nuit* (1984) de Wes Craven pour des meurtres commis dans le monde réel par une entité le plus souvent invisible car appartenant à une "autre dimension". Préférant au gros gore qui tache la suavité de la suggestion, la cinéaste compose des séquences où la menace et l'effroi l'emportent sur le grand-guignol et où l'esthétique des plans demeure parfaite – après tout, l'intrigue a pour protagoniste un plasticien et se situe dans le

monde de l'art. À cette enseigne, la mise à mort d'un personnage de critique revêché est, de par sa simplicité apparente, un modèle de virtuosité inscrit dans un plan puissamment métaphorique où l'horreur s'hybride avec le réalisme du quotidien.

Lorsqu'il s'agit de traiter du fléau discriminatoire aux États-Unis, cette approche oblique par l'épouvante et le surnaturel s'avère au finale plus subtile que celle d'un Spike Lee en étant tout autant explicite quant aux questions sociétales : Nia DaCosta fait assez confiance à sa fiction pour ne pas éprouver le besoin d'inclure des images d'émeutes toutes fraîches afin de consolider, de la légitimer... ou de séduire le jury d'une festival international. Hameçonnant.

Candyman

Un film de Nia DaCosta (É-U, 1h31) avec Yahya Abdul-Mateen II, Teyonah Parris, Nathan Stewart-Jarrett...

DE L'AUTRE CÔTÉ

Théma / Pile, la vie qui continue, l'espoir... Face, le néant. Entre les deux, l'exil, la maladie ou le combat, pour abolir le désastre ou précipiter la fin. Refuser de basculer de l'autre côté ou y courir, telle est la question...

PAR VINCENT RAYMOND

Sur le fil, jusqu'au bout : au printemps dernier, *La Voix d'Aida* de Jasmila – Banić (22 septembre) aurait pu valoir à la Bosnie-Herzégovine son deuxième Oscar du film international. Voire aurait dû pour sa prescience. Car s'il évoque le passé – en se déroulant durant la chute de Srebrenica en 1995, quand l'ONU laisse la ville aux mains de Mladic –, il trouve un stupéfiant écho dramatique avec l'actualité afghane. On y suit la course folle d'Aida, interprète pour les Casques Bleus, tentant d'exfiltrer son mari et ses fils alors que la milice se rapproche. Ce film glace les sangs par son tragique (et hélas historique) suspense, transmettant l'étouffement progressif saisissant Aida. Respectueux des victimes, il rappelle la réalité des épurations ethniques comme la fragilité de la paix.

Sur une thématique voisine mais dans un traitement fort différent, *La Traversée* de Florence Miaille (22 septembre) relate sous forme de conte atemporel l'exil



de Kyona et Adriel, sœur et frère essayant de gagner un pays plus tolérant. Une route semée d'embûches inspirée par l'histoire familiale de la réalisatrice, mise en images comme à son habitude en... peinture sur verre. Au-delà du travail de bénédictin qu'il représente, de son esthétique hors normes, la portée symbolico-philosophique de ce projet en fait un futur classique.

DE LA TERRE À LA TERRE (À TERRE)

Encore faut-il qu'il y ait un futur ! Deux documentaires montrent qu'il est possible à condition de se retrousser les manches ensemble. D'abord le bienveillant (sans être hagiographique) *I Am Greta* de Nathan Grossman (29 septembre), tourné au plus près de Greta Thunberg dès l'aube du combat de la lycéenne suédoise pour le climat. Difficile après de douter de la sincérité de son engagement ou de son libre-arbitre ; on devine en revanche que ses épigones étrangères sont davantage guidées par l'opportunisme et l'ambition personnelle.

Plus lisse s'avère *Bigger than us* de Flore Vasseur (22

septembre), recueil façon catalogue d'initiatives de jeunes citoyens du monde. On comprend l'intention, on y souscrit volontiers, mais... qu'est-ce qu'on s'ennuie !

Ultime frontière, la mort. Elle est au centre dans *Tout s'est bien passé* de François Ozon (22 septembre) tiré du récit d'Emmanuèle Bernheim, où André Dussollier campe un père diminué par un AVC priant sa fille (alias Sophie Marceau) de l'aider à mourir. Nul doute qu'il y a là une composante affective pour Ozon, dont la feuve Emmanuèle fut proche collaboratrice. Son film est ainsi un cénotaphe gigogne, un cadeau fait aux comédiens autant qu'une voix en faveur du choix de mourir dans la dignité.

After Love de Aleem Khan (29/09) aurait pu être lui aussi signé Ozon : cette histoire d'une veuve britannique ayant appris que son mari entretenait une autre existence à Calais et parvenant – fortuitement – à s'immiscer dans le foyer français, recoupe toutes les thématiques chères à l'auteur de *Sous le sable*. Une première réalisation trans-Manche qui mérite le détour. Franchissez le pas...



AVANT-PREMIÈRES ALBATROS

À quoi bon courir les festival quand ceux-ci viennent au public lyonnais ? Trois films issus des sélections officielles de Berlin, Cannes et Venise s'invitent la même semaine en avant-première à Lyon ! D'abord, le drame policier *Albatros* de Xavier Beauvois en sa présence et celle de son interprète principal Jérémie Rénier le mardi 28 septembre au Pathé Bellecour à 19h30 ; ensuite *Tralala*, la comédie musicale écrite par Jeanne Cherhal que les frères Larrieu accompagneront le jeudi 30 à 21h au Cinéma Lumière ; enfin, *Illusions perdues*, adaptation de Balzac signée par Xavier Giannoli que celui-ci escortera le vendredi 1^{er} octobre à 19h au Comœdia ainsi qu'à 19h45 au Pathé Bellecour. Voilà, votre programme est (quasiment) bouclé.



INSTITUT LUMIÈRE MUET DU DIMANCHE

Depuis le début du mois de septembre, l'Institut Lumière a enrichi sa programmation d'un nouveau rendez-vous patrimonial : des ciné-concerts au piano tous les dimanches à 14h30. Une excellente initiative pérennisant (et transposant à domicile) les "sublimes moments du muet" – ces grandes séances données dans le cadre du Festival Lumière permettant de (re)découvrir, dans un contexte proche de celui de l'époque, des chefs-d'œuvres classiques. Au menu dimanche 26 septembre, porté par le piano de Denis Fargeat, *L'Homme qui rit* de Paul Leni (1928) avec dans le rôle-titre Conrad Veidt – hélas un peu oublié aujourd'hui. Bien avant celle de Jean-Pierre Améris, cette adaptation de Victor Hugo eut une étonnante postérité, le rictus grimaçant du héros ayant inspiré la physiologie du Joker. Une semaine plus tard, Fred Escoffier au clavier accompagnera Renée Falconetti, alias la Pucelle d'Orléans sur son chemin de croix dans *La Passion de Jeanne d'Arc* (1928) de Dreyer. Un monument d'épure ; un concentré d'absolu de cinéma, où l'émotion se diffuse de l'écran au spectateur. À voir, et à écouter, donc.



© Nour Films

FESTIVALS À GOGO !

Cinéma / À peine sort-on des Hallus, avant de se jeter dans Lumière, voici qu'une nouvelle brassée de festivals jaillit, réclamant de notre part attention(s) et ubiquité. Un vrai problème de riche ! PAR VINCENT RAYMOND

À tout seigneur, tout honneur : gros morceau de cette quinzaine, les 37^e Reflets du cinéma ibérique et latino-américain (du 22 septembre au 5 octobre) se déploient au Zola comme l'an passé en version automnale afin de compenser l'ajournement du mois de mars – donnant, au passage, l'illusion que nous vivons un mois de mars austral. Dotés d'un imposant programme espagnol où les réalisatrices figurent à l'honneur (Iciar Bollaín pour *La Boda de Rosa*, Pilar Palomero pour *Las Niñas*, Paula Cons pour *La Isla de las Mentiras* etc.), nanti de son lot d'inédits et d'avant-premières (la sensation cannoise venue d'Haïti

Freda de Jessica Geneus, *Sentimental* de Cesc Gay...), d'une compétition "premiers films", de ses savoureux "minutos picaresques" agrémentant les avant-séances et des résonances dans les cinémas de l'agglomération, ces Reflets ne sont en rien l'ombre d'eux-mêmes !

MAIS AUSSI...

Engagée depuis le 17 septembre dernier, l'édition 2021 du Festival du Film Jeune de Lyon se déroule encore jusqu'au 1^{er} octobre, proposant ses séances compétitives ou non de courts-métrages à l'Aquarium, au Carbone, à l'Amphi Malraux et au Comœdia pour la soirée finale de palmarès. On vous incite à aller découvrir le mer-

credi 29 les talents lyonnais, notamment ceux issus de la Ciné-Fabrique – les Butternut Productions *Amoureuse* et *Aqualumpe*. Courts-métrages toujours avec Filmoramax (du 28 septembre au 2 octobre) qui promet séances, compétitions et masterclass entre Pathé Bellecour, Comœdia, Institut Lumière et Lumière Terreaux, tout en annonçant une foule de têtes d'affiche (JoeyStarr, Anne Marivin, Gérard Darmon, Dani...). Changeons de registre avec la 6^e édition du Festival Palestine en vue, lancé le 21 septembre et qui jusqu'au 29 présente à travers le Rhône une large programmation assortie de rencontres et d'avant-premières. On citera notamment *L'Espoir voilé* de Norma Marcos au Mourguet de Sainte-Foy-lès-Lyon le 22 à 20h et au Cinéma Opéra le 27 à 20h, *Gaza mon amour* par les frères Nasser le 28 au Comœdia, *200 mètres* de Ameen Nayfeh le 29 aux Amphis de Vaulx-en-Velin. Autre pays, l'Italie, avec le Festival Italiasimo qui s'offre pour son escale lyonnaise une unique séance : l'avant-première vendredi 24 à 20h du nouveau Luchetti, *Les Liens*, au Comœdia. Enfin, si vraiment vous n'en avez pas assez, il vous reste le Festival Première aux Pathé : huit avant-premières du 27 septembre au 3 octobre dont *Candyman*, *En attendant Bojangles*, *Les Olympiades*, *Illusions perdues*, *Aline*... Rude concurrence pour les théâtres et les salles de concert...



UGC PART-DIEU : 18 SALLES DEPUIS LE 18 SEPTEMBRE



© Jeanne Claudi

Légende

Crémaillère /

Après 46 d'existence à la Part-Dieu, UGC monte en gamme en investissant (dans) la nouvelle extension du centre commercial. Signé par l'architecte Alberto Cattani, ce paquebot flambant neuf de 15 000 m² appartient à la catégorie "Ciné-Cité" du groupe, à l'instar de la Confluence ou de la Cité Internationale. Doté de 18 salles et de 3101 places sur un site d'un seul tenant (contre deux auparavant), il s'agit clairement d'une "version augmentée" du premier multiplexe – historiquement parlant – de Lyon. Si le personnel est le même, la programmation va aller vers plus de V.O. et donc faire évoluer la clientèle de ce qui est désormais le plus grand complexe cinéma de la Métropole. Coup double pour UGC qui consolide son avantage numérique avec 51 écrans (contre 39 pour Pathé-Gaumont et 15 pour CGR) dans la grande agglomération lyonnaise. Si UGC ne mise pas sur les attractions techniques (type 4DX, Dolby, ICE, etc.) il innove en dévoilant sur 813 fauteuils des réhausseurs intégrés – malin pour le jeune public. D'une capacité allant de 102 à 352 places, les salles jouent la carte du confort (105cm entre chaque rangée, merci pour les jambes), de l'accessibilité (90 places PMR, merci pour les fauteuils), disposent de trois écrans 3D et sont déjà incluses dans le Festival Lumière. Moteur, action ! VR

LE FILM ÉVÉNEMENT SUR L'ICÔNE DE LA GÉNÉRATION CLIMAT

AVANT-PREMIÈRE LE 28 SEPTEMBRE AU LUMIÈRE BELLECOUR DE LYON SUIVIE D'UN DÉBAT AVEC YOUTH FOR CLIMATE LYON ET ALTERNATIBA LYON



I AM GRETA

L'ESPOIR DE LA JEUNESSE UN FILM DE NATHAN GROSSMAN

LE 29 SEPTEMBRE AU CINÉMA

SKYLIGHT, BATAILLE RANGÉE

Théâtre / Les acteurs ne peuvent pas tout. Si bons et engagés soient Patrick Catalifo et Marie Vialle dans la dernière création de Claudia Stavisky, *Skylight*, ils ne parviennent pas à gommer le simplisme du texte de David Hare. PAR NADJA POBEL

« **T'** aurais pu réussir comme moi » lui lance-t-il au visage, le mépris en bandoulière qui ne le quittera pas. Tom, costard-cravate, la cinquantaine, vient de faire irruption chez Kira, vingt ans de moins. Durant six ans, elle fut son amante avant que l'épouse officielle – désormais défunte – du premier, amie de la seconde, ne découvre tout. Ils ne se sont pas revus depuis. Elle était serveuse puis gérante dans l'un de ses nombreux restaurants, la voici devenue prof auprès des gosses difficiles d'une banlieue londonienne. Elle aime écouter les gens dans son long trajet quotidien en bus pour prendre le pouls de la société post-thatchérienne ; lui s'énerve que ses nouveaux collègues, ces « *petits cons formés en école de commerce* », portent une Rolex. À chacun sa sensibilité.

Jamais l'auteur David Hare ne cite l'ancienne Dame de fer dans ce texte dont la première a eu lieu en 1995 au National Theater de Londres, cinq ans après qu'elle a quitté le pouvoir. À cette époque, l'écrivain a perdu de sa verve passée, sa radicalité s'est émoussée. En 1970, il crée *Slag* (où il dit son scandale de la misogynie qui règne dans le théâtre) en mode agit-prop, et même si les sujets politiques l'intéressent toujours, il les trempe dans une comédie de mœurs plus fade comme dans sa trilogie (*Racing Demon*, *Murmuring Judges* et *The Absence of War*) où il affronte



Hare n'a pas là le regard acide sur sa nation que bien de ses compatriotes maîtrisent

l'Église, la Justice et le parti travailliste. Les intentions sont bonnes mais se diluent parfois dans la caricature comme c'est le cas dans *L'Absence de guerre* sur la subordination des partis politiques aux médias.

Skylight naît dans la foulée et n'a pas

la force qu'aura plus tard *Stuff Happens*, théâtre documentaire et verbatim de l'immédiat après 11-septembre (ah, le discours de Villepin et les tergiversations de Condoleezza Rice !). Dans la pièce qu'a choisi de monter Claudia Stavisky, après l'avoir fait en Chine il y a deux ans avec une

autre distribution, David Hare se contente de réaffirmer ses colères mais ne les arrime plus à rien, sinon des poncifs. S'il nous rend le personnage féminin plus empathique que l'autre, il ne lui rend pas service non plus. À Tom qui lui dit ne pas comprendre qu'elle n'ait pas la télé, elle répond que les infos l'énervent et qu'elle préfère lire des classiques !

BINAIRE

La directrice des Célestins peut bien – avec sa scénographe – charger le décor de ce modeste appartement

sans murs, répondre aux didascalies hyper réalistes de l'auteur (Kyra cuisine des spaghettis en même temps qu'elle parle), elle laisse les comédiens – très solides Marie Vialle et Patrick Catalifo – bien seuls. Ils endossent la totalité du travail au point qu'ils se concentrent presque trop sur le moindre déplacement. Sacha Ribeiro, qui joue le fils de Tom, a la lourde tâche d'entamer et clore ce huis-clos. Il le fait avec bravoure mais c'est dans sa prochaine création (*Euvrer son cri* (aux Célestins, en janvier) qu'il nous tarde de la retrouver ou, le même mois au même endroit, avec sa complice Alice Vannier (dans les excellents *En réalités* et *5 4 3 2 1 j'existe*).

Alors, bien sûr, dans ce *Skylight* figurent aussi la dénonciation bien sentie de cette si infecte formule « *créer de la richesse* », l'évocation de ces boulots « *que personne ne veut faire* », les quelques notes musicales de Mélanie de Biasio bien placées. Mais Hare n'a pas là le regard acide et sans concession sur sa nation que bien de ses compatriotes maîtrisent comme Dennis Kelly, David Harrower (dont Claudia Stavisky avait efficacement monté le *Blackbird*) ou encore Alexander Zeldin et son bouleversant *Love* qui sera enfin aux Célestins dans quelques jours (du 6 au 10 octobre).

Skylight

Aux Célestins jusqu'au dimanche 3 octobre

POURTANT, ILS VONT S'AIMER

Théâtre / Un ciné-spectacle buissonnier et attachant concocté par La Cordonnerie : à voir au Théâtre de la Croix-Rousse cette quinzaine. PAR NADJA POBEL

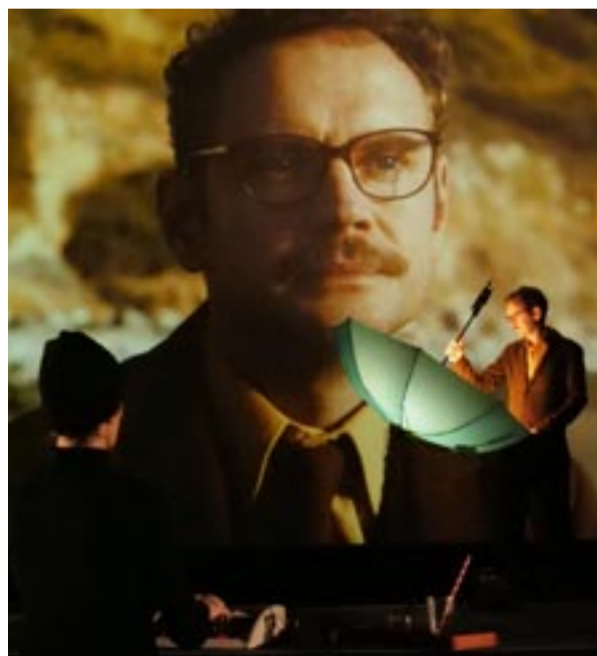
Elle a un corps de sportive (elle est pongiste) qu'on ne voit pas ; il a un corps ramolli par une vie sédentaire arrimée à sa machine à écrire, visible. Ils vivent dans des mondes séparés par un pont à hauban et ne devraient jamais se rencontrer. Pourtant, ils vont s'aimer.

Le récit originel n'a jamais paru aussi loin et c'est heureux

Mais ça ne suffira pas à aboutir à un *happy end*. Loin de Vérone, au Havre, Romy et Pierre tentent d'aller à l'encontre d'une société hostile voire ségrégationniste. Dans cette nouvelle création de la compagnie La Cordonnerie, née en 1997 – c'est leur huitième ciné-spectacle –, il n'est pas fait de référence explicite à une période historique comme cela avait pu être le cas avec leur *Blanche-Neige* au temps du Mur de Berlin. Et c'est en partie sa force.

OTHELLO, LE CHAT

Les personnages qu'ont inventé Samuel Hercule et Métilde Weyergans gagnent à être intemporels et « *puisque'il est trop tard pour être raisonnable* », les cendres de son père sous le bras, la jeune



femme franchira le Rubicon. Cela ne se produit pas sur scène, mais dans un film

projeté – que le duo a réalisé – et qu'en direct, durant 1h15, ils bruient, sonorisent et dia-

loquent avec deux complices, musiciens et compositeurs. Ce qu'ils ont précédemment fait fonctionne toujours et s'affine même à la mesure de leur écriture de plus en plus libre. Le récit originel n'a jamais paru aussi loin et c'est heureux. De Shakespeare, il ne reste que cette trame d'un amour impossible et le chat Othello appartenant à Pierre. Quand le feu d'artifice surgit à l'écran, c'est un bruit de couvercle qui claque et le cognement d'un marteau qui le rend audible. De ces petits arrangements avec le réel, la troupe sort une nouvelle fois gagnante.

Ne pas finir comme Roméo et Juliette

Au Théâtre de la Croix-Rousse du mardi 28 septembre au samedi 2 octobre

PERFORMANCE MANIFESTER

Disparue en mai dernier, Anna Halprin (1920-2021) a été l'une des grandes figures de la danse contemporaine et de la performance. En 1967, en pleine guerre du Vietnam, l'artiste imagine la performance *Blank Pancard Dance* dans les rues de San Francisco. Une trentaine de danseurs défilent silencieusement en brandissant des pancartes blanches et à la question des curieux « *Contre quoi protestez-vous ?* », ils répondent : « *Contre quoi voulez-vous protester ?* ». Ils recueillent alors les mots des passants et les déclament à la fin de la « manifestation ». La chorégraphe Anne Collod (en collaboration avec le Musée d'Art Contemporain) réactive cette étonnante performance à Lyon le dimanche 26 octobre (départ à 14h depuis la place des Terreaux pour aller jusqu'au Parc de la Tête d'Or).

& AUSSI

DANSE Dragons

Pour la troisième fois, la sud-coréenne Eun-Me Ahn revient sur la scène de la Maison de la Danse... Avec à nouveau un spectacle un peu déjanté et à l'esthétique Pop. Dragons réunit quatorze jeunes danseurs (dont six en hologrammes !) tous nés en 2000 (l'année du dragon pour l'astrologie chinoise), et se propose de dresser un portrait vitaminé et extravagant de l'Asie d'aujourd'hui et de demain.

Maison de la Danse
8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e
(04 72 78 18 00)
Mar 21 et mer 22 sept mar à 20h30, mer à 20h ; de 16€ à 32€

THÉÂTRE Et d'autres que moi continueront peut-être mes songes

Des textes de ceux qui ont fait le TNP, des échanges parfois musclés entre metteur en scène et acteur qui disent l'exigence que fut celle d'un Vilar pour à la simplicité afin de parler à tous. La troupe éphémère renouvelée chaque saison par Jean Bellorini s'en empare avec grâce. Et l'émotion de voir descendre des cintres les costumes originaux des spectacles vilariens des années 50 et 60. Quand la jeunesse du XXI^e siècle dialogue avec un pan de l'histoire

Théâtre National Populaire
8 place Lazare-Goujon, Villeurbanne
(04 78 03 30 00)
Sam 25 et dim 26 sept sam à 20h, dim à 15h30 ; 5€/7€
Dans le cadre du Centenaire du TNP

THÉÂTRE La Place

Déjà remarqué pour son "Eveil du printemps" (monté à 19 ans !) et "Fruits du néant", Hugo Roux s'attaque à l'écriture sensible et marquante d'Annie Ernaux avec non plus une troupe mais une actrice, Laurie Mitchell. Où il est question du transfuge de classe du père de la romancière qui, ouvrier, devint petit commerçant et a espéré un métier plus important encore et des études supérieures pour sa fille

Théâtre des Clochards Célestes
51 rue des Tables Claudiennes, Lyon 1er
(04 78 28 34 43)
Du 23 au 27 sept, jeu, ven, lun à 19h30, sam, dim à 16h30 ; 10€/13€

THÉÂTRE Le Funambule

Création de la saison dernière, "Le Funambule" peut enfin exister. Véronique Bettecourt, plasticienne, chanteuse, metteuse en scène et actrice s'attelle au texte de Jean Genet pour son grand amour Abdallah. Parfois fragile quand il n'est pas adossé à un texte solide ("Les Espaces incommensurables"), le travail de l'artiste s'annonce ici prometteur.

Théâtre de la Renaissance
7 rue Orsel, Oullins (04 72 39 74 91)
Du 28 sept au 1er oct, à 20h ; de 5€ à 26€

THÉÂTRE Ne pas finir comme Roméo et Juliette

Le duo de la compagnie La Cordonnerie poursuit son exploration des grands récits universels (après Don Quichotte, Blanche-Neige...) en allant encore plus loin dans la distorsion et le travail vidéo. Toujours ils brulent et dialoguent en live le film muet réalisé. Mais Juliette n'a pas de

visage, joue au ping pong et ne retrouve pas son Roméo au balcon. Elle doit passer un pont, comme les migrants pour avoir accès à l'autre. Lunaire et mélancolique.

Théâtre de la Croix-Rousse
Place Joannès Ambre, Lyon 4e (04 72 07 49 49)
Du 28 sept au 2 oct, mar, mer, ven à 20h, jeu, sam à 19h30 ; de 5€ à 27€

THÉÂTRE Let's dance

2^e round pour la metteuse en scène et actrice Aurélie Pitrat. Après le "Déjeuner de Wittgenstein" dans ce même théâtre, elle présente une adaptation de La Danse de mort de Strindberg. Là encore la cruauté est au rendez-vous dans ce monde clos où un couple se débat jusqu'à l'arrivée d'autres membres de la famille. L'artiste corse se plaît à observer ces langues rugueuses et avait brillé dans l'adaptation de Barker par lui-même en 2014 avec "Innocence" qu'elle l'avait poussé à monter.

Théâtre de l'Élysée
14 rue Basse-Combalot, Lyon 7e
(04 78 58 88 25)
Du 24 sept au 2 oct, tij à 19h30 sf dim et lun ; de 10€ à 14€

THÉÂTRE Palpitants et dévastés

Aller à la découverte d'une jeune autrice. Voilà déjà une bonne raison de découvrir cette création de la lyonnaise Myriam Boudenia qui met en scène une histoire autobiographique de déracinement, celle de ses parents et de leurs origines ukrainienne et algérienne. Avec un quintet d'acteurs doués (Anne de Boissy, Martin Sève, Lucile Marianne...), elle invente une comédie dramatique qui s'annonce tendre aussi.

Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e (04 72 77 40 00)
Du 23 sept au 3 oct, de mar à sam à 20h30, dim à 16h30 ; de 10€ à 26€

THÉÂTRE Tandem

Beau numéro de duettistes qui revêt les atours d'une émission de radio imaginaire reformant des couples célèbres (Varda-Demy, Birkin-Gainsbourg, Niki de Saint Phalle - Tinguely, Camus-Casarès...) où la place de la femme est questionnée dans la réussite professionnelle du mari. Comme l'épouse de Malher qui a composé une partition non reconvenue comme telle. Nonobstant un léger passage didactique sur la féminisation des appellations de métier, "Tandem" est rondement mené et absolument réjouissant.

Théâtre des Clochards Célestes
51 rue des Tables Claudiennes, Lyon 1er
(04 78 28 34 43)
Du 30 sept au 4 oct, à 19h30 sf sam et dim à 16h30 ; 10€/13€

THÉÂTRE Ubu

Olivier Martin-Salvan est un acteur si singulier qu'il peut jouer en vrai-faux japonais, bruiteur ("Bigre"), la langue de Novarina et de Rabelais (ah son "Pantagruel" ms Benjamin Lazar!) et le cabaret Les Gros patinent bien. C'est dire si Ubu paraît taillé pour lui. Enfin, le voir !

Théâtre du Point du Jour
7 rue des Aqueducs, Lyon 5e (04 72 38 72 50)
Du 2 au 5 oct, à 20h sf dim à 16h ; de 13€ à 18€

THÉÂTRE L'Amour est très surestimé

L'autrice Brigitte Giraud est une orfèvre quand il s'agit de parler d'amour. Déjà avec À présent,

elle disait en une poignée de mots simples la sidération d'un amour percuté par la mort. Dans ce court ouvrage publié en 2007 et dont le titre est emprunté à une chanson de Dominique A, elle livre plusieurs récits brefs sur la dislocation des sentiments. C'est à la comédienne Margot Naviaux, seule en scène, et la compagne chambérienne des Em-preint'Heures, que revient de restituer ces nouvelles.

Théâtre des Marronniers
7 rue des Marronniers, Lyon 2e (04 78 37 98 17)
Du 4 au 8 oct, lun à 19h, mar, mer, jeu, ven à 20h30 ; 8€/12€/16€

THÉÂTRE En marge !

Spectacle maudit, happé par les confinements de mars et novembre 2020, il est plus que bienvenu en cette réouverture tant il oscule avec vertige la difficulté à trouver sa place blindés d'écran jamais aussi présents qu'en ces mois malades

TNG-VAISE
23 rue de Bourgogne, Lyon 9e
(04 72 53 15 15)
Du 1er au 9 oct, à 20h sf lun ; de 5€ à 20€

CIRQUE Poings

Le texte de la jeune autrice Pauline Peyrade est particulièrement rude, explorant la violence au sein d'un couple et les mécanismes de l'emprise. La comédienne et metteuse en scène Siegrid Reynaud (collectif Odradek) s'en empare dans le cadre du dispositif dédié à l'émergence, Les Envloées. Deux autres créations nées grâce à cet important tremplin se présentent en ce mois d'octobre : "L'Amour est un franc-tireur" aux Clochards célestes et "Terres mères" aux Marronniers.

Théâtre de l'Iris
331 rue Francis de Pressensé, Villeurbanne (04 78 68 86 49)
Du 5 au 10 oct, à 20h sf dim à 16h

THÉÂTRE La faute

Les directeurs du théâtre du Point du Jour mettent en scène le texte de François Hien qui donne la parole aux survivants, avocats, lanceurs d'alerte proches de la tempête Xynthia qui provoqua la mort de 53 personnes en 2010. L'acteur a déjà entrepris le même type de travail avec le feuilleton sur l'agonie de Vincent Lambert ("Olivier Masson doit-il mourir ?") ou l'affaire Baby-Loup ("La Crèche").

Théâtre du Point du Jour
7 rue des Aqueducs, Lyon 5e
(04 72 38 72 50)
Du 30 sept au 11 oct, jeu 30 sept, ven 1er, mer 6, jeu 7, ven 8, sam 9, lun 11 oct à 20h ; de 13€ à 18€

THÉÂTRE Un vivant qui passe

Spectacle du festival d'automne parisien qui amorce sa tournée automnale, Un vivant qui passe est l'occasion de revoir le grand acteur et expansif qu'est Nicolas Bouchaud récemment aux Célestins dans le rôle du Docteur r Stockmann de Ibsen (ms Jean-François Sivadier). Il est ici seul et nous emmène dans le camp « vitrine » de Theresienstadt, alibi de bonne conduite des nazis. C'est un délégué de la Croix-Rouge qui a la parole et raconte, dans les rushs non utilisés de son documentaire culte Shoah, qu'il n'a rien vu.

Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e (04 72 77 40 00)
Du 5 au 15 oct, à 20h30 sf sam 9 à 16h30 et 20h30 et dim à 16h30,

Saison 2021 2022

THÉÂTRE CROIX ROUSSE

04 72 07 49 49 CROIX-ROUSSE.COM

VILLE DE LYON
PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
La Région
GRAND LYON
Télérama!

Design graphique: Aster Baudelère x Aster Claire Rolland

KARIMOUCHE FOLIES BERBÈRES

vendredi 24 septembre

LE POLARIS CORBAS scène régionale

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

RADIO nova LYON

LES 10 CONCERTS À INSCRIRE SUR VOTRE AGENDA CETTE SAISON

Bons plans / Ne nous cachons pas derrière l'euphorie du renouveau, la reprise des festivités en matière de musiques actuelles n'est que progressive et ne sera sans doute complète qu'à partir de janvier, avec le retour massif des internationaux, encore bien timide pour l'heure. Reste quand même quelques beaux moments à savourer. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

ALAIN DAMASIO & YANN PÉCHIN

On n'aura pas attendu cette soirée pour voir se construire des ponts entre rock et littérature mais la chose – c'est le but assumé de l'événement – n'en demeure pas moins intéressante, qui met aux prises le nouveau pape de la SF Alain Damasio et le guitariste-accompagnateur multi-cartes Yan Péchin. Au menu, une transposition musicale de textes du premier (essentiellement extrait des *Furtifs*) à la forte résonance politique. Le spectacle se doublera d'un autre signé par l'auteur Pierre Ducrozet et la Cie Lapsus en un mariage littéraire-circassien autour du vertige, de textes de Ducrozet et de partitions circassiennes. Difficilement transposable en ligne, la soirée aurait dû faire l'ouverture des Chants de Mars au printemps dernier. Après un léger voyage dans le temps la voici enfin sur scène.

Au Transbordeur le jeudi 30 septembre à 21h

L'EFFONDRA

Il y a quelques mois, L'Effondras a engagé dans ses rangs le délicat Raoul Vignal. Que les fans du groupe se rassure, Vignal n'est pas là pour venir distiller ses arpegges en dentelle acoustique mais pour cajoler/violenter une guitare baryton. Parce qu'ici on donne dans le post-rock (post-blues) tellurique qui s'avance comme une bande-son de la dévastation, de la tabula rasa, de l'effondrement qui vient. Non, L'Effondras n'a sans doute pas choisi ce nom d'un hameau de l'Ain par hasard. Et puisqu'il faut bien quelque chose à fêter même quand tout va mal, le trio vient célébrer la sortie de son dernier album en date, une quarantaine de minutes, cinq morceaux : l'ascensionnel et épique *Anabasis*, sorti sur pas moins de quatre labels – un minimum pour accueillir la bête.

Au Sonic le vendredi 1^{er} octobre à 20h

GASPAR CLAUS

Si l'on entend beaucoup son nom depuis quelques années dans le paysage des musiques classiques à actuelles, jamais encore on n'avait vu Gaspar Claus signer un album en solo et exclusivement en solo – même si on eut probablement juré le contraire. L'événement est tel que l'Opéra Underground convie le violoncelliste, le temps non pas d'un concert mais carrément d'un week-end. Lequel débutera par le désormais fameux "disque du siècle", où une personnalité est invitée à évoquer et faire écouter son disque favori, avant de poursuivre par une présentation live de *Tantrade* en solo (1^{er} octobre), puis avec Claus au sein d'un sextet de violoncelles pour une expérience singulière (2 octobre) et enfin avec un atelier autour de son instrument fétiche (3 octobre).

À l'Opéra Underground du vendredi 1^{er} au dimanche 3 octobre



Hooverphonic

THIS IS THE KIT

À l'heure de l'auto-tune et des hommes et femmes-platines, de l'électro-chanson et des chorégraphies fatigantes de chanteurs à prénoms à la Suzane/Hervé, le folk n'est plus en odeur de sainteté comme il le fut miraculeusement il y a quinze ans, quand le néo-folk était partout, jusque dans les réclames pour SUV. On voudra bien faire une exception pour This is the Kit alias Kate Stables, *british girl* installée à Paris, sa manière de faire chanter (et danser) un banjo comme s'il était africain, ses balades toujours au bord de l'explosion, ses arrangements de cordes et cuivres toujours à bon escient et ses albums frissonnants, comme le dernier en date, *Off Off On*, sorte d'incarnation musicale du *stop and go* qui a envahi nos vies. Ce soir là, ce sera plus go que stop, on vous le dit.

À l'Épicerie Moderne le dimanche 3 octobre à 20h

HOOVERPHONIC

Alors que le trip-hop fut essentiellement une spécialité aussi britannique que le *fish & chips*, les Belges d'Hooverphonic (d'abord baptisé Hoover avant que la concurrence avec l'homonyme marque d'aspirateur n'ait raison du blase) fut l'un des seuls groupes du continent à souffrir la comparaison avec les Portishead, Tricky, Massive Attack (dont il a repris l'*Unfinished Symphony*). D'entrée de jeu avec *A New stereophonic sound spectacular* en 1996 puis en 2000 avec *The Magnificent tree* qui conquiert le monde sur la fois du single interstellaire *Mad about you* et d'un triomphe lors de la cérémonie d'ouverture de l'Euro 2000 devant un milliard de spectateurs. Le groupe qui a consommé une demi douzaine de chanteuses n'a jamais vraiment baissé de pied, sortant ses albums avec une régularité métronomique. Et toujours un certain succès. C'est aujourd'hui Geike Arnaert, quatrième chanteuse en date – celle du succès de *Mad About You* – qui a repris le micro du dernier album, très pop.

Au Ninkasi Gerland le jeudi 14 octobre

CARTE BLANCHE À BERTRAND BELIN ET LA FÉLINE

Elle s'annonce copieuse la saison de l'Opéra Underground, fomentée en sous-sol par le nouveau cerveau de l'affaire, l'excellent Richard Robert (ex-Fourvière) qui se fait un plaisir d'ériger le lieu en laboratoire de recherche musicale mais pas que. C'est un peu dans cette optique qu'il convie le sorcier Bertrand Belin – dont décidément on ne se lasse pas – et la magicienne La Féline à une tout aussi copieuse carte-blanche. La Féline et l'auteur de *Grands Fauves* avaient tout pour s'entendre jusqu'aux bouts des canines mais c'est nous qui croqueront l'événement à pleines dents. En ouverture, lui, seul avec sa guitare face à la gueule béante de la bête Opéra (la Grande Salle), puis elle, domptant l'ONL avant, sur une grosse semaine, l'accueil de figures comme Howe Gelb, Rodolphe Burger, Claire Vailler, Arlt, François Virot, le label Crybaby, des hommages à Bryars et Glass...

À l'Opéra de Lyon du samedi 13 novembre au dimanche 21 novembre

BLACK LIPS

Il ne va pas y avoir cet automne foule de groupes anglo-saxons sur les scènes de musiques d'ex-jeunes. La prudence des programmeurs après un feu d'artifice de reports parfois multiples a plutôt été de mise pour cette demi saison et il faudra en réalité attendre la première moitié de 2022 pour renouer avec le rock brito-US, surtout US. Black Lips fait donc un peu figure d'exception dans ce paysage automnal et on ne s'en plaindra guère. D'autant que le groupe a gagné en intérêt depuis qu'il délaisse le sempiternel garage-rock pour une sorte d'alt-country psychédélique qui fleure bon le piano bastringue et la cuite à l'huile de moteur. Le dernier album en date s'appelle *Sing in a world that's falling apart* et pourrait tout à fait figurer la bande-son arrosée de l'année et

demi écoulée, des vingt ans du 11-septembre et de la catastrophe écologique en cours. *Live fast die slow* chante le groupe en clôture dudit. C'est un peu l'idée.

À l'Épicerie Moderne le dimanche 29 novembre à 20h

OLD TIME RELIJUN

Alors que voilà une autre exception au léger embargo américain de cette demi saison. Elle est le fait du Sonic, ce qui n'étonnera guère, en la personne d'Old Time Relijun, ce qui n'est pas la moindre des bonnes nouvelles pour les amateurs de rock indé pur et dur – le concert a qui plus est été multi-reporté. Le groupe vient d'Olympia dans le vénérable État de Washington, l'un des fiefs historiques de l'indie US – anti-folk, post-hardcore, mouvement riot grrrl –, émerge chez K Records – le label de Calvin Johnson, lui même olympien, et sévit pour schématiser dans une sorte de punk-blues à cuivres fous qui n'est pas sans rappeler les éructations fondues du Jon Spencer Blues Explosion ou les simagrées psychosexuelles d'un Ian Svenonius. C'est beau comme parole d'évangile.

Au Sonic le dimanche 29 novembre

ARLO PARKS

L'histoire est classique, c'est celle du prodige naissant qui n'en finit plus d'ébaudir son monde : en guise de décor une famille mélomane, premiers poèmes à l'approche de la puberté, premières chansons à 14 ans – à partir desdits poèmes – et ascension fulgurante portée par un tube en forme de pied de biche. Et là c'est toute la soul qui se retourne dans son mausolée, et convoque jazz, pop, r'n'b dans une atmosphère balancée downtempo en mode trip-hop languoureux. C'est à peu près le chemin emprunté par Arlo Parks vers un succès qui fait d'elle la nouvelle diva de la musique de l'âme, encore serties de cette fraîcheur de *newcomer*, de cette retenue groovy qu'on pourrait prendre pour de la timidité bien dosée. L'attraction de la saison sans aucun doute.

Au Ninkasi Gerland le jeudi 2 décembre à 20h

ANGE : LES 50 ANS

On dit qu'il n'est pas toujours facile de fêter ses 50 ans. Ange peut vous en parler qui a eu toutes les peines du monde à célébrer comme il se doit son demi-siècle d'existence avec la tournée prévue à cet effet, tout ça parce que le monde a chopé le Covid un mois après le lancement de ladite tournée. Voilà donc le groupe de Christian Décamps fêtant ses 50 balais l'année de ses 52. Les fans, généralement irréductibles, du monument du rock progressif à la française qui révolutionna l'usage du clavier dans ce genre musical, n'en sont que plus motivés.

Au Transbordeur le jeudi 16 décembre à 20h30

LUMIÈRE 2021

GRAND LYON FILM FESTIVAL



le petit **Bulletin**

Sydney Pollack : L'ami américain

ACTEUR, SCÉNARISTE, CINÉASTE, PRODUCTEUR, SYDNEY POLLACK FUT — À L'INSTAR DE CLAUDE BERRI EN FRANCE — UNE PERSONNALITÉ-CLEF DU CINÉMA HOLLYWOODIEN. LE FESTIVAL LUI REND UN HOMMAGE PLUS QUE MÉRITÉ.



On a coutume de marquer les débuts du "Nouvel Hollywood" par une fin : celle du Code Hays en 1966, qui ouvrit à la voie à des films qui, délestés de l'hypocrisie des carcans moraux, représentaient frontalement des relations amoureuses, de la violence, de la contestation politique ou sociale — d'où *Bonnie and Clyde de Penn* (1967), *Le Lauréat* de Nichols (1967), *Macadam Cowboy* de Schlesinger et *Easy Rider* de Hopper (1969). En toute chose, il faut des précurseurs et Sydney Pollack (1934-2008) compte au nombre de ceux ayant préparé le terrain pour cette révolution avant de l'accompagner. Célébré aujourd'hui pour ses talents de cinéaste, c'est pourtant à l'interprétation qu'il se destine, quittant son Indiana natal en 1952 pour se frotter aux planches new-yorkaises. Élève de Sandy Meisner, il en devient rapidement l'assistant ; une double approche qui lui vaut d'être embauché à la télévision auprès de John Frankenheimer... sans renoncer à sa carrière d'acteur. La réalisation s'offre à lui ; il multiplie les épisodes de séries jusqu'à 1965 et *The Game* avec Cliff Robertson qui lui vaut un Emmy Award. L'heure est venue pour lui de passer au grand écran.

SEPT FOIS ROBERT

Pour ses débuts au cinéma, Pollack ne choisit pas la simplicité mais la sincérité avec *Trente minutes de sur-sis* (1965). Inspiré d'un fait divers, montrant le visage d'une Amérique ordinaire — loin des têtes de gondoles idéalisées par Hollywood —, ce thriller met en scène un étudiant devant par téléphone identifier, puis localiser une mère de famille suicidaire ayant avalé des médicaments. Porté par Sidney Poitier et Ann Bancroft sur une partition de Quincy Jones, ce film non linéaire contient déjà de nombreux axes de son œuvre à venir : affres de la dissimulation, fascination pour la technologie, goût pour les architectures contemporaines. Suivra une adaptation de Tennessee Williams, *Propriété interdite* (1966) où Pollack dirige pour la première fois un acteur avec lequel il a jadis sympathisé, Robert Redford. Une fructueuse collaboration de sept longs métrages s'engage alors entre le cinéaste et son interprète de prédilection. Mais avant de le retrouver, Pollack continue à élargir ses horizons, à aborder tous les genres et à aligner les stars ; voyageant à travers les territoires et les époques. Avec *Les Chasseurs de scalps* (1968), il tâte du western en compagnie de Burt Lancaster ; pour *On achève bien les chevaux* (1969), il plonge Jane Fonda dans l'enfer de la Grande Dépression, où un marathon de danse remplace les jeux du cirque — mise à mort incluse. Entre les deux, il s'octroie une brève escale en Europe afin de décrire une autre apocalypse, celle de la Seconde Guerre mondiale dans *Un château en enfer* (1969) — une sorte *Rivage des Syrtes* dans l'hiver ardennais. Cet hiver qu'il filmera à nouveau dans l'immensité des Rocheuses pour le plus introspectif des westerns,

Jeremiah Johnson (1972), rencontre entre le silence, Redford, Thoreau et des nations indiennes. À mille lieues de la fresque sentimentale et politique tournée l'année suivante, *Nos plus belles années* (1973), dans lequel le couple Redford/Barbra Streisand (en passionaria communiste) traverse près de vingt ans d'Histoire étasunienne, de l'entre-deux-guerre au maccarthysme, de New York à Hollywood. Derrière la bluette et les têtes d'affiche, le propos sur les idéologies ou la fidélité aux engagements s'avère d'une terrible cruauté. Après une parenthèse nipponne pour tourner le polar *Yakuza* (1974) avec Robert Mitchum, Pollack va enfoncer un nouveau coin politique.

SEPT FOIS OSCAR

Retrouvailles avec Redford, *Les Trois jours du Condor* (1975) est à l'instar de bon nombre de films de l'époque, marqué par l'affaire du Watergate. On y suit une guerre entre officines paragonementales sacrifiant leurs hommes en fonction des intérêts stratégiques du moment et contraignant un agent non opérationnel à dynamiter l'organisation. Archétype du néo-film d'espionnage pétri de réalisme géopolitique, il reste d'une prodigieuse actualité. Comme pour prendre le public (et lui-même) à contrepied, Pollack enchaîne avec deux films plus mélancoliques et crépusculaires. Deux portraits de champions en bout de course, retrouvant une lumière intérieure : *Bobby Deerfield* (1977) avec Al Pacino et Marthe Keller, et *Le Cavalier électrique* (1979) avec Redford et Jane Fonda. Toujours aussi prolifique, le cinéaste s'intéresse à nouveau au mensonge dans le poker-menteur *Absence de malice* (1981) mêlant Sally Field et Paul Newman. Et surtout dans *Tootsie* (1982), comédie à multiples niveaux où Dustin Hoffman, acteur au chômage, se travestit en femme pour trouver un rôle. Pollack en profite pour renouer avec ses premières amours : interprétant l'impresario d'Hoffman, il est irrésistible. Vient le temps de tous les honneurs avec *Out of Africa* (1985) grande saga romanesque d'après Karen Blixen qui va remporter 7 Oscars — dont Meilleurs film et Meilleur réalisateur. Désormais producteur, Pollack soutient Schatzberg, Brannagh, Minghella, Daldry, Ang Lee, Noyce ; il accepte des rôles importants chez Woody Allen, Kubrick, Danièle Thompson. Tourne encore des thrillers mais aussi un documentaire, *Esquisses de Frank Gehry* (2006), qui sera son testament. Un geste cinématographique, comme il y a des gestes architecturaux. Pour finir en beauté...

>L'Amérique de Sydney Pollack

ON CONNAÎT LA CHANSON

Point de Festival Lumière sans grands rendez-vous ancrés dans l'écran. Et pour débiter, la très attendue soirée d'ouverture samedi 9 octobre à 18h à la Halle Tony-Garnier marquera les retrouvailles du public avec un grand film et de nombreux invités. Cette même Halle projettera *La Leçon de piano* en clôture le dimanche 17 en présence de Jane Campion qui, le vendredi 15 à l'Amphi 3 000 - Centre de Congrès aura reçu le 13^e Prix Lumière. Autant de séances scandées de moments d'émotion, de joie et de surprises. Par ailleurs, le Festival se double d'une manifestation professionnelle d'importance, le Marché International du Film Classique, dont la 9^e édition accueille artistes, éditeurs, distributeurs, exploitants, diffuseurs pour doter le cinéma d'hier et d'aujourd'hui de lendemains radieux.

PREMIER CONTACT

Témoins privilégiés des ressorts du cinéma mondial, les spectateurs du festival assistent aussi à de nombreuses naissances : les avant-premières publiques de nouveautés. Cette année, parmi un programme très étoffé, on citera (liste non exhaustive) *The Velvet Underground* de Todd Haynes, le drame signé par Yvan Attal *Les Choses humaines*, la chronique hospitalière et politique *La Fracture* de Catherine Corsini, le thriller *Passing* de Rebecca Hall, l'adaptation d'Elena Ferrante *The Lost Daughter* signée Maggie Gyllenhaal (primée à Venise) ou encore le documentaire *The Story of Film : A New Generation* de Mark Cousins. Figurant parmi les invités du Festival, Rebecca Hall, Maggie Gyllenhaal et Mark Cousins présenteront leur séance.

VIVA L'ITALIA !

Ces cinéastes transalpins ont déjà foulé le sol lyonnais, mais reviennent avec plaisir ! Marco Bellocchio, pour *Le Saut dans le vide* (1980) et l'avant-première de son documentaire auto-biographique, *Marx peut attendre*. Dario Argento, quant à lui, sera dans la position inhabituelle d'acteur pour *Vortex* (2021) de Gaspar Noé, aux côtés de celui-ci et de Françoise Lebrun. Enfin, Paolo Sorrentino aura droit à une mini-rétrospective comprenant *Les Conséquences de l'amour* (2004), *Il divo* (2008), *This Must Be the Place* (2011), l'incantable *La grande bellezza* (2013), l'avant-première de *The Hand of God* et une master class. Benvenuti a tutti !

EDWARD AUX MAINS D'ARGENT

Dandy de l'impro, fin diseur, comédien souvent inattendu et réalisateur au cosmos aussi fantasque qu'hétéroclite, Édouard Baer signe des films qui lui ressemblent. C'est pourquoi l'on se réjouit de découvrir le nouveau, *Adieu Paris !* (2021) en sa présence, mais aussi de replonger dans le précédent — l'enivrant *Ouvert la nuit* (2017) —, d'être encore captivé par *Mademoiselle de Jonquières* d'Emmanuel Mouret (2018), avant d'assister à sa master class. Pardon : la conversation qu'il propose.

JAPÓN

À l'aube du XXI^e siècle, l'épouvante s'est trouvé un nouveau territoire cinématographique — un archipel, pour être précis — : le Japon. Pour célébrer deux traumatisantes décennies de "J-Horror", trois de ses plus illustres représentants sont invités à terrifier les spectateurs. D'abord, *Ring* de Hideo Nakata (1998) hanté par Sadako, "virus" audiovisuel et meurtrier. Puis le vertigineusement malaisant *Audition* (1999) de Takashi Miike et enfin *Dark Water* de Hideo Nakata (2002), qui peut dissuader de déménager. Trois films pour souffler un chaud effroi.

50/50

Deux demi-siècles se célèbrent cette année. En apparence, ils n'ont rien à voir entre eux, et pourtant... Côte à côte, ils disent beaucoup de l'histoire contemporaine des États-Unis. Le premier, c'est la naissance de la Blaxploitation ou l'émergence d'un regard sur la communauté afro-américaine avec *Sweet Sweetback's Baadasssss Song* de Melvin Van Peebles (1971) et *Shaft - Les Nuits rouges de Harlem* de Gordon Parks (1971) ; le second marque les cinquante ans de la carrière de cinéaste du 1^{er} Prix Lumière, Clint Eastwood avec un documentaire thématique et collectif (*Clint Eastwood : L'Héritage cinématographique*, 2021), un classique (*Impitoyable*, 1992) et une nouveauté en primeur, *Cry Macho* (2021). Make our day, Clint : shot !



LES ENFANTS DU SIÈCLE (EDGAR MORIN)

Il y a 30 ans, Jean Rouch venait à la Villa Lumière présenter *Chronique d'un été* (1961), manifeste du cinéma-vérité et monument du documentaire. Aujourd'hui centenaire, son coréalisateur le philosophe aux mille vies Edgar Morin est à son tour convié à accompagner ce précieux témoignage sur la société de 1960 et son rapport au bonheur, où l'on peut apercevoir, outre Marceline Loridan, le jeune Régis Debray. Un événement, au sens plein du mot, doublé d'une master class avec Edgar Morin.



TIRÉ À PART

En plus du *Désert américain* — rassemblant plusieurs immersions de Raymond Depardon dans la géographie et la société étasuniennes —, le Festival accueille une autre grande exposition photographique, *Variety*, signée par une non moins prestigieuse artiste : Nan Goldin. Cet accrochage se compose de clichés réalisés sur le plateau du film homonyme (*Variety*, 1983) signé par Bette Gordon dans la faune underground de Times Square et les coulisses d'un ciné porno. La réalisatrice et la photographe (qui tient d'ailleurs un petit rôle dans le film) seront présentes lors d'une séance exceptionnelle de ce film rare et culte.



MERCI PATRON !

Sans lui, il n'y aurait sans doute pas de Festival. La disparition le 25 mars dernier de Bertrand Tavernier nous a privés d'un merveilleux historien du cinéma à l'insoffrable curiosité et à l'enthousiasme communicatif. Mais aussi d'un cinéaste combatif, généreux, citoyen, épris des autres autant que des comédiens, de la musique ou de Lyon. Pour saluer amicalement sa mémoire, quelques rendez-vous s'imposaient. Des films, évidemment, comme *L'Horloger de Saint-Paul* (1973), *Autour de minuit* (1986) et *Daddy Nostalgia* (1990) témoignant de son formidable éclectisme, et une soirée hommage.

Les films indiqués en gras sont projetés dans le cadre du festival



Jane Campion : La Dame aux portraits

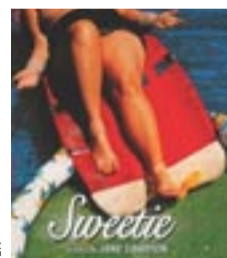
À BIEN DES ÉGARDS AUX ANTIPODES DU CINÉMA MONDIAL, LES FILMS DE JANE CAMPION ONT DEPUIS UNE TRENTAINE D'ANNÉES DONNÉ VISAGES, CORPS ET VOIX À UNE MOITIÉ DE L'HUMANITÉ TROP SOUVENT RELEGUÉE AUX SECONDS PLANS. ET D'INOUBLIABLES IMAGES DU "PAYS DU LONG NUAGE BLANC"...

Vraiment, Jane Campion a dû être ravie de voir Julia Ducournau décrocher avec *Titane* la récompense suprême sur la Croisette en juillet dernier. En inscrivant son nom au palmarès cannois, sa consœur la libérait enfin de cette étiquette aussi persistante que réductrice de "première et seule réalisatrice" lauréate d'une Palme d'Or — titre ne rendant pas compte de la qualité de ses mérites, mais d'un état de fait. Régulièrement interrogée sur "l'exception" féminine qu'elle constitue dans le cinéma mondial, Jane Campion n'a d'ailleurs jamais manqué d'exprimer un agacement poli face à cette question. « *En matière artistique, aucun genre n'a le monopole du talent ni de la sensibilité. Mais en même temps, c'est très embarrassant quand vous êtes réalisatrice et que vous arrivez dans un festival comme Cannes ; on vous aborde on disant "qu'est-ce que ça vous fait en tant que femme de présenter un film ?" "Est-ce que l'on demande à un réalisateur ce que ça lui fait en tant qu'homme de présenter un film ?" »* Avant de plaider pour que l'on laisse davantage de place aux réalisatrices... et que celles-ci n'hésitent pas à s'imposer.

L'ENFANCE DE L'ART

Prendre sa place, trouver la sienne... La cinéaste parle d'expérience. Elizabeth Jane Campion voit le jour le 30 avril 1954 à Wellington (Nouvelle-Zélande) dans une famille d'artistes : ses parents ont fondé en 1953 la première compagnie de théâtre professionnelle du pays, The New Zealand Players. Sa mère Edith, héritière d'une riche famille de chasseurs, est comédienne ; son père Richard, assure les fonctions de metteur en scène. À l'âge des premiers choix, la jeune Jane cherche à se démarquer de ce milieu *arty* de l'art dramatique où l'on cite volontiers Shakespeare et l'on se donne du "ma chérie" à tout-va ; aussi entreprend-elle en 1975 des études d'anthropologie à l'Université Victoria de Wellington, « *pour apprendre la vraie vie* »². Et parce que la Nouvelle-Zélande se situe au bout du monde, elle décide d'aller à la rencontre de son autre extrémité en s'inscrivant l'année suivante à la Chelsea Art School de Londres afin d'étudier la peinture. Cette expatriation volontaire

(1,2,4) in *Conversation avec Jane Campion* conduite par Michel Ciment à la SRF, jeudi 16 mai 2013, Cannes.



(3,5) in bonus du DVD *Sweetie*, Studio Canal, 2003



(6) Cite dans *Studio Hors Série* Décembre 1993, *L'année Cinéma* 1993, p.104

outre-mer lui permet de s'émerveiller en sillonnant une Europe à la culture et aux constructions millénaires, mais aussi de vivre des moments moins glorieux. En Italie, son point de chute est visé par une perquisition à cause de trafiquants de drogue ; en Angleterre, elle éprouve la solitude et le mal du pays... Las, elle peine à en faire un ressort créatif ! De retour dans l'hémisphère sud, elle poursuit sa formation à l'Université de Sydney d'où elle sortira en 1981 nantie d'un diplôme en arts visuels option peinture ainsi que d'une profonde remise en question. L'année précédente en effet, Jane a signé le court métrage d'animation *Tissues* (1980) lui ouvrant de nouvelles perspectives plastiques. Désireuse d'approfondir cette voie cinématographique, elle se dirige alors vers l'Australian Film, Television and Radio School. De ses trois années d'études, elle conserve un souvenir mitigé : certes, elle saisit l'occasion de tourner dès qu'il est possible de le faire, mais l'originalité de son style ne recueille pas toujours l'enthousiasme de ses enseignants très conservateurs, voire hostiles. Elle réalise notamment *Peel - An exercise in discipline* (1982) ou *Passionless Moments* (1983), qui marque sa rencontre avec le romancier et scénariste Gerard

Lee, futur collaborateur privilégié. Deux films très différents, comme des instantanés volés au quotidien : le premier fixe une crise familiale entre un enfant, son père et sa tante déclenché par des pelures d'orange jetées par la fenêtre d'une voiture ; le second une série de vignettes en noir et blanc collectant des instants d'embarras d'individus ordinaires. Deux œuvres qui vont taper dans l'œil de Pierre Rissient, l'ubiquiste découvreur de talents, conseiller artistique pour le Festival de Cannes — et proche de l'Institut Lumière.

DE CANNES... À CANNES

1986. Alors que Sydney Pollack préside le jury, Jane Campion est présente en force sur la Croisette avec pas moins de quatre films dont trois dans la section un Certain regard : *Two Friends* (1986), son premier long qu'elle vient d'achever pour la télévision australienne, *A Girl's Own Story* (1984) et *Passionless Moments* (1983). En lice dans la catégorie courts métrages, *Peel* (1982) reçoit la Palme d'Or. Ce prix ouvre de nombreuses portes et lui permet d'engager avec Gerard Lee ce qui sera son premier long, *Sweetie* (1989), qu'elle va tourner avec un budget très restreint d'un million de dollars, en usant de mille stratégies pour varier ses décors. Mais, comme le souligne Michel Ciment à ce propos, « *être cinéaste, ce n'est pas seulement avoir du talent artistique. C'est aussi être rusé et connaître exactement le rapport entre ce que l'on veut faire et ce que l'on peut se permettre financièrement (...). Résoudre le matériel fait partie de ce métier.* »³ Entre comédie drolatique et drame familial, *Sweetie* s'attache au parcours de Kay une jeune femme réservée dont la vie est chamboulée par le retour de son exubérante sœur Dawn, alias Sweetie. Quelques-uns des motifs récurrents de Jane s'y retrouvent, comme les familles dysfonctionnelles, une quête du désir conduisant à l'épanouissement personnel de la protagoniste féminine... Son cinéma n'est pas un cinéma "de femmes", mais "avec des femmes" ; elle s'en expliquera bien des années plus tard : « *cette tendance que j'ai à mettre des femmes dans les films vient de celle que j'avais, enfant, à me redresser quand je voyais un enfant dans un film. J'avais alors un élan vers le film : on se projette mieux quand il y a un personnage qui vous ressemble. J'ai fait la même chose en choisissant des personnages féminins.* »⁴ Si *Sweetie* reçoit un accueil mitigé à Cannes, certains critiques sont enthousiastes. Michel Ciment est ainsi frappé par « *l'insolence de ses cadrages, sa manière couper les visages et de rendre le cadre incroyablement puissant. De ce point de vue, son cinéma se rapproche de la photographie. Non qu'il soit statique, mais que les acteurs sont formidablement fébriles et émouvants, mais parce que la photographie est souvent plus audacieuse que le cinéma.* »⁵

De retour en ses terres australes, Jane Campion réalise pour la télévision l'adaptation de l'autobiographie de sa compatriote Janet Frame (1924-2004). Ample fresque magnifiant les panoramas néo-zélandais comme il dépeint sans fard la rudesse de sa vie rurale ou les préjugés sociaux, *Un Ange à ma table* (1990) révèle Kerry Fox et obtient le Grand Prix du Jury à Venise. Jane y filme avec délicatesse et sensibilité la destinée de Janet, victime d'une introversion malade de nombreux coups du sort, mais ne renonçant jamais à sa vocation littéraire. L'écrit poétique s'impose visuellement à l'écran — cela deviendra une constante dans son œuvre —, l'éveil à la sensualité également, donnant à ce roman d'apprentissage authentique un éclat solaire — en dépit de l'effrayante collection de drames subis par Janet Frame —, accentué par une photographie lumineuse et des plans superbement composés. Sans doute le chef-d'œuvre de la cinéaste, cet *Ange...* joue en sa faveur lorsque Pierre Rissient — encore lui — devenu producteur chez Ciby 2000 la recommande à Francis Bouygues afin qu'il finance un futur projet. Justement, elle planche avec Gerard Lee sur l'histoire d'une Écossaise muette et sévère arrivant avec sa fille dans la gadoue néo-zélandaise du XIX^e siècle pour s'unir à un colon non moins austère. La muette se refusera à son époux mais se laissera séduire par son voisin qui a sauvé

(et acquis) le seul bien auquel elle tenait : un piano. Tel est, en résumé, l'intrigue de *La Leçon de piano* (1993), drame sentimental sur fond de jalousie, de frustration, de colonialisme et de partitions de Michael Nyman où Holly Hunter laisse ses mains parler à sa place et Harvey Keitel impose sa présence animale. Celui-ci, qui effrayait la réalisatrice avant le tournage, avait su la rassurer en lui promettant de lui obéir aveuglément sur le plateau à condition toutefois qu'elle accepte d'écouter au préalable ses propositions de jeu. Si le tournage dans le bush prend parfois du retard, il donne pleine et entière satisfaction. Au point que le directeur de production Alain Depardieu écrit dans les notes qu'il adresse à Francis Bouygues à la date du 26 avril 1992 : « *Jane Campion est très exigeante pour sa mise en scène et toute l'équipe lui est très dévouée [...]. Jane, Jan [Chapman, le chef-opérateur, NDR] et moi-même pensons que certaines scènes de ce film seront érotico-intellectuelles (univers très campionesque). Toutes les projections de rushes sont remarquables, ce qui promet un film d'une grand valeur.* »⁶ Redoutable prescience : un an plus tard en effet, le jury présidé par Louis Malle lui décerne, ex-æquo avec *Adieu ma concubine* de Chen Kaige, la Palme d'Or du 46^e Festival de Cannes, couronnant de surcroît Holly Hunter du Prix d'interprétation féminine.

JANE, JAMES & SAVAGE

Ce prix, augmenté de trois Oscar (Meilleur scénario pour Jane, Meilleure actrice pour Holly, Meilleur second rôle féminin pour Anna Paquin) sera celui d'une liberté plus grande encore. La cinéaste, pour qui « *le XIX^e représente le sommet de l'art romanesque* » s'attelle à une adaptation de Henry James, *Portrait de femme* (1996). Précédée d'un prologue symbolique évoquant les femmes d'aujourd'hui, cette superproduction portée par Nicole Kidman, John Malkovich, Barbara Hershey, John Gielgud, Christian Bale, Viggo Mortensen ou Shelley Winters retranscrit fidèlement le poids des conventions victorienne et la rouerie de la "bonne" société aliénant les vellétés d'indépendance exprimées par les femmes. Lui succède un "trip" mystico-érotique flirtant avec la comédie absurde écrit avec sa sœur Anna : *Holy Smoke* (1999), ou l'histoire d'une Australienne tombée sous l'emprise d'un gourou indien que sa famille confie à un expert en déconditionnement. Un tête-à-tête entre Harvey Keitel et Kate Winslet, où la "thérapie" est sans cesse parasitée par une séduction sous-jacente et des proches encombrants. *In the Cut* (2003) marque ensuite une nouvelle rupture : encore plus explicite sexuellement, ce thriller érotique avec Meg Ryan et Mark Ruffalo tranche par l'esthétique digne d'Hopper, avec son image hyper saturée aussi radicale que la crudité du thème. Nouveau virage à 180° et retour vers le XIX^e siècle pour *Bright Star* (2009) qui, en offrant un rôle immense à Abbie Cornish, explore les amours du poète Keats de 1818 à sa mort en 1821, racontées du point de vue Fanny Brawne, sa voisine. Si Jane Campion renoue avec le court métrage pour des films collectifs — *Le Journal de l'eau* (2006) dans *8*, où elle dirige sa fille Alice Englert et *The Lady Bug* (2007) dans *Chacun son cinéma* —, elle va s'éloigner du grand écran pour quelque temps et retrouver le petit de ses débuts pour *Top of the Lake*. Deux saisons de cette mini-série policière co-écrite par Gerard Lee vont triompher en 2013 et 2017. De quoi la convaincre de revenir au cinéma ? À demi, puisque c'est Netflix qui diffuse son adaptation du roman de Thomas Savage, *The Power of the Dog* (2021) avec Benedict Cumberbatch et Kirsten Dunst. Quoiqu'il en soit, ce film vient de lui valoir lors de la dernière Mostra le Lion d'argent de la meilleure réalisation à celle qu'il faut appeler depuis 2016 Dame Jane Campion. Et qu'on applaudira lorsqu'elle recevra le 13^e Prix Lumière à Lyon.

>Rétrospective des films ; *Rencontre avec Jane Campion* : Les Celestins, Théâtre de Lyon ve15 15h ; Remise du Prix Lumière : Amphithéâtre - Centre de Congrès ve15 en soirée.

Gilles Grangier, le "vieux de la vieille"

INDÉFECTIBLEMENT ASSOCIÉ À LA STATUE DU COMMANDEUR GABIN ET AU VERBE FLEURI D'AUDIARD, GILLES GRANGIER (1911-1996) FUT L'UN PLUS PRODUCTIFS RÉALISATEURS D'APRÈS-GUERRE. UNE ŒUVRE D'UNE ÉTONNANTE DIVERSITÉ, À REDÉCOUVRIR À L'OCCASION DU FESTIVAL LUMIÈRE.



ciér noir d'encre grâce auquel Gabin rencontre Audiard et où Jacques Deray prend ses marques comme assistant. Avec le grand Jean suivront encore dix films — dont *Le Sang à la tête* (1956), *Le Rouge est mis* (1957), *Le Désordre et la Nuit* (1958), *Archimède le chochard* (1959, où Gabin impose Grangier contre René Clair), *Les Vieux de la vieilles* (1960, avec Noël-Noël et Pierre Fresnay), *Le Cave se rebiffe* (1961), *Maigret voit rouge* (1963) — ; avec l'immense Michel quatorze collaborations dont *125, rue Montmartre* (1959), *Les Bons Vivants* (1965)... Caméléon éclectique, Gilles Grangier finit les années 1960 en lorgnant James Bond (*Train d'enfer*, 1965, avec Jean Marais), et attaque la décennie suivante avec *Un cave* (1972) polar à la Roger Pigaut. Mais le succès sur grand écran s'étiole ; il se dirige alors vers le petit pour mettre en scène, notamment *Quentin Durward* (1971), une série lui permettant enfin d'aborder le genre cape et d'épée qu'il convoitait. La télévision lui offrira une seconde jeunesse, en compagnie d'autres fidèles : Marcel Jullian et Sergiu Nicolaescu. L'amitié, toujours, en ligne de mire...

> Gilles Grangier - du cinéma populaire

Poussant la porte des studios de Joinville au début des années 1930, le jeune Gilles Grangier n'a peut-être pas encore d'idée arrêtée sur ce que sera destinée : comédien, technicien ? Il débute en tout cas comme figurant, puis régisseur avant d'être recruté par le réalisateur Georges Lacombe comme assistant. Hors des plateaux, il fréquente les stades et vélodromes où il se lie d'amitié avec un jeune acteur féru de sports, Jean Gabin. Quand vient la guerre, Grangier — assistant reconnu de Guityry, Pujol ou Pottier — est mobilisé. Prisonnier et blessé, il est renvoyé dans ses foyers et se voit proposer par son ami Noël-Noël de réaliser un premier film, *Ademai bandit d'honneur*

(1942). Il ne quittera plus la mise en scène, dirigeant pendant trente ans les plus illustres vedettes de son temps, dans des comédies légères, des drames ou des films policiers.

AMIS ET COMPAGNIE

Devant sa caméra, le ténor Luis Mariano perd ainsi sa voix d'or dans *Histoire de chanter* (1947) et Rellys ne peut s'empêcher de dire la vérité dans *Amédée* (1950), François Périer et Anne Vernon convolent dans *Jeunes Mariés* (1953)... En 1953, pour *La Vierge du Rhin*, il met en scène pour la première fois Gabin. Si cette histoire de péniche automoteur ne connaît pas un triomphe, le courant passe et l'acteur promet : « je t'en ferai un autre, j'ai envie de recommencer ». Ce sera pour *Gasoil* (1955), poli-

Philippe Sarde, le prodige

« POUR UN RÉALISATEUR, UN COMPOSITEUR EST SON PREMIER LECTEUR CRITIQUE. PARFOIS EN DÉCOUVRANT LA MUSIQUE EN STUDIO, ON REPRENDRAIT LA CONFIANCE DANS LE FILM. » C'EST AINSI QUE BERTRAND TAVERNIER EXPLIQUAIT L'IMPORTANCE DE SON AMI ET COMPLICE, PHILIPPE SARDE.



© Line Films / DR

Parmi les (nombreuses) révolutions ayant secoué la fin des années 1960, il en est une qui passe après les soubresauts politiques ou la libération des mœurs : l'avènement de sonorités jusqu'alors inouïes dans les bandes originales de films, signées par une jeune génération de compositeurs maîtrisant autant les harmonies traditionnelles que les nouveaux instruments concevant des mélodies synthétiques. Précoces, polyvalents et visionnaires, ces tout juste vingtenaires sculptent des partitions résolument contemporaines qui seront érigées au rang de classiques moins d'un demi-siècle plus tard. Leurs noms ? François de Roubaix, Jean Michel Jarre et Philippe Sarde.

MESURES... SUR MESURES

Celui-ci n'a que 20 ans lorsqu'il signe la B.O. des *Choses de la vie* (1968) — poème symphonique de *la Chanson d'Hélène* et nappes hypnotiques de l'accident incluses —, inaugurant une féconde relation avec Claude Sautet : audacieuses expérimentations pré-électro pour *César et Rosalie* (1972), ruptures syncopées jazzy avec *Vincent, François, Paul et les autres* (1974), envolées primesautières dans *Garçon !* (1983). Polyvalent, doté d'une incomparable lecture de l'œuvre cinématographique lui permettant d'accompagner (dans tous les sens du terme) la conception d'un film auprès de son auteur, Philippe Sarde s'avère également d'une fidélité viscérale avec "ses" cinéastes. De leur confiance mutuelle découleront quelques-

unes des plus envoûtantes partitions du cinéma français. On le retrouvera ainsi au générique du premier long de Bertrand Tavernier (*L'Horloger de Saint-Paul*, 1973) — à la demande duquel il compose une partition inspirée du rythme de l'horloge astronomique de la cathédrale St Jean de Lyon. Mais aussi des films de Tchéchiné à partir de *Barocco* (1976), à l'admirable thème, d'une exubérance opératique qui lui vaudra son unique César — et dont la musique resservira partiellement dans *Passe montagne* de Jean-François Stevenin (1978). Doillon, Ferreri, Granier-Deferre, Polanski, Rouffio, Blier, Annaud, Enrico, mais aussi Costa-Gavras, Boisset, Pialat, de Broca, Podalydès ou Améris (entre autres) feront encore appel à ce prolifique mélodiste. Capable de signer jusqu'à huit B.O. par an, Philippe Sarde est étonnamment moins sollicité par la nouvelle génération, à l'exception de Louis Garrel qui par deux fois a fait appel à son talent (la dernière fois en 2018 pour... *L'Homme fidèle*) Mais sa puissance et sa créativité demeurent intactes. Et inégalées.

> Rencontre avec Philippe Sarde

On l'appelait Kinuyo : Madame Tanaka

STAR DE L'ÂGE D'OR DU CINÉMA JAPONAIS, KINUYO TANAKA JOUA DANS 250 FILMS ET EN RÉALISA 6 DONT LE FESTIVAL PROPOSE LA RÉTROSPECTIVE INTÉGRALE.



© NIKKATSU

compétition à Cannes en 1954. Le film convainc et la star enchaîne avec *La Lune s'est levée* (1955) pour la Nikkatsu, une histoire de trois sœurs célibataires aux tempéraments opposés qui, entre douces manigances et timidité, finiront par trouver l'amour — avec la complicité de la pleine lune. Suivront encore quatre films : *Maternité éternelle* (1955), *La Princesse errante* (1960), *La Nuit des femmes* (1961) et *Mademoiselle Ogin* (1962) — les femmes figurent toujours au centre de son œuvre. Sa carrière connaît une éclipse au milieu des années 1960, mais elle effectue un retour au premier plan spectaculaire comme actrice grâce à *Sandakan N° 8* de Kei Kumai (1974) lui valant un Ours d'argent à Berlin l'année suivante. Elle n'aura pas hélas l'occasion d'en profiter pour lancer de nouvelles réalisations : Kinuyo disparaît prématurément en 1976. Sa contribution au cinéma mondial, elle, demeure.

D'AUTRES RÉALISATRICES

Parce que le Festival a de la mémoire, il se fait un plaisir d'évoquer le souvenir de cinéastes célébrés lors des éditions précédentes. Cette année, deux grandes figures sont à nouveau honorées. Jacqueline Audry avec la projection d'une rareté quasi-inédite, *Le Lis de mer* (1973), un drame ayant la particularité de réunir une ancienne championne de natation devenue actrice — Kiki Caron — et une actrice ayant accompli le chemin inverse — Carole André. Et puis Ida Lupino pour *Jeu, set et match* (1951), où elle confronte son interprète fétiche Sally Forrest à une rude partie — une sorte de jeu décisif entre tennis et affaires de cœur. Mais qu'on se rassure : le seul vainqueur dans ce combat très disputé sera évidemment le public...

> Histoire permanente des femmes cinéastes - Kinuyo Tanaka - Jacqueline Audry - Ida Lupino.

Sans un bruit : les voix du silence

IL AURA FALLU UNE TRENTAINE D'ANNÉES POUR QUE LES SPECTATEURS ENTENDENT DES MOTS SORTIR D'UN ÉCRAN DE CINÉMA. POURTANT, LE 7E ART N'A PAS ATTENDU POUR ÊTRE AUDIBLE. Y COMPRIS À LA GLORIEUSE ÉPOQUE DU "MUE"...



© Cine Alliance / DR

L'usage veut que l'on "voie" un film. Impossible cependant de dénier au cinéma sa double appartenance audio- et visuelle. Dès l'origine escorté par les bruits du projecteur, de la salle, des pianistes d'accompagnement, la séance a été sonorisée avant que la synchronisation ne permette au film de devenir parlant de façon autonome. Quant au cinéma dit "muet", il s'avère souvent extraordinairement disert, voire bavard, grâce à ses intertitres et l'indispensable appoint de la musique. Restaurées, comme rajeunies pour vivre une nouvelle existence sur grand écran, ces œuvres présentées à l'occasion du Festival Lumière vont faire parler d'elles. À commencer par le *Casanova* d'Alexandre Volkoff (1927), film-fleuve tenant de la comédie épique, sentimentale et historique où l'on suit de la Sérénissime à Moscou les tribulations politico-amoureuses du fantasque séducteur vénitien — incarné par le légendaire Ivan Mosjoukine, faisant notamment face ici à Rudolf Klein-Rogge (l'éternel Dr Mabuse) dans le rôle de l'empereur

Pierre III. Surprenant par la modernité de sa réalisation et le dynamisme de son montage, ce *Casanova* éblouit également par ses séquences en couleurs (peintes au pochoir) lors du carnaval de Venise ; en Ciné-Concert avec l'Orchestre national de Lyon dirigé par Günter Buchwald, cela promet un feu d'artifice pour tous les sens ! Tout aussi spectaculaire, *La Grève* de Sergueï M. Eisenstein (1925), aura lui droit à sa séance accompagnée à l'orgue. Un autre phénix ressuscité déploiera ses ailes protectrices sur les festivaliers : *Judex*, le feuilleton de Feuillade (1916-1917) mettant en scène un justicier héroïque. Enfin, comment ne pas citer ce classique majuscule de Luis Buñuel, film fondateur du surréalisme qu'est le *Chien andalou* (1929) ? Rythmé par du tango, Wagner et une lame de rasoir, il laisse encore et toujours... sans voix.

> Casanova Auditorium me13 20h ; mais aussi La Grève ; Un chien andalou ; Judex ; Les trois mousquetaires...

Le programme!

Un festival de cinéma pour tous!

FESTIVAL LUMIÈRE

9/17 OCTOBRE 2021

Samedi 9 octobre

HALLE TONY GARNIER

18h SOIRÉE D'OUVERTURE
Programme annoncé courant septembre

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

10h45 GILLES GRANGIER
Meurtre à Montmartre de Gilles Grangier (1h32, VFSTA)
14h45 KINYUYO TANAKA
Maternité éternelle de Kinuyo Tanaka (1h46)
17h15 SYDNEY POLLACK
Trente minutes de sursis de Sydney Pollack (1h38)
19h45 TRILOGIE
Infernal Affairs d'Andrew Lau et Alan Mak (1h41)
22h15 BLAXPLOITATION
Sweet Sweetback's Baadasssss Song de Melvin Van Peebles (1h37)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

11h GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Château de l'Araignée d'Akira Kurosawa (1h50)
14h GRANDES CLASSIQUES N&B
Huit et demi de Federico Fellini (2h13)
17h LUMIÈRE CLASSICS
Cette sacrée vérité de Leo McCarey (1h31)
19h15 SYDNEY POLLACK
On achève bien les chevaux de Sydney Pollack (2h09)
22h GILLES GRANGIER
Train d'enfer de Gilles Grangier (1h32, VFSTA)

Dimanche 10 octobre

HALLE TONY GARNIER

15h SÉANCE FAMILLE / 20 ANS DE SHREK!
Shrek d'Andrew Adamson et Vicky Jenson (1h29, en VF)

COMÉDIE ODÉON

15h15 MASTER CLASS
Rencontre avec **Paolo Sorrentino**

LIEU À VENIR

SOIRÉE HOMMAGE À BERTRAND TAVERNIER

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

10h45 PHILIPPE SARDE
L'Horloger de Saint-Paul de Bertrand Tavernier (1h45)
14h30 AVANT-PREMIÈRE / ÉDOUARD BAER
Adieu Paris! d'Édouard Baer (1h45)
17h15 AVANT-PREMIÈRE
The Lost Daughter de Maggie Gyllenhaal (2h01)
20h GRANDES PROJECTIONS
Devdas de Sanjay Leela Bhansali (3h04)
11h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
Éi - Tourments de Luis Buñuel (1h32)
14h30 DOCUMENTAIRE
Ida Lupino, la fiancée rebelle d'Hollywood de Géraldine Boudot (52min)
16h GILLES GRANGIER
Le Cave se rebiffe de Gilles Grangier (1h38, VFSTA)
18h30 LUMIÈRE CLASSICS
Rio Escondido, ville d'enfer d'Emilio Fernández (1h50)
21h LUMIÈRE CLASSICS
L'Annonce faite à Marie d'Alain Cuny (1h31)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

10h45 GILLES GRANGIER
Échec au porteur de Gilles Grangier (1h27, VFSTA)
14h30 PHILIPPE SARDE
Les Choses de la vie de Claude Sautet (1h23)
16h45 PAOLO SORRENTINO
La Main de Dieu de Paolo Sorrentino (2h09)
19h45 ANTOINE DOINEL
Les Quatre cents coups de François Truffaut (1h39, VFSTA)
22h LUMIÈRE CLASSICS
La Mort de Belle d'Édouard Molinaro (1h31, VFSTA)

PATHÉ BELLECOUR (2^E SALLE)

11h15 KINYUYO TANAKA
La Lune s'est levée de Kinuyo Tanaka (1h42)
14h GILLES GRANGIER
Le Désordre et la nuit de Gilles Grangier (1h33, VFSTA)
16h15 LUMIÈRE CLASSICS
Walk on the Wild Side d'Edward Dmytryk (1h54)
19h ÉDOUARD BAER
Mademoiselle de Jonquières d'Emmanuel Mouret (1h49)
21h30 GRANDES PROJECTIONS
Outrages (director's cut) de Brian De Palma (1h59)

PATHÉ BELLECOUR (3^E SALLE)

15h SYDNEY POLLACK / GRANDES PROJECTIONS
Out of Africa de Sydney Pollack (2h41)

CINÉMA COMEDIA

10h45 HOMMAGE À BT
L'Appât de Bertrand Tavernier (1h55)
11h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
Sunset Boulevard/Boulevard du Crépuscule de Billy Wilder (1h50)
14h GRANDES CLASSIQUES N&B
To Be or Not to Be d'Ernst Lubitsch (1h30)
16h15 AVANT-PREMIÈRE
Julie (en 12 chapitres) de Joachim Trier (2h08)
19h LUMIÈRE CLASSICS
Les Bas-fonds de Jean Renoir (1h33, VFSTA)
21h15 SYDNEY POLLACK
Yakuza de Sydney Pollack (1h52)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (1^{RE} SALLE)

11h15 GILLES GRANGIER
Maigret voit rouge de Gilles Grangier (1h27, VFSTA)
14h SYDNEY POLLACK / GRANDES PROJECTIONS
Jeremiah Johnson de Sydney Pollack (1h48)
16h30 HOMMAGE À BT
Quai d'Orsay de Bertrand Tavernier (1h53, VFSTA)
19h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
La Soif du mal d'Orson Welles (1h35)
21h45 JANE CAMPION
In the Cut de Jane Campion (1h59)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE)

11h GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Château de l'Araignée de Akira Kurosawa (1h50)
14h30 GRANDES PROJECTIONS
La Balance de Bob Swaim (1h40, VFSTA)
17h LUMIÈRE CLASSICS
Fille du diable d'Henri Decoin (1h39)
19h30 FEMMES CINÉASTES
Hard, Fast and Beautiful! d'Ida Lupino (1h18)
21h30 SYDNEY POLLACK
Le Cavalier électrique de Sydney Pollack (2h01)

LUMIÈRE TERREAUX

11h GILLES GRANGIER
Les Grands seigneurs, les bons vivants de Gilles Grangier et Georges Lautner (1h40, VFSTA)
14h15 KINYUYO TANAKA
Mademoiselle Ogin de Kinuyo Tanaka (1h41)
16h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Jour se lève de Marcel Carné (1h33)
19h PAOLO SORRENTINO
La grande bellezza de Paolo Sorrentino (2h22)
22h GRANDES CLASSIQUES N&B
Gare centrale de Youssef Chahine (1h17)

CINÉMA OPÉRA

14h15 GILLES GRANGIER
125 rue Montmartre de Gilles Grangier (1h25, VFSTA)
16h30 SYDNEY POLLACK
Propriété interdite de Sydney Pollack (1h50)
19h HOMMAGE À BT
L.627 de Bertrand Tavernier (2h25)
22h ANTOINE DOINEL
Baisers volés de François Truffaut (1h31, VFSTA)

UGC ASTORIA

14h30 HOMMAGE À BT
La Princesse de Montpensier de Bertrand Tavernier (2h19)
17h45 SYDNEY POLLACK
Les Trois jours du Condor de Sydney Pollack (1h57)

LUMIÈRE BELLECOUR

18h JANE CAMPION
Holy Smoke de Jane Campion (1h55)

UGC CINÉ CITÉ PART-DIEU

15h45 HOMMAGE À BT
Capitaine Conan de Bertrand Tavernier (2h10)

PATHÉ VAISE

15h GRANDES PROJECTIONS
Impitoyable de Clint Eastwood (2h11) suivi de l'épisode sur *Impitoyable* issu du documentaire *L'Héritage cinématographique* de Gary Leva (18min)

LE ZOLA / VILLEURBANNE

19h30 LUMIÈRE CLASSICS
Le Grand Silence de Sergio Corbucci (1h46)

CINÉ-RILLIEUX / RILLIEUX

15h SYDNEY POLLACK
Tootsie de Sydney Pollack (1h56)

ESPACE CULTUREL ÉOLE / CRAPONNE

18h JANE CAMPION
Bright Star de Jane Campion (1h59)

CINÉ AQUEDUC / DARDILLY

17h30 JANE CAMPION
Portrait de femme de Jane Campion (2h23)

Lundi 11 octobre

COMÉDIE ODÉON

15h15 MASTER CLASS
Conversation avec **Édouard Baer**

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

9h30 LUMIÈRE CLASSICS
Ce couple heureux de Luis García Berlanga et Juan Antonio Bardem (1h22)
11h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Ah! Ça ira de Miklós Jancsó (1h21)
14h30 LUMIÈRE CLASSICS
Le Grand Silence de Sergio Corbucci (1h46)
17h PAOLO SORRENTINO
Il divo de Paolo Sorrentino (1h50)
19h45 MUSIQUE!
Concert de **Jeanne Cherhal « Cinéma »**
22h JANE CAMPION
In the Cut de Jane Campion (1h59)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

11h KINYUYO TANAKA
La Princesse errante de Kinuyo Tanaka (1h42)
14h15 DOCUMENTAIRE
Trintignant par Trintignant de Lucie Cariès (52min)
16h TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Pour une vie plus belle de Fangqian Chen et Tian Xie (1h15)
18h DOCUMENTAIRE
L'Animation française, cet autre cinéma de Mickaël Royer (1h)
19h45 LUMIÈRE CLASSICS
Solo de Jean-Pierre Mocky (1h29)
22h JANE CAMPION
Two Friends de Jane Campion (1h16) précédé de *Peel, exercice de discipline* de Jane Campion (9min)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

10h45 30 ANS!
Van Gogh de Maurice Pialat (2h48, VFSTA)
14h30 HOMMAGE À BT
L.627 de Bertrand Tavernier (2h25)
17h45 AVANT-PREMIÈRE
My Son de Christian Carion (1h35)
20h15 AVANT-PREMIÈRE
The Lost Daughter de Maggie Gyllenhaal (2h01)
11h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Château de l'Araignée d'Akira Kurosawa (1h50)
14h CINÉMA MUET
Judex : Prologue, épisodes 1 et 2 de Louis Feuillade (1h32)
16h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
La Soif du mal d'Orson Welles (1h35)
18h30 GILLES GRANGIER
Gas-oil de Gilles Grangier (1h33)
20h45 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Une affaire de cœur : La Tragédie d'une employée des P.T.T. de Dušan Makavejev (1h09)

PATHÉ BELLECOUR (3^E SALLE)

19h45 GRANDES PROJECTIONS
Saladin de Youssef Chahine (3h06)

CINÉMA COMEDIA

10h45 HOMMAGE À BT
Capitaine Conan de Bertrand Tavernier (2h10)
11h15 PAOLO SORRENTINO
Les Conséquences de l'amour de Paolo Sorrentino (1h40)
14h SYDNEY POLLACK
Trente minutes de sursis de Sydney Pollack (1h38)
16h15 PHILIPPE SARDE
Les Choses de la vie de Claude Sautet (1h23)
18h30 GILLES GRANGIER
Le Désordre et la nuit de Gilles Grangier (1h33, VFSTA)
21h ÉDOUARD BAER
Mademoiselle de Jonquières d'Emmanuel Mouret (1h49)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (1^{RE} SALLE)

11h15 HOMMAGE À BT
La Princesse de Montpensier de Bertrand Tavernier (2h19)
14h30 PHILIPPE SARDE
L'Horloger de Saint-Paul de Bertrand Tavernier (1h45)
17h SYDNEY POLLACK
Les Trois jours du Condor de Sydney Pollack (1h57)
20h PAOLO SORRENTINO
La grande bellezza de Paolo Sorrentino (2h22)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE)

11h GRANDES CLASSIQUES N&B
Gare centrale de Youssef Chahine (1h17)
15h GILLES GRANGIER
Le Sang à la tête de Gilles Grangier (1h26, VFSTA)

17h15 LUMIÈRE CLASSICS
L'Annonce faite à Marie d'Alain Cuny (1h31)

19h30 GILLES GRANGIER
125 rue Montmartre de Gilles Grangier (1h25, VFSTA)

21h45 ÉDOUARD BAER
Ouvert la nuit d'Édouard Baer (1h37)

LUMIÈRE TERREAUX

11h KINYUYO TANAKA
Lettre d'amour de Kinuyo Tanaka (1h37)
14h30 ÉDOUARD BAER
Ouvert la nuit d'Édouard Baer (1h37)
17h FEMMES CINÉASTES
Le Lis de mer de Jacqueline Audry (1h22, VFSTA)
19h PAOLO SORRENTINO
This Must Be the Place de Paolo Sorrentino (2h)
21h45 SYDNEY POLLACK
Yakuza de Sydney Pollack (1h52)

CINÉMA OPÉRA

14h15 HOMMAGE À BT
L'Appât de Bertrand Tavernier (1h55)
17h JANE CAMPION
Sweetie de Jane Campion (1h39)
19h30 LUMIÈRE CLASSICS
La Mort de Belle d'Édouard Molinaro (1h31, VFSTA)
21h45 SYDNEY POLLACK
Les Chasseurs de scalps de Sydney Pollack (1h43)
UGC ASTORIA
17h15 HOMMAGE À BT
Quai d'Orsay de Bertrand Tavernier (1h53, VFSTA)
20h SYDNEY POLLACK
Le Cavalier électrique de Sydney Pollack (2h01)

LUMIÈRE BELLECOUR

20h30 SYDNEY POLLACK
Tootsie de Sydney Pollack (1h56)

PATHÉ VAISE

20h30 GILLES GRANGIER
Le Cave se rebiffe de Gilles Grangier (1h38, VFSTA)

LE ZOLA / VILLEURBANNE

20h45 TRILOGIE
Infernal Affairs d'Andrew Lau et Alan Mak (1h41)

PATHÉ Carré de Soie / Vaulx-en-Velin

20h GRANDES PROJECTIONS
Outrages (director's cut) de Brian De Palma (1h59)

ÉCULLY CINÉMA - CENTRE CULTUREL / ÉCULLY

17h GRANDES CLASSIQUES N&B
Sunset Boulevard/Boulevard du Crépuscule de Billy Wilder (1h50)
20h SYDNEY POLLACK
Nos plus belles années de Sydney Pollack (1h58)

Mardi 12 octobre

COMÉDIE ODÉON

11h MASTER CLASS
Rencontre avec **Philippe Sarde**

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

10h30 CINÉ-CONCERT
Les Trois Mousquetaires de Fred Niblo (2h16) Accompagnement au piano par Didier Martel
14h FEMMES CINÉASTES
Hard, Fast and Beautiful! d'Ida Lupino (1h18)
16h LUMIÈRE CLASSICS
La Loi du Nord de Jacques Feyder (1h35, VFSTA)
18h30 LUMIÈRE CLASSICS
Je sais où je vais de Michael Powell et Emeric Pressburger (1h32)
20h45 AVANT-PREMIÈRE
Clair-obscur de Rebecca Hall (1h38)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

11h GILLES GRANGIER
Histoire de chanter de Gilles Grangier (1h35)
14h15 DOCUMENTAIRE
Casser la baraque de Nicolas Billon (55min)
SYDNEY POLLACK
Nos plus belles années de Sydney Pollack (1h58)
18h45 KINYUYO TANAKA
Lettre d'amour de Kinuyo Tanaka (1h37)
21h15 CINÉMA MUET
Villa Falconieri de Richard Oswald et Giulio Antamoro (1h34)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

11h15 LUMIÈRE CLASSICS
Martin Roumagnac de Georges Lacombe (1h35, VFSTA)
14h15 GILLES GRANGIER
Le Sang à la tête de Gilles Grangier (1h26, VFSTA)

Vendredi 15 octobre

CÉLESTINS, THÉÂTRE DE LYON

15h MASTER CLASS
Rencontre avec Jane Campion

AMPHITHÉÂTRE – CENTRE DE CONGRÈS

En soirée REMISE DU PRIX LUMIÈRE À JANE CAMPION
Une cérémonie en présence de nombreux invités, suivie de la projection d'un film de Jane Campion
Film annoncé prochainement

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

9h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
La Fête et les invités de Jan Némec (1h11)
11h15 LUMIÈRE CLASSICS
Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000 d'Alain Tanner (1h50)
14h30 GILLES GRANGIER
Gas-oil de Gilles Grangier (1h33)
16h45 ANTOINE DOINEL
Les Quatre cents coups de François Truffaut (1h39, VFSTA)
19h15 GILLES GRANGIER
La Vierge du Rhin de Gilles Grangier (1h22, VFSTA)
21h15 GRANDES PROJECTIONS
Outrages (director's cut) de Brian De Palma (1h59)
Minuit NUIT J-HORROR
Ring de Hideo Nakata (1h36)
Suivi de *Audition* de Takashi Miike (1h55)
Suivi de *Dark Water* de Hideo Nakata (1h41)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

9h30 DOCUMENTAIRE
Europa maudits : ¡Que Viva Mexico! de Claudia Collao (52min)
11h15 CINÉMA MUET
La Divine croisière de Julien Duvivier (1h36)
14h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Une affaire de cœur : La Tragédie d'une employée des P.T.T. de Dušan Makavejev (1h09)
16h30 DOCUMENTAIRE
The Storms of Jeremy Thomas de Mark Cousins (1h34)
18h45 LUMIÈRE CLASSICS
File du diable d'Henri Decoin (1h39)
21h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
Gare centrale de Youssef Chahine (1h17)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

10h45 JANE CAMPION
Portrait de femme de Jane Campion (2h23)
14h15 LUMIÈRE CLASSICS
Les Bas-fonds de Jean Renoir (1h33, VFSTA)
16h30 LUMIÈRE CLASSICS
Cette sacrée vérité de Leo McCarey (1h31)
18h45 SYDNEY POLLACK
Les Trois jours du Condor de Sydney Pollack (1h57)
21h30 GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Jour se lève de Marcel Carné (1h33)

PATHÉ BELLECOUR (2^E SALLE)

11h15 LUMIÈRE CLASSICS
Deux sous d'espoir de Renato Castellani (1h40)
14h45 BULLE OGIER
La Salamandre d'Alain Tanner (2h)
17h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Sicilia! I de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub (1h06)
Suivi de *Où gît votre sourire enfoui ?* de Pedro Costa (1h44)
21h BLAXPLOITATION
Shaft – Les Nuits rouges de Harlem de Gordon Parks (1h51)

PATHÉ BELLECOUR (3^E SALLE)

20h GRANDES PROJECTIONS
Impitoyable de Clint Eastwood (2h11)
suivi de l'épisode sur *Impitoyable* issu du documentaire *L'Héritage cinématographique* de Gary Leva (18min)

CINÉMA COMEDIA

10h45 EDGAR MORIN
Chronique d'un été de Jean Rouch et Edgar Morin (1h31)
11h15 SYDNEY POLLACK
Propriété interdite de Sydney Pollack (1h50)
14h15 SYDNEY POLLACK/GRANDES PROJECTIONS
Jeremiah Johnson de Sydney Pollack (1h48)
17h LUMIÈRE CLASSICS
Passion d'amour d'Ettore Scola (1h57)
20h GRANDES PROJECTIONS
Saladin de Youssef Chahine (3h06)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (1^{RE} SALLE)

11h AVANT-PREMIÈRE
La Fracture de Catherine Corsini (1h58, VFSTA)
14h30 GRANDES CLASSIQUES N&B
To Be or Not to Be d'Ernst Lubitsch (1h30)
16h45 AVANT-PREMIÈRE
Cry Macho de Clint Eastwood (1h43)
19h15 GILLES GRANGIER
Échec au porteur de Gilles Grangier (1h27, VFSTA)
21h30 JANE CAMPION
Two Friends de Jane Campion (1h16)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE)

11h15 GILLES GRANGIER
Meurtre à Montmartre de Gilles Grangier (1h32, VFSTA)
14h CÉLÉBRATION
Clint Eastwood : L'Héritage cinématographique de Gary Leva (2h15)
17h LUMIÈRE CLASSICS
Millennium Mambo de Hou Hsiao-hsien (1h59)
19h45 BLAXPLOITATION
Sweet Sweetback's Baadasssss Song de Melvin Van Peebles (1h37)

22h SYDNEY POLLACK
Yakuza de Sydney Pollack (1h52)

LUMIÈRE TERREAUX

10h 30 ANS!
Van Gogh de Maurice Pialat (2h48, VFSTA)
14h30 LUMIÈRE CLASSICS
Le Saut dans le vide de Marco Bellocchio (1h59)
17h15 KINUYO TANAKA
La Nuit des femmes de Kinuyo Tanaka (1h33)
19h30 GILLES GRANGIER
Histoire de chanter de Gilles Grangier (1h35)
21h45 ANTOINE DOINEL
Baisers volés de François Truffaut (1h31, VFSTA)
Précédé de *Antoine et Colette* de François Truffaut (30min, VFSTA)

CINÉMA OPÉRA

14h KINUYO TANAKA
Mademoiselle Ogin de Kinuyo Tanaka (1h41)
16h30 LUMIÈRE CLASSICS
Rio Escondido, ville d'enfer d'Emilio Fernández (1h50)
19h PAOLO SORRENTINO
Il divo de Paolo Sorrentino (1h50)
21h30 JANE CAMPION
In the Cut de Jane Campion (1h59)

UGC ASTORIA

17h30 SYDNEY POLLACK
Trente minutes de sursis de Sydney Pollack (1h38)
20h PHILIPPE SARDE
Les Choses de la vie de Claude Sautet (1h23)

LUMIÈRE BELLECOUR

20h30 PAOLO SORRENTINO
Les Conséquences de l'amour de Paolo Sorrentino (1h40)

PATHÉ VAISE

20h30 SYDNEY POLLACK
Tootsie de Sydney Pollack (1h56)

Samedi 16 octobre

COMÉDIE ODÉON

11h MASTER CLASS
Rencontre avec Juan Antonio Bayona

HALLE TONY GARNIER

21h NUIT JURASSIC
Jurassic Park de Steven Spielberg (2h02)
Suivi de *Le Monde perdu : Jurassic Park* de Steven Spielberg (2h09)
Suivi de *Jurassic World* de Colin Trevorrow (2h08)
Suivi de *Jurassic World: Fallen Kingdom* de Juan Antonio Bayona (2h08)

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

10h15 HOMMAGE
Le Sud de Fernando Solanas (2h02)
16h15 GRANDES PROJECTIONS
On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni (1h55)
19h AVANT-PREMIÈRE
Cry Macho de Clint Eastwood (1h43)
21h30 LUMIÈRE CLASSICS
Walk on the Wild Side d'Edward Dmytryk (1h54)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

10h30 GILLES GRANGIER
Le Désordre et la nuit de Gilles Grangier (1h33, VFSTA)
14h15 GRANDES PROJECTIONS
Devdas de Sanjay Leela Bhansali (3h04)
18h DOCUMENTAIRE
Gentlemen and Miss Lupino de Clara et Julia Kuperberg (52min)
19h45 FEMMES CINÉASTES
Hard, Fast and Beautiful! d'Ida Lupino (1h18)
21h45 JANE CAMPION
Sweetie de Jane Campion (1h39)
Précédé de *Peel, exercice de discipline* de Jane Campion (9min)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

11h15 LUMIÈRE CLASSICS
Au-delà des grilles de René Clément (1h35)
13h45 SYDNEY POLLACK
Propriété interdite de Sydney Pollack (1h50)
16h15 LUMIÈRE CLASSICS
Les Bas-fonds de Jean Renoir (1h33, VFSTA)
18h30 AVANT-PREMIÈRE/JANE CAMPION
The Power of the Dog de Jane Campion (2h07)
21h30 GRANDES CLASSIQUES N&B
La Belle équipe de Julien Duvivier (1h44, VFSTA)

PATHÉ BELLECOUR (2^E SALLE)

10h45 LUMIÈRE CLASSICS
Le Saut dans le vide de Marco Bellocchio (1h59)
14h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS
Pour une vie plus belle de Fangqian Chen et Tian Xie (1h15)
16h45 GILLES GRANGIER
Maigret voit rouge de Gilles Grangier (1h27, VFSTA)
19h GILLES GRANGIER
Histoire de chanter de Gilles Grangier (1h35)
21h15 GRANDES CLASSIQUES N&B
Sunset Boulevard/Boulevard du Crépuscule de Billy Wilder (1h50)

PATHÉ BELLECOUR (3^E SALLE)

20h GRANDES PROJECTIONS
Outrages (director's cut) de Brian De Palma (1h59)

CINÉMA COMEDIA

10h45 SYDNEY POLLACK
Tootsie de Sydney Pollack (1h56)
11h15 ANTOINE DOINEL
Domicile conjugal de François Truffaut (1h37, VFSTA)
14h30 LUMIÈRE CLASSICS
Je sais où je vais de Michael Powell et Emeric Pressburger (1h32)
16h45 JANE CAMPION
In the Cut de Jane Campion (1h59)

19h30 GILLES GRANGIER
Le Cave se rebiffe de Gilles Grangier (1h38, VFSTA)
22h GRANDES CLASSIQUES N&B
La Soif du mal d'Orson Welles (1h35)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (1^{RE} SALLE)

11h BULLE OGIER
La Salamandre d'Alain Tanner (2h)
14h15 AVANT-PREMIÈRE
Vortex de Gaspar Noé (2h22, VFSTA)
17h30 JANE CAMPION
Un ange à ma table de Jane Campion (2h38)
21h GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Château de l'Araignée d'Akira Kurosawa (1h50)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE)

11h15 DOCUMENTAIRE
Tourner pour vivre de Philippe Azoulay (1h45, VFSTA)
14h KINUYO TANAKA
Mademoiselle Ogin de Kinuyo Tanaka (1h41)
16h30 TRILOGIE
Infernal Affairs d'Andrew Lau et Alan Mak (1h41)
19h TRILOGIE
Infernal Affairs II d'Andrew Lau et Alan Mak (1h59)
21h45 TRILOGIE
Infernal Affairs III d'Andrew Lau et Alan Mak (1h57)

LUMIÈRE TERREAUX

10h30 TRÉSORS ET CURIOSITÉS *Sicilia! I* de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub (1h06)
Suivi de *Où gît votre sourire enfoui ?* de Pedro Costa (1h44)
14h30 SYDNEY POLLACK
Les Chasseurs de scalps de Sydney Pollack (1h43)
17h ANTOINE DOINEL
L'Amour en fuite de François Truffaut (1h34, VFSTA)
19h15 LUMIÈRE CLASSICS
Cette sacrée vérité de Leo McCarey (1h31)
21h30 LUMIÈRE CLASSICS
Le Grand Silence de Sergio Corbucci (1h46)

CINÉMA OPÉRA

14h30 KINUYO TANAKA
La Lune s'est levée de Kinuyo Tanaka (1h42)
17h SYDNEY POLLACK
Un château en enfer de Sydney Pollack (1h47)
19h30 GRANDES CLASSIQUES N&B
Él – Tourments de Luis Buñuel (1h32)

UGC ASTORIA

17h15 SYDNEY POLLACK
Nos plus belles années de Sydney Pollack (1h58)
20h GILLES GRANGIER
Les Grands seigneurs, les bons vivants de Gilles Grangier et Georges Lautner (1h40, VFSTA)

LUMIÈRE BELLECOUR

20h30 SYDNEY POLLACK
Bobby Deerfield de Sydney Pollack (2h04, VOI)

UGC CINÉ CITÉ INTERNATIONALE

20h30 SYDNEY POLLACK/GRANDES PROJECTIONS
Out of Africa de Sydney Pollack (2h41)

CINÉMA ST-DENIS

14h30 GILLES GRANGIER
Gas-oil de Gilles Grangier (1h33)

CINÉDUCHÈRE

20h30 SYDNEY POLLACK/GRANDES PROJECTIONS
Jeremiah Johnson de Sydney Pollack (1h48)
CINÉ MOURGUET / SAINTE-FOY-LÈS-LYON
17h 30 ANS !
Van Gogh de Maurice Pialat (2h48, VFSTA)

ALPHA CINÉMA / CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

20h GRANDES CLASSIQUES N&B
Le Jour se lève de Marcel Carné (1h33)

Dimanche 17 octobre

HALLE TONY GARNIER

15h SÉANCE DE CLÔTURE
En présence de Jane Campion, Prix Lumière 2021. La Leçon de piano de Jane Campion (2h01)

AUDITORIUM DE LYON

11h CINÉ-CONCERT
La Grève de Sergueï M. Eisenstein (1h34)
Accompagnement à l'orgue par Samuel Liégeon

INSTITUT LUMIÈRE (1^{RE} SALLE)

10h30 SYDNEY POLLACK
Absence de malice de Sydney Pollack (1h56)
14h30 GRANDES PROJECTIONS
La Balance de Bob Swaim (1h40, VFSTA)
17h LUMIÈRE CLASSICS
Martin Roumagnac de Georges Lacombe (1h35, VFSTA)
19h30 SYDNEY POLLACK/GRANDES PROJECTIONS
Jeremiah Johnson de Sydney Pollack (1h48)

INSTITUT LUMIÈRE (2^E SALLE)

10h15 PAOLO SORRENTINO
La grande bellezza de Paolo Sorrentino (2h22)
14h15 DOCUMENTAIRE
Cartoon Bannis de Michel Lerokourez (1h01)
16h JANE CAMPION
Holy Smoke de Jane Campion (1h55)
18h45 HOMMAGE À BT
Autour de minuit de Bertrand Tavernier (2h14)

PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE)

11h15 GILLES GRANGIER
Meurtre à Montmartre de Gilles Grangier (1h32, VFSTA)
14h30 SYDNEY POLLACK
Tootsie de Sydney Pollack (1h56)
17h15 SYDNEY POLLACK
On achève bien les chevaux de Sydney Pollack (2h09)

PATHÉ BELLECOUR (2E SALLE)

10h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
Él – Tourments de Luis Buñuel (1h32)

14h GILLES GRANGIER
Le Cave se rebiffe de Gilles Grangier (1h38, VFSTA)

16h30 JANE CAMPION
Un ange à ma table de Jane Campion (2h38)

PATHÉ BELLECOUR (3E SALLE)

15h GRANDES PROJECTIONS
On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni (1h55)

CINÉMA COMEDIA

10h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
La Belle équipe de Julien Duvivier (1h44, VFSTA)
11h15 LUMIÈRE CLASSICS
Deux sous d'espoir de Renato Castellani (1h40)
14h30 GILLES GRANGIER
Le Sang à la tête de Gilles Grangier (1h26, VFSTA)
16h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
Huit et demi de Federico Fellini (2h13)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (1^{RE} SALLE)

11h GILLES GRANGIER
Gas-oil de Gilles Grangier (1h33)
14h15 SYDNEY POLLACK/GRANDES PROJECTIONS
Out of Africa de Sydney Pollack (2h41)
17h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
Sunset Boulevard/Boulevard du Crépuscule de Billy Wilder (1h50)

UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE)

11h15 GILLES GRANGIER
La Vierge du Rhin de Gilles Grangier (1h22, VFSTA)
14h30 PHILIPPE SARDE
L'Horloger de Saint-Paul de Bertrand Tavernier (1h45)
17h GRANDES PROJECTIONS
Saladin de Youssef Chahine (3h06)

LUMIÈRE TERREAUX

11h JANE CAMPION
Two Friends de Jane Campion (1h16)
14h30 GILLES GRANGIER
Maigret voit rouge de Gilles Grangier (1h27, VFSTA)
16h45 GRANDES CLASSIQUES N&B
To Be or Not to Be d'Ernst Lubitsch (1h30)

CINÉMA OPÉRA

14h15 TRILOGIE
Infernal Affairs III d'Andrew Lau et Alan Mak (1h57)
17h SYDNEY POLLACK
Les Trois jours du Condor de Sydney Pollack (1h57)

UGC ASTORIA

14h30 GILLES GRANGIER
Train d'enfer de Gilles Grangier (1h32, VFSTA)
16h45 JANE CAMPION
Portrait de femme de Jane Campion (2h23)

LUMIÈRE BELLECOUR

14h GILLES GRANGIER
Un cave de Gilles Grangier (1h37)

UGC CINÉ CITÉ INTERNATIONALE

14h30 GRANDES PROJECTIONS *Impitoyable* de Clint Eastwood (2h11)
suivi de l'épisode sur *Impitoyable* issu du documentaire *L'Héritage cinématographique* de Gary Leva (18min)

PATHÉ VAISE

16h30 GRANDES CLASSIQUES N&B
La Soif du mal d'Orson Welles (1h35)

Tous les films sont présentés en version originale sous-titrée en français (VOSTF), exceptés *Shrek* en version française (VF) et *Bobby Deerfield* en version originale sans sous-titres (VO). Par ailleurs, certains films francophones notés VFSTA sont sous-titrés en anglais.

Festival
LUMIÈRE
Grand Lyon Film Festival

Toute la billetterie
est disponible sur
festival-lumiere.org

L'application

Les séances, la billetterie,
les infos de dernière minute...
pour faire plus facilement
votre programme!

Disponible sur AppStore
et Google play fin septembre.

Suivez-nous sur :



Monstres et compagnie

RIEN N'EST PLUS DÉLICIEUX QUE DE PARTAGER UNE GROSSE FRAYEUR AU CINÉMA. ET PEUT-ON IMAGINER MIEUX QUE DES DINOSAURES OU UN OGRE POUR FAIRE FRISSONNER LES PETITS COMME L'ÉCRAN ?

En 1993, année particulièrement féconde pour lui puisqu'il signe également *La Liste de Schindler*, Steven Spielberg adapte le *Jurassic Park* de Michael Crichton, où il donne vie à de préhistoriques prédateurs plus féroces encore que le requin de *Jaws* (1976) — l'opus qui fonda l'ère des blockbusters. Moins par l'animatronique ou le recours du numérique, le film impressionne par le talent pur de son réalisateur, capable de suggérer une menace croissante par... un verre d'eau tremblotant. *Less is more*, disent les Anglais, et *Jurassic Park*, avant de devenir une saga, est cette leçon paradoxale d'efficacité minimaliste cachée sous le gigantisme de ses créatures revenues du fond des âges. Autant, bien sûr qu'un puissant divertissement bourré de morceaux de bravoure visuels et sonores que ses cinq suites (avec *Le Monde d'après* prévu l'an prochain au cinéma) vont prolonger, en multipliant les créatures ! Pour le Festival, le réalisateur du quatrième volet, *Fallen Kingdom* (2018) Juan Antonio Bayona sera l'invité spécial de cette belle Nuit Jurassic projetant sur un écran aux dimensions dinosauriennes son film ainsi que trois autres de la série — anecdotes garanties. Ce même écran aura accueilli quelques jours plus tôt pour la traditionnelle séance des enfants un monstre verdâtre venant de fêter ses vingt ans : *Shrek* (2001) de Andrew Adamson & Vicky Jensen. Présenté à Cannes en com-



© Universal / DR

pétition, lauréat l'année suivante de l'Oscar du film d'animation, ce conte de fées-défait hilarant (à la nombreuse postérité, lui aussi) se déroulant au royaume de l'ogre n'a pas pris une ride grâce à son humour parodique, à la voix d'Alain Chabat en français... Et surtout grâce à l'âne. C'est lui, le vrai héros du film !

>Nuit Jurassic : *Jurassic Park* ; *Le Monde perdu : Jurassic Park* ; *Jurassic World : Fallen Kingdom* Halle Tony-Garnier sa16 21h ; *Shrek* Halle Tony-Garnier di10 15h.

Antoine Doinel, une vie à l'écran

ENFANT DU BABY-BOOM ET DE LA NOUVELLE VAGUE, ANTOINE DOINEL EST L'UN DES TRÈS RARES PERSONNAGES DE CINÉMA À AVOIR ACCOMPAGNÉ LE PUBLIC PENDANT VINGT ANS ET ÉVOLUÉ AVEC LUI. RETOUR SUR SA VIE EN CINQ FILMS À L'OCCASION DU FESTIVAL.



© Films du Carrosse / DR

Vous aviez dit qu'il faut un gars qui soit gouaillieur. Parce que le gars penseur, moi... »

Lorsqu'il se présente devant la caméra de François Truffaut, auditionnant pour *Les Quatre Cents Coups* (1959), Jean-Pierre L  aud a 14 ans, soit deux ans de plus que le personnage d'Antoine Doinel auquel il aspire. Mais l'adolescent ne se d  mante pas, et argumente aussitôt sur les vertus de sa taille modeste. Il possède d  j cette gestuelle si singulière de chef d'orchestre, ces mains déclics et loquaces, décrivant d'inimitables harmonies silencieuses. Son aplomb, sa présence manifeste — sa cin  g  nie — vont emporter le morceau. Sans doute également sa lointaine ressemblance avec le cinéaste qui s'apprête à tourner, avec ce premier long métrage, un film à haute teneur autobiographique. Tranches de vie d'un gamin attachant s'étant choisis Balzac pour maître à penser et commettant bêtises sur bêtises pour attirer

l'attention d'une mère volage, *Les Quatre Cents Coups* porte sur les fonts baptismaux du cinéma mondial la Nouvelle Vague, son réalisateur (François Truffaut, Prix de la mise en scène à Cannes), son comédien (Jean-Pierre L  aud), et celui qui deviendra leur indissociable création commune durant vingt ans et cinq films : Antoine Doinel.

UN AMI DE VINGT ANS

Ce personnage va en effet imposer dans la filmographie du jeune acteur et de son pygmalion des rendez-vous réguliers. Ou plutôt des retrouvailles où Antoine traduit dans la fiction l'évolution de ses co-créateurs et de leurs parcours de vie. D'abord à l'occasion d'un sketch du film collectif *L'Amour à 20 ans, Antoine et Colette* (1962). Doinel, devenu indépendant, s'amourache d'une mélomane de son âge — décalque de Liliane Litvin, passion de jeunesse de Truffaut — camp  e par la débutante Marie-France Pisier, avant d'être pathé-

tiquement   conduit. Puis c'est le diptyque *Baisers volés* (1968) / *Domicile conjugal* (1970) dans lequel Antoine exerce mille métiers avant de convoler avec la belle Christine Darbon (Claude Jade) de laquelle il a un fils, Alphonse. Cette radiographie d'un couple de son temps, glissant de la tendresse boh  me à la convention des habitudes, aura une ultime suite s'ouvrant sur leur divorce par consentement mutuel, *L'Amour en fuite* (1979). Somme et synthèse, cet émouvant chassé-croisé amoureux, m  tin   de flash-back et de stock-shots empruntés à d'autres œuvres du cinéaste (montrant combien ce personnage s'  st nourri de son art et de sa vie), marque la fin des tumultueuses aventures sentimentales d'Antoine Doinel, Truffaut disparaissant en 1984. Jean-Pierre L  aud est, depuis, l'incomparable et éternel garant de leur double mutuel.

>Les Aventures d'Antoine Doinel

Le festival Lumiere présente

FESTIVAL LUMIÈRE

JURASSIC PARK

JURASSIC PARK de Steven Spielberg (1993)
 JURASSIC WORLD de Colin Trevorrow (2015)
 LE MONDE PERDU : JURASSIC PARK de Steven Spielberg (1997)
 JURASSIC WORLD : FALLEN KINGDOM de Juan Antonio Bayona (2018)

SAMEDI 16 OCTOBRE DE 21H    L'AUBE

HALLE TONY GARNIER LYON

NUIT JURASSIC

En présence de Juan Antonio Bayona, réalisateur de *Jurassic World : Fallen Kingdom*

BAR, ANIMATIONS, DORTOIR, PETIT-DÉJEUNER. 25   / 20   ACCRÉDITÉS

FESTIVAL LUMIÈRE

LE FESTIVAL LUMIÈRE EN FAMILLE

DIMANCHE 10 OCTOBRE 2021    15H

HALLE TONY GARNIER LYON

En présence d'Alain Chabat

SHREK a 20 ans

Avec la voix d'Alain Chabat

Un film de Andrew Adamson et Vicky Jensen (2001)

8   enfants / 10   adultes

© 2007 Universal Studios. Tous droits réservés

Supplément réalisé par LE PETIT BULLETIN / Lyon. SARL de presse au capital de 131 106 14  . RCS LYON 4131611500 / Directeur de la Publication : Marc Renaud. Textes : Vincent Raymond / Maquette : An  lie Larch  que / Commercial : Nicolas H  berle / Tirage : 45 000 exemplaires diffusés avec Le Petit Bulletin

650+ étudiant.e.s

90+ partenaires en
France et à l'étranger

130+ disciplines
enseignées



© Vincent Delesvaux

250+ événements
gratuits et ouverts
au public

cnsmd-lyon.fr
f @ t in

Le Crédit Mutuel donne le **LA**

1/24 OCTOBRE 2021
RHINO JAZZ(S)
60 CONCERTS / 26 VILLES

L'ÉVÉNEMENT DE LA 43^E ÉDITION
CITÉ DU DESIGN / SAINT-ÉTIENNE
LE **GRAND BAROUF**
DU RHINO



ROBERT COMBAS, 2020, ACRYLIQUE SUR TOILE, 100 x 100 CM

24 jours de folies,
576 heures d'extravagances,
34 560 minutes de créations,
2 073 600 secondes d'audaces,
1 000 M² dédiés au Jazz, au Rock et à la Pop.



RHINOJAZZ.COM

BIZ-ARRE-VÉNISSEUX

09 OCT. 21

SALLY + JADE

20H30
5€

SCÈNE HIP HOP
Concerts - Création - Ateliers

Periscope
musiques innovantes

Sept - Déc 2021

Concerts
Café culturel

Visuel Blerotte

L'ÉPICERIE MODERNE

Calendrier
Sep. > Déc.
2021

ET À PARTIR DU 14 OCT. :

- LA VRAIE VIE - NATALIA RUIZ (EXPO) • RICK LE CUBE 3 (À VOIR EN FAMILLE)
- MOUNT BATULAO (À VOIR EN FAMILLE) • GENERAL ELEKTRIKS • SHANNON WRIGHT • SUPERBRAVO (AU BRUNO'S) • TOTORRO & FRIENDS VS FAB CARO (BD CONCERT) • BLACK LIPS • MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD

+ D'INFOS ET BILLETTERIE :
WWW.EPICERIEMODERNE.COM
ET RÉSEAUX SOCIAUX

29 SEP.
BONNIE BANANE

30 SEP.
MOZAÏQUE - QUENTIN DMR
EXPO

30 SEP.
FRANCOIZ BREUT +
FONTAINE WALLACE

01 OCT.
VICTOR SOLF + CAVALE

03 OCT.
THIS IS THE KIT

07 OCT.
CLAIRE LAFFUT +
LA BELLE VIE

14 OCT.
NACH + MORGANE IMBEAUD

15 OCT.
ROVER + MATT LOW

20 OCT.
LES VACANCES DE TISTE COOL
CONCERT POP DÈS 6 ANS

Conception graphique : **KOLLE-BOLLE** Photo : © Natalia Ruiz - Licences : 1103990 - 1103991 - 1103992

MARCHÉ GARE
SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES / LYON
2021 - 2022

RETOUR À L'ANORMALE

L'Échappée sauvage
Programmation "hors les murs" non domestiquée
Concerts - Résidences - Projections - Expos

ANNA B SAVAGE JULIE BALLY
BLACK ATLANTIC CLUB BLACK MIDI
BLOOD RED SHOES CAVALE
DRY CLEANING GANACHE
MOTORAMA

BILLY NOMATES
PLANTS AND ANIMALS
VICTOR SOLF
MARIA SOMMERVILLE
TERRENOIRE
TI'KANIKI
TIÏNA
THE VERY BIG TOUBIFRI ORCHESTRA
THE WOW SIGNAL

+Ciné-Club, Avant-Scène, Day Off le concert à la radio...

www.marchegare.fr

La Région Auvergne-Rhône-Alpes
LYON Métropole
Centre national de la musique
sacem
GRAND LYON
Lyon Confluence .fr

DIX CONCERTS DE CLASSIQUE À RÉSERVER

Classique et Contemporain / Dix concerts classiques à ne pas rater cette saison. Une sélection qui fait la part belle aux stars et aux grandes œuvres de répertoire, mais avec une attention particulière portée aux auteurs plus contemporains : Boulez, Grisey, Neuwirth, Glass... PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

RENÉE FLEMING CHANTE MESSIAEN

Composés en 1936-1937, les *Poèmes pour Mi* d'Olivier Messiaen (1908-1992) est un grand cycle de chant pour soprano et orchestre, dédiée à sa première épouse, Claire Delbos. L'œuvre narre l'amour conjugal étayé sur une certaine foi religieuse, en une organisation rythmique fort singulière. Elle sera interprétée à Lyon par la diva américaine (considérée comme l'une des plus grandes soprano contemporaines) Renée Fleming et l'Orchestre de la Philharmonie de l'Elbe. Le programme de la soirée sera complété par la quatrième symphonie de Anton Bruckner.

À l'Auditorium le samedi 23 octobre

PIERRE BOULEZ

Il est tellement rare de pouvoir entendre une œuvre de Pierre Boulez (1925-2016) à Lyon, que nous sommes ravis que les étudiants du Conservatoire National Supérieur Musique et Danse l'aient au programme cette année ! L'Orchestre du CNSMD viendra à l'Auditorium (un concert gratuit) pour jouer notamment le *Rituel in memoriam Bruno Maderna*. Une œuvre de 1973 pour un orchestre divisé en huit groupes distincts, et novatrice tant sur le plan rythmique, que sur le rôle et la résonance des percussions.

À l'Auditorium le mercredi 10 novembre (gratuit)

PHILIPPE JAROUSKY

Multi-récompensé, le contre-ténor Philippe Jaroussky (né en 1978) est connu aussi comme défricheur de partitions et de répertoires délaissés. Pour son récital à Lyon avec les musiciens du Concert de la Loge, Jaroussky interprétera des airs lyriques de deux grands compositeurs rivaux de la grande époque londonienne du XVIII^e siècle, Nicola Porpora (1686-1768) et Georg Friedrich Haendel.

À la Chapelle de la Trinité (Les Grands Concerts) le jeudi 18 novembre

MARIA JOAO PIRES

Artiste associée à l'Auditorium cette saison, la pianiste Maria Joao Pires voue un culte quasi religieux à la musique, étant allée jusqu'à fonder un centre artistique en pleine campagne isolée au Portugal. Son jeu à la fois sobre et gracieux n'a guère de limite, allant de Mozart à Debussy, et de Bach à Schubert ou Beethoven. Pour son récital à Lyon, elle interprétera notamment la mythique et dernière sonate pour piano de Beethoven *Opus 111*, « drame intérieur aux explosions bien réelles » pour reprendre les mots de l'écrivain Thomas Mann.

À l'Auditorium le samedi 20 novembre



© Budapest Festival Orchestra

PHILIP GLASS

Pape de la musique minimaliste et répétitive (avec quelques autres : Steve Reich, Terry Riley...), Philip Glass (né en 1937) a beaucoup composé pour des claviers : pour piano et, c'est moins connu, pour orgue dans les années 1970. C'est à cet aspect de l'œuvre de Glass que s'attelleront la pianiste Maki Namekawa (qui a enregistré l'intégralité des *Études pour piano* de Glass) et l'organiste James McVinnie.

À l'Auditorium le dimanche 6 février 2022

LE SACRE DU PRINTEMPS

En 1913, le *Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky dansé par les Ballets Russes fait scandale au théâtre des Champs-Élysées à Paris. Les ballets précédents du compositeur avaient été, eux, pourtant bien accueillis, mais là c'en est trop : trop de répétitions, trop de rythmes et de figures païennes ! Plus d'un siècle plus tard, l'œuvre fait toujours trembler la terre et les oreilles, et il est indispensable de l'entendre et de la vivre live. C'est ce que nous propose l'Orchestre du Festival de Budapest dirigé par Ivan Fischer, au sein d'un programme entièrement dédié à Stravinsky.

À l'Auditorium le dimanche 20 février 2022

GÉRARD GRISEY

Parmi les nombreux événements de la biennale B!ME (Biennale des Musiques Exploratoires),

on notera avec bonheur l'hommage rendu au compositeur Gérard Grisey (1946-1998). Grisey fut, dans les années 1970, avec Tristan Murail et d'autres, l'un des initiateurs de la musique dite spectrale (Grisey préférait, lui, parler de musique liminale), qui a pour caractéristiques de s'appuyer sur la technologie informatique, de moduler des fréquences, dilater certains sons dans la durée... L'Ensemble Intercontemporain jouera plusieurs œuvres du compositeur, dont son dernier opus, *Quatre Chants pour franchir le seuil*, inédit à Lyon.

À l'Auditorium dans le cadre de la Biennale des Musiques Exploratoires le dimanche 27 mars 2022

DEBUSSY ET NEUWIRTH

Œuvre symphonique qualifiée d'impressionniste, composée entre 1903 et 1905, *La Mer* de Claude Debussy nous immerge parmi les variations atmosphériques et rythmiques des flux maritimes, de doux balancements de vagues à de plus inquiétants et tumultueux fracas. C'est toujours un bonheur de l'écouter et de la "voir" en concert. Concert qui sera agrémenté de la découverte d'une création de la compositrice autrichienne Olga Neuwirth (associée cette saison à l'Auditorium), *Dreydl*. Une suite orchestrale inspirée d'*Orlando* de Virginia Woolf, signée par une artiste ancrée dans le monde contemporain, et qui n'hésite pas à puiser son inspiration aussi bien chez Bach que dans la musique électronique ou punk !

À l'Auditorium les vendredi 20 et samedi 21 mai 2022

GUSTAV MAHLER

Les aficionados de Gustav Mahler se seront déjà régalés avec la *Symphonie n°5* à l'Auditorium (les 11 et 12 mars), et ne manqueront certainement pas cet autre monument qu'est la *Symphonie n°2* dite *Résurrection*. En chiffres la *Résurrection* c'est : six ans de travail de 1888 à 1894 (Mahler a 28 ans au début de sa composition, 34 ans à la fin), cinq mouvements pour une durée d'une heure trente, un orchestre XXL et plus de 170 versions décomptées à ce jour (dont la première parisienne fit fuir Debussy)... Un beau défi pour l'Orchestre National de Lyon et son chef, récemment nommé en septembre 2020, Nikolaj Szeps-Znaider.

À l'Auditorium les jeudi 16 et samedi 18 juin 2022

JAKUB JÓZEF ORLINSKI

Le jeune contre-ténor polonais Jakub Józef Orłowski (né en 1990) est aussi... break danseur ! Un omni de la musique classique qui triomphe au festival lyrique d'Aix-en-Provence en 2017, participe à des concours hip-hop, apparaît dans des pubs pour de grandes marques, et comptabilise plus de sept millions de vues sur YouTube chantant un air de Vivaldi (mais est-ce aussi parce qu'il l'interprète en bermuda et baskets?). À Lyon avec l'Ensemble Il Giardino d'Amore, il interprétera un florilège baroque d'œuvres de Vivaldi et de Haendel.

À la Chapelle de la Trinité (Grands Concerts) Le vendredi 1^{er} juillet 2022

LA PÉRIODE DU TRANSFER

Festival / Faute d'avoir pu correctement reporter son édition du printemps dernier - transbahutée au printemps prochain - le Festival Transfer s'offre un genre d'édition automnale et hors-série, en collaboration avec Cold Fame et sa traditionnelle Messe. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

À l'origine, le Festival Transfer avait envisagé de reporter son édition de mars 2021, fort prometteuse avec des têtes d'affiches de la trempe de Fontaines DC, Shame ou The Wytches, à cette fin de mois de septembre. Mais un nouveau protocole sanitaire s'en étant mêlé à l'été, les organisateurs, Mediatone en tête, ont préféré rebasculer l'ensemble de la chose à mars prochain, sachant qu'avec ce Covid plus personne n'est à un report, ni à deux ans près, c'est une des choses que cette affaire s'auto-culturelle nous aura apprise. Restaient ces dates du 24 et 25 septembre initialement choisies et la possibilité d'organiser quelque chose du côté de l'infrastructure estivale du Transbordeur, cet *open air* qui sert pour les Summer Sessions dès que le soleil estival se pointe - ou quand il ne se pointe pas, comme cette année.

Comme nos chers Scaners Lyonnais, Slift voue une sorte de culte à la science-fiction de l'espace

Alors voilà, Transfer organiserait donc une sorte d'édition hors-série, avec une programmation repensée pour l'occasion. Et surtout avec le concours de Cold Fame. Car ces dates automnales sont en général préemptées par l'agence de booking dirigée par Jean-Noël Scherrer pour sa fameuse Messe.



Tiens, c'est la saison des murs, oui.

Fair-play, Mediatone décidait de les partager avec ces mêmes Cold Fame pour un festival pensé à plusieurs : à Cold Fame, pour schématiser, le premier soir, à Loud booking et Malick Fadika, avec en soutien Mediatone, la seconde. Le tout goupillé à la vitesse de la lumière puisque tout ce petit monde a eu à peine un mois pour se coordonner, faire ses choix et s'organiser.

De fait, l'exploit réalisé n'est pas mince pour quiconque ayant déjà tâté de la programmation de concerts. Voyons un peu : le soir d'ouverture - où c'est donc Cold Fame qui s'y colle - fera logiquement la part belle au rock ténébreux, taciturne, noir comme le souvenir, en résumé pas content, avec les Psychotic Monks, belle bande de détroqués originaire de la patrie du

Red Star, Saint-Ouen, et qui comme le club de foot, n'est guère encline au compromis. Si on aime le rock psychédé fumé, c'est ici que ça se passe.

MARIAGES

Les Monks seront épaulés par un trio venu de Toulouse et baptisé Slift. Comme nos chers Scaners Lyonnais, Slift voue une sorte de culte à la science-fiction de l'espace mais l'exploite différemment à travers un space rock pour le moins épique à l'atmosphère lourde. Le duo After Geography, complète le tableau sur des inspirations plus brit-pop et donc forcément plus légères, comme une exception locale à la règle de cette soirée.

Le lendemain soir, Loud booking pro-

pose une soirée mariages. Mariage de styles en ce qui concerne Crimi qui a pour raison sociale de mêler funk/soul et raï pour acoucher du concept de "Soul di Sicilia" (qui est-on pour juger ?). Mariage tout court ensuite entre le trio punk/post-rock Lysistrata, as des cavalcades au long cours, et de François Marry aka François Atlas qui délaisse ici ses Montagnes pour s'acoquiner avec ses compatriotes du 1-7 (Charente-Maritime en force !). Le résultat promis oscille entre du post-rock écossais et quelque chose comme du grunge - ce qui est à la fois très pointu et très flou. Et quitte à miser sur les mariages autant que l'un deux soit franco-allemand, puisqu'en dernière minute ou presque les teutons de Camera viennent s'ajouter à la fête.

Voilà pour les deux soirées qui seront, il faut le noter, entrecoupées le samedi après-midi par tout un tas de festivités destinées à partager le rock'n'roll et son bon esprit en famille. Avec tout un tas d'ateliers (réglage de guitare, flash tattoo...) pour aider les enfants à se prendre pour des rock stars (ce qui demeure leur activité préférée), ponctuées par un live de Theo Charaf qui jouera pour l'occasion les Henri Dès alternatifs. Et pour le Transfer du printemps dernier, rendez-vous au printemps prochain, Inch Allah, il a lieu.

Festival Transfer

Au Transbordeur les vendredi 24 et samedi 25 septembre

CARMEN
TORÔ, TORÖ, TORÕ
CIE JOSÉ MONTALVO

vendredi 8 octobre

LE POLARIS
CORBAS
scène régionale

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

BIENNALE DE LA DANSE

RIFFX révélateur des talents

LA TOURNÉE DES **INOUIS**
DU PRINTEMPS DE BOURGES
CRÉDIT MUTUEL
2021

MERCREDI 6 OCTOBRE
LE NINKASI GERLAND / KAFÉ

ANNAEL
CHANSON POP - LAURÉAT INOUIS 2021

MERRYN JEANN
POP - LAURÉATE INOUIS 2020

VIKKEN
ÉLECTRO - LAURÉAT INOUIS 2021

LEYS
RAP - LAURÉATE INOUIS 2020

GRATUIT • ENTRÉE LIBRE

#INOUIS

Partners: Culture, Bourges, Crédit Mutuel, RIFFX, NINKASI, SOLEU, le Bourbon, Spotify, JURY, Réseau Printemps de Bourges

Partners: CNM / SACEM / SOPP / SPEDIDAM / SPPF / TREMPO



Gregory Porter - DR

ÇA JAZZ À LYON

Je crois qu'on tient la note bleue

Jazz & Sono Mondiale / Une bonne grosse saison de jazz (et plus si affinités) comme on les aime à Lyon, faite de mélanges, de jeunes talents, d'expérimentations, de classiques, de stars et d'inconnus du bout du monde, voilà ce que nous proposons à eux tous, les différentes maisons qui l'accueillent. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

« **I** serait indécent de renoncer au jazz » disait le poète. Sur ce point, la reprise des affaires montre une chose, pas question de renoncer à cette discipline dont le menu de saison s'avère particulièrement copieux que ce soit chez les généralistes ou les spécialistes du genre.

Sur ce point l'Opéra Underground n'est pas loin de se montrer le plus éclectique qui peut aussi bien inviter le jazz de chambre d'un Vincent Courtois (c'est tout de suite, ce 22 septembre) pour un hommage à... Jack London qu'un Bachar Markhalifé flirtant avec les musiques du monde. Pour l'Opéra Underground, il n'y a d'ailleurs qu'un pas entre les deux, qui programme également le meilleur de la sono mondiale : d'un Piers Faccini, creuset folk à lui tout seul d'une musique qui fait le tour du monde (26 septembre dans le cadre des Chemins des songwriters, avant un nouveau passage en janvier) au Colorist Orchestra qui accompagne l'inclassable Howe Gelb, errant volontaire entre les genres.

La programmation de l'Opéra Underground s'accompagne d'un catalogue sono mondiale absolument divin avec le « prodige du chaâbi » Kamel El Harrachi (24 et 25 septembre), le Japon traditionnel de Yoshi Tsuné, les *rhythms of resistance* de la flûtiste franco-syrienne Naissam Jalal, ou le Star Feminine Band, fascinante formation composée de sept adolescentes béninoises à la revisite des genres et des traditions de leurs pays, signées par le label Born Bad (19 novembre).

Surveiller également les rendez-vous Jazz à... du (des) Ninkasi, à Saint-Romain avec Sunny Soul (2 octobre), à Brignais avec le Trio Anouman (9 octobre), à OL Vallée avec Freshtet (10 octobre), à Vaise avec Equinox Trio (21 octobre), à Champagne avec Obsidiane Trio (22 octobre)...

La programmation de l'Opéra Underground s'accompagne d'un catalogue sono mondiale absolument divin

Chez les spécialistes purs et durs que sont le Périscope et le Hot Club on pourra applaudir chez le premier des pointures tels que François Corneloup qui propose sa propre version de la *Revolutions* (30 septembre), The Very Big Experimental Toubifri Orchestra (9 octobre) ou La Marmite infernale, venue présenter *Humeurs et vacillements*, et pour le second, le Jean-Charles Demichel Quartet (24 septembre) Mario Stanchev en piano solo (30 septembre), le 7tet Jazztronomik (1^{er} octobre), François de Larrard & Michel Colon (7 octobre).

JEUNES DE LA VIEILLE

Paradoxalement, même si c'est en réalité une paradoxale habitude, c'est bien chez les généralistes qu'on viendra applaudir les plus grosses têtes d'affiche, celles que l'on retrouve notamment dans les festivals.

C'est bien dans le cadre de la programmation annuelle de saison du festival Jazz à Vienne que viendront se produire, à l'Auditorium, les stars (et habitués, ils sont vraiment comme à la maison) que sont l'homme à la voix d'or et à la cagoule de lycra Gregory Porter (1er novembre) et l'indestructible Michel Portal qui vient présenter l'album conçu pour ses 85 ans, fort logiquement baptisé *MP 85* (18 octobre) avant qu'un petit jeune tout aussi sémillant ne lui succède un mois plus tard en la personne de Chucho Valdès, 80 ans à peine (17 novembre).

Pour voir Marcus Miller (25 octobre) et son concert reporté mille fois, il faudra en revanche aller papillonner du côté du Radiant où l'on pourra également aller saluer le beau Kyle Eastwood (18 novembre) et la belle Ayo (8 novembre) ou se secouer le derrière au son de l'électro-swing-manouche de Caravan Palace (19 novembre).

Et si l'on aime le manouche, bien sûr, il y a toujours Thomas Dutronc quelque part, en l'occurrence à l'Espace des Vallons du Lyonnais du Vaugneray (1^{er} octobre). Ajoutez à cela le Grupo Compay Segundo et vous reconnaîtrez qu'il ne sera pas seulement indécent de renoncer au jazz (et à tous ses cousins), ce sera tout simplement impossible.



Ven 1^{er} oct - 20h

Queen Blood

Collectif FAIR-E - Ousmane Sy
DANSE

Rebond Biennale de la Danse

En Abo
3 spectacles
dès 19€



Ven 15 oct - 20h

Space Invaders

Cie La Pieza Oscura
THÉÂTRE

Festival international de théâtre Sens Interdits

CRÉATION

La Machine
M
Vénissieux
Scène conventionnée
d'intérêt
national
Art & Création

JACK JACK - MJC BRON - 69500
INFOS & BILLETTERIE : WWW.JACKJACK.FR

SEPT. SIDILARSEN, BAB L. BLUZ, KNTC, ARABELLA, TT'KANIKI, AUSAANG (CASEY), DOUBLE A & VAX1

OCT. SUGAR WIZARD, AL QASAR, YOU SAID STRANGE, ROBSE, ROBINSON & KANCHI, SEND ME LOVE LETTERS, AL TARBA & SWIFT GUAD, NÉFASTE, KOMODOR, WARM UP SESSIONS

DEC. YIAZAAL, KITCH

Labels: JACK JACK BRON, SCÈNE DE MUSIQUE ROCK ET ACTUELLE, LEU ACCOMPAGNEMENT À LA CRÉATION MUSICALE, BRON, MJC, SYTRAL

LA MUSIQUE C'EST TOUJOURS L'AO

L'AUDITORIUM ORCHESTRE
NATIONAL DE LYON
2021.2022

MICHEL PORTAL
GREGORY PORTER
CHUCHO VALDÉS
KEREN ANN / YAEL NAIM
AVEC LE QUATUOR DEBUSSY
BENJAMIN BIOLAY
AVEC L'ORCHESTRE NATIONAL DE LYON
DAMON ALBARN
FATOUMATA DIAWARA
IMANY
STACEY KENT



#rdvLAO

Réservez vos concerts

AUDITORIUM-LYON.COM



Concept et graphisme : Jonathan Mouton et Marie-Françoise Dubouché © Photographie : Sylvain Bonin, L'agence n°1, R-20, 402, 36-24-28, 41-19-21-207



OPÉRA DE LYON : POUR UNE SAISON SANS ANICROCHE

Opéra / Après deux saisons perturbées par la crise sanitaire, l'Opéra de Lyon rouvre ses portes avec une saison qui reste fidèle à sa vocation d'innovation, de créativité et d'ouverture. PAR YANNICK MUR

VERDI ET SES BOUFFONS

Cette année, deux œuvres du compositeur italien sont au programme : *Falstaff* et *Rigoletto*. Avec le premier, c'est un homme de cour à l'âme de bouffon qui est mis en scène. Dans le deuxième, nous assistons à la tragédie du bouffon de cour qui possède l'âme d'un prince. Bien que quarante-deux ans séparent leur création, ces deux opéras ont une place particulière dans l'œuvre de Verdi. Pour *Rigoletto* (du 18 mars au 7 avril), le maître s'est battu contre la censure afin d'imposer le livret d'après *Le roi s'amuse* de Victor Hugo. Quant à *Falstaff* (du 9 au 23 octobre), issu du répertoire shakespearien, le compositeur s'est laissé convaincre d'écrire un dernier chef-d'œuvre et qui plus est, une comédie. Dirigé par le chef Daniele Rustioni, le Lyonnais Stéphane Degout poursuit son exploration du répertoire verdien en interprétant Ford dans *Falstaff*; et dans *Rigoletto*, le Duc de Mantoue sera chanté par le ténor sicilien Enea Scala qui a été la révélation au public de l'opéra dans *La Juive* en 2016.

TROIS FEMMES À LA BAGUETTE

Il y a des traditions plutôt malheureuses et l'absence de femmes comme cheffe d'orchestre en est une. Heureusement, le monde change et elles sont de plus en plus nombreuses à montrer que leur talent à diriger vaut bien celui des hommes. Pour rompre avec cette misogynie ambiante, l'Opéra de Lyon confie la baguette à trois d'entre elles. Du 15 au 23 janvier, Valentina Peleggi dirigera *María de Buenos Aires* du compositeur argentin Astor Piazzolla et du 9 au 20 avril, c'est Karine Locatelli qui sera dans la fosse pour une adaptation d'*Hänsel et Gretel* d'Humperdinck. Enfin pour clôturer la saison, c'est Elena Schwarz qui sera aux commandes pour *Peer Gynt*, du dramaturge norvégien Ibsen et de son compatriote Grieg pour la musique, du 4 au 13 juin.

DEUX MAÎTRES À CONTRE-EMPLOI

Ils sont nés tous les deux en 1685 mais ne se sont jamais rencontrés. L'un a écrit plus de quarante opéras, l'autre aucun. Cependant, ils partagent tous deux l'affiche de cette saison. Avec Haendel, ce n'est pas l'un de ses opéras qui sera joué mais son oratorio *Le Messie* (du 13 décembre au 2 janvier) dans la mise en scène de Deborah Warner reprise de 2012. Le challenge paraît plus grand avec Jean-Sébastien Bach mais Katie Mitchell, qui a déjà mis en scène *La Passion selon Saint-Matthieu* relève le défi en créant de toute pièce *Nuit Funèbre* (du 19 au 27 mars), une méditation sur la mort d'après plusieurs cantates du Cantor de Leipzig.

TROIS CRÉATIONS OU PRESQUE

Fidèle à sa vocation d'enrichir le répertoire lyrique, l'Opéra de Lyon propose deux nouvelles œuvres en création mondiale. Avec *Zylan ne chantera plus* (du 6 au 13 novembre), la jeune compositrice de Singapour Diana Soh et le dramaturge Yann Verburch offre un opéra contre l'homophobie. Une homophobie que Thierry Escaich avait déjà évoquée en 2013 dans son premier opéra *Claude* sur un livret de Robert Badinter. Fort de ce succès, le compositeur revient à Lyon pour créer son deuxième opéra *Shirine* (du 2 au 12 mai), une œuvre inspirée de Nizami, le poète persan du XIIe siècle. Le livret a été confié à Atiq Rahimi. Cette histoire d'amour impossible dans un univers où les religions s'opposent ne pourra que résonner avec l'actualité afghane, pays d'origine de l'écrivain, lauréat du prix Goncourt 2008. Enfin, l'Opéra de Lyon poursuit son travail à faire (re)vivre les opéras de Franz Schreker. Considéré comme artiste dégénéré par le régime nazi, ses opéras sont injustement tombés dans l'oubli. Après *Les Stigmatisés* en 2015, c'est donc au tour d'*Irrelohe* de trouver du 19 mars au 2 avril une seconde vie grâce à la scène lyonnaise.

AGENDA DE RENTRÉE

SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2021



**KACEM WAPALEK
+ ILLUSTRE**
23/09 - Salle Paul Garcin



DONOVAN
24/09 - Salle Paul Garcin



TRANSFER X LA MESSE
24 et 25/09 - Le Transbordeur



**ROMAIN HUMEAU
+ FAIK SHARR**
25/09 - Salle Paul Garcin



**ALAIN DAMASIO &
YAN PECHIN + PIERRE
DUCROZET & CIE LAPUS**
30/09 - Le Transbordeur



**LES OGRES DE BARBACK
+ SARAH MIKOVSKI**
14/10 - Radiant-Bellevue



LUIDJI + YELLOWSTRAPS
15/10 - Ninkasi Gerland / Kao



**LE BAL DES ZOUFRIS
MARACAS**
16/10 - Le Transbordeur



SCYLLA
21/10 - Le Transbordeur



**THE ARCHITECT & VJ BEFOUR
+ OURS SAMPLUS
+ DJ KAYNIXE**
23/10 - CCO Villeurbanne



THE RUMJACKS + CELKIT
25/10 - CCO Villeurbanne



YOUV DEE
05/11 - Ninkasi Gerland / Kao



SILMARILS
12/11 - Ninkasi Gerland / Kao



SUZUYA
17/11 - Le Sirius



TROIS CAFÉS GOURMANDS
01/12 - Radiant-Bellevue



THE STRANGLERS
02/12 - Le Transbordeur



**MASSILIA SOUND SYSTEM
+ FLAVIA COELHO SOUND
SYSTEM**
18/12 - Le Transbordeur



SVINKELS + ULTRAMOÛLE
19/12 - Le Transbordeur

PROGRAMMATION COMPLÈTE
ET BILLETTERIE : WWW.MEDIATONE.NET
facebook.com/mediatone



SAISON 21/22

ABONNEZ-VOUS !

BEN MAZUÉ • MARCUS MILLER
DELUXE • LYNDA LEMAY • MORCHEEBA
ALAIN SOUCHON • CLARA LUCIANI
IAM • JEAN-LOUIS MURAT
CARLA BRUNI • LA FEMME
FEU! CHATTERTON • AARON
DEBOUT SUR LE ZINC • AYO
CALI • THERAPIE TAXI

...

Infos et Réservations : 04 72 10 22 19
www.radiant-bellevue.fr

CALUIRE
LYON

SOURDURE, VENTS DEBOUT

Musiques Traditionnelles / Percutant les musiques traditionnelles auvergnates de ses fulgurances électroniques, Ernest Bergez - alias Sourdure - vient présenter son troisième opus au Périscope, finement accompagné d'une partie des instrumentistes invités sur *De Mòrt Viva* : c'est le concert de la semaine.

PAR SÉBASTIEN BROQUET

Conseiller à la programmation du Musée des Confluences, mais aussi journaliste spécialisé en musiques traditionnelles de longue date, féru d'instruments venus de tous horizons et de toutes époques, Philippe Krümm nous affirmait il y a quelques jours : « *parmi les espèces en voie de disparition, on oublie les instruments de musique !* » Il est vrai que face à l'invasion du home-studio et des plug-in, du tout digital, plus trop besoin d'aller chercher un thérémine ou un clavecin d'époque, par exemple, pour explorer des sons et vibrations inconnues durant de longues heures... Il reste quelques collectionneurs comme le trop rare Jaron Lanier pour sauvegarder ces "espèces sonores". Ou les explorateurs des musiques traditionnelles, qui à intervalles réguliers remettent au goût du jour d'ancestrales harmonies, langues et danses - dans les *seventies*, en les parfumant de rock ou de jazz dans le sillage d'Alan Stivell et Malicorne, au début des années 1990 en les confrontant au rap (Fabulous Trobadors et Massilia Sound-System) ou aux musiques électroniques (Denez Prigent), ou depuis quelques années en explorant plus profondément encore les musiques électroniques et l'échantillonnage, tel l'homme qui nous in-

téresse aujourd'hui et qui est l'un des chefs de file de cette scène néo-trad' qui passionne de plus en plus au-delà de ses cercles habituels, Sourdure - à l'instar de La Còr de la Plana côté occitan, de Superparquet ou du très beau trio breton Fleuves.

QUI SAIT À QUOI RESSEMBLE UNE CABRETTE ?

Sourdure est le projet d'Ernest Bergez et explore les musiques traditionnelles du Massif Central, chantant en occitan auvergnat et un peu en français, et s'il manie à merveille le montage et le cut-up électronique, il s'entoure aussi - d'où le clin d'œil en ce début d'article - de multiples instruments parfois oubliés, qu'il en joue lui-même ou qu'il convie des spécialistes. Que l'on en juge avec les invités et invitées de son dernier album, *De Mòrt Viva*, paru comme c'est souvent l'usage ces dernières années dans la scène indie via plusieurs labels (Pagans, Les Disques du Festival Permanent, Murailles Music) : Laurent Boithias à la vielle à roue, Eloïse Decazes au concertina, Wassim Halal au daf, Elisa Trébouville au banjo, Amélie Pialoux au cornet à bouquin et aux trompettes anciennes, Jacques Puech à la cabrette. Les



De droite à gauche : verdure, Sourdure, escaladure

noms eux-mêmes incitent au rêve : qui sait à quoi ressemble une cabrette en dehors de l'Auvergne ? C'est un instrument à vent qui fait partie de la famille des cornemuses à anche double, et son nom vient du sac de cuir de chèvre qui la façonne. La cabrette est l'indispensable des bourrées et des bailles folkloriques et elle est inscrite à l'inventaire du patrimoine culturel immatériel depuis 2017 en France. Ernest Bergez, de sa place centrale, outre le chant (qu'il partage avec certaines des instrumentistes) et en sus des parties électroniques, joue du violon et du dotâr, un luth à long manche venu d'Iran.

LA CLAQUE NOVATRICE ASSÉNÉE CÔTÉ COMPOSITION

Avec cet orchestre Ernest Bergez façonne un univers qui n'est en rien, ou presque, identifi-

able : nous sommes très loin d'un simple disque de musique électronique avec sampling amélioré par les invités, ou d'un chanteur trad' posant sa voix sur des boucles. C'est un tout intense qui est offert par Sourdure depuis trois albums - *Mantras* en 2019 et *L'Espròva* en 2018 avaient déjà accroché l'oreille -, une exploration cohérente en dehors des sentiers connus, qui mêle passion sincère pour les vieux instruments et production futuriste pour façonner ce folk intemporel et défricheur. Au-delà de la claque novatrice assénée côté composition, ne pas négliger l'apport des textes, une poésie occitane auvergnate qu'il faut lire dans le livret du disque pour saisir toute l'importance de ce disque et de son géniteur : Sourdure a déjà posé son empreinte indélébile sur le patrimoine musical français.

Sourdure

Au Périscope le vendredi 1^{er} octobre à 21h

& AUSSI

ROCK

Transfer x La Messe

C'est la soirée dark de ce double feature estampillé Transfer x La Messe et concocté pour le coup par Cold Fame : les moines maléfiques de Psychotic Monks, le trio Toulousain de rock SF (oui, ça existe) Slift et les Lyonnais d'After Geography d'inspiration brit-pop. Branchez les guitares. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne (04 78 93 08 33) Ven 24 sept à 20h ; 10€/12€/15€

CLASSIQUE

Concert d'ouverture

Le concert d'ouverture de la saison à l'Auditorium vaudra surtout le détour pour la découverte d'un compositeur allemand méconnu du grand public, Max Bruch (1838-1920). C'est sa partition la plus célèbre qui sera jouée, son Concerto pour violon No1, composé entre 1864 et 1866. Du romantisme pur jus ! Le reste de l'oeuvre de Bruch, pourtant considérable en quantité, est souvent boudée des orchestres, car considérée comme trop conservatrice et académique. Auditorium de Lyon 149 rue Garibaldi, Lyon 3e (04 78 95 95 95) Du 23 au 25 sept, jeu à 20h, sam à 18h ; de 8€ à 49€

ROCK

Romain Humeau + Faik Sharr

Depuis 20 ans, Romain Humeau mène en parallèle les carrières de son groupe Eiffel et la sienne

propre en solo. Il a d'ailleurs sorti en l'espace d'un an et demi, un album pour chacune de ces entités, en parfaite indépendance parce que c'est plutôt le genre de la maison. Le revoici à Lyon où il est sans doute depuis deux décennies l'artiste le plus programmé par l'association Mediatone qui le soutient de manière indéfectible depuis ses débuts. En première partie, l'excellent Faik Sharr, grand écumeur de scènes lyonnaises et ex-chanteur de Fake Oddity. Salle Paul Garcin 7 Impasse Flesselles, Lyon 1er (0472982350) Sam 25 sept de 18h à 21h ; 11€/13€/15€

ROCK

Transfer x La Messe

Ici, c'est la soirée des mélanges, travaillée par Loud booking, avec d'abord Crimi qui propose une "soul de Sicile" qui oscille entre raï et funk (ce qui vous pose un programme), , ensuite avec le groupe allemand Camera, enfin et surtout avec Park qui marque le drôle de mariage entre le groupe punk/post-rock Lysistrata et du chanteur de François & The Atlas Mountain, François Marry. Sur le papier, l'attraction du festival. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne (04 78 93 08 33) Sam 25 sept à 20h ; 10€/12€/15€

R&B

Bonnie Banane

Du féminisme et du r'n'b, et une folie douce mais pas que (on l'a parfois comparé à une Brigitte Fontaine 2.0) c'est la recette proposée par cette gangster de Bonnie Banane, devenue au fil de ses exactions l'une des fig-

ures de la pop française et l'album Sexy Planet un incontournable des plateformes de streaming. Attention diva pas comme les autres. Épicerie Moderne Place René Lescot, Feyzin (04 72 89 98 70) Mer 29 sept ; 11€/13€/15€

ROCK

Release Party Ponta Preta + Raoul Vignal

Il y a quelques mois on vous a dit le plus grand bien que l'on pensait de *Tits Up*, le très foufou album des Lyonnais de Ponta Preta. Autant vous indiquer qu'il serait malvenu de rater la release party en léger différé dudit disque, en les murs du Ninkasi qui accueillit ses premiers exploits au Musik Lab. Cerise sur le gâteau, un autre de nos chouchous, le soyeux Raoul Vignal, ouvrira pour eux. Ninkasi Kafé 267 rue Marcel Mérieux, Lyon 7e (04 72 76 89 00) Mer 29 sept 20h30 ; entrée libre

CHANSON

Alain Damasio & Yan Pechin + Pierre Ducrozet & Cie Lapsus

Alain Damasio et Yan Pechin devaient faire l'ouverture des Chants de Mars, au printemps dernier. Revoici donc leur spectacle musico-littéraire essentiellement tiré du très prisé "Les Furtifs" de l'auteur de science-fiction et mis en musique par le guitariste Pechin. Une soirée complétée par un autre spectacle qui mêle cette fois littérature et art circassien autour de textes de l'auteur lyonnais Pierre Ducrozet et du thème du vertige. Transbordeur 3 boulevard Stalingrad, Villeurbanne (04 78 93 08 33)

Jeu 30 sept de 19h à 22h ; 21€/24€/26€

CHANSON

François Breut

D'un disque à l'autre, dans leur conception comme dans le résultat qui en découle, Miss Breut n'aime guère la routine. En témoigne son *Flux flou* de la foule qui tranche avec le Zoo réalisé précédemment par Adrian Utley. C'est dans cette versatilité que François Breut va chercher sa ... constance. Et notre affection, jamais émentie depuis le milieu des années 90 pour cette figure, discrète et inébranlable de la pop française. Épicerie Moderne Place René Lescot, Feyzin (04 72 89 98 70) Jeu 30 sept ; de 13€ à 15€

POP

Victor Solf + Cavale

Les fans orphelins du groupe Her - qui ne survécurent pas au décès prématuré de Simon Carpentier, moitié du duo - seront sans doute heureux de retrouver Victor Solf, son chanteur, aujourd'hui en solo. Où la voix soul qui fit en partie le succès de Her renaît autour de compositions pop qui flirtent avec l'électro, comme c'est un peu l'usage aujourd'hui. On peut trouver cela bouleversant ou totalement inoffensif. Épicerie Moderne Place René Lescot, Feyzin (04 72 89 98 70) Ven 1^{er} oct à 20h30 ; de 13€ à 17€

CLASSIQUE

Nouveau monde

L'Orchestre National de Lyon se lance cette saison dans un cycle consacré aux trois dernières symphonies de Antonin Dvořák. Et débute pour ce

concert avec l'une des plus connues, la neuvième dite "Nouveau Monde". Cette soirée sera aussi l'occasion de découvrir une oeuvre (sa concise Symphonie No4 en un seul mouvement) de George Walker (1922-2018), premier compositeur noir américain reconnu outre Atlantique. Auditorium de Lyon 149 rue Garibaldi, Lyon 3e (04 78 95 95 95) Du 30 sept au 2 oct, jeu à 20h, sam à 18h ; de 8€ à 49€

ROCK

Ride the Tiger

"Décalé, vintage et rock'n'roll", ainsi se présente le projet Ride the Tiger de Yannick Berger que l'on soupçonne d'avoir voulu rendre un hommage appuyé à la conception toute personnelle que notre Président a de la culture (Ride the Tiger aurait pu tout aussi bien se baptiser "Je vais chercher du fromage et du jambon dans la cale". La chose s'est faite connaître sous la forme d'une web série musicale et gagne ici la scène. Sinon, du rock tout ce qu'il y a de plus classique mais légèrement pastiché. Parc de la Cerisaie Rue Chazière, Lyon 4e Sam 2 oct à 20h30 ; prix libre Dans le cadre de Cycle Effondré-es #4 - De Nouveaux Réçits

FOLK

This is the Kit

L'Anglaise Kate Stables, qui officie sous le nom de This is the Kit, est désormais une habituée des scènes lyonnaises sur lesquelles elle revient régulièrement. On avait ainsi pu profiter largement de l'exposition live de son *Moonshine Freeze*, revoici la musicienne exilée à Paris en sortie de son dernier album *Off*

Off On. Elle y excelle toujours autant, tant dans la ballade folk que dans la transe dansante au banjo.

Épicerie Moderne Place René Lescot, Feyzin (04 72 89 98 70) Dim 3 oct ; 11€/13€/15€

ROCK

Tiña + Orlando Weeks

Des slackers anglais, on n'en croise pas si souvent, c'est une pathologie essentiellement américaine. Mais à vrai dire l'affaire a surtout à voir avec quelques cousins US partisans de la semi-lo-fi (genre Grandaddy) et des mélodies un peu bancales chantées d'une voix de fausset. Il n'empêche leur *Positive Mental Health Music* fait sacrement du bien par où ça passe, la preuve le Marché Gare, hors-les-murs, et le Sonic se partage cette affiche de goût. Sonic En face du 4 quai des Étroits, Lyon 5e (04 78 38 27 40) Lun 4 oct à 20h30 ; de 10€ à 12€

ROCK

Release Party The Wow Signal

Si le rock n'est plus guère en odeur de sainteté au sein de la jeunesse, s'il est pour ainsi dire mourant, ce n'est sûrement pas la faute de Lyon qui paye quand même sa brochette de formations rock au goût et au talent très sûrs. Notamment avec The Wow Signal, école psyché, qui vient fêter la sortie de son premier album éponyme (pourquoi s'embêter ?) après deux EP du putain de tonnerre. Ninkasi Kafé 267 rue Marcel Mérieux, Lyon 7e (04 72 76 89 00) Mar 5 oct 20h ; entrée libre

DELPHINE BALLEY, AU RYTHME DES RITES

Art Contemporain / Le Musée d'Art Contemporain présente cinq nouvelles expositions dont celle, particulièrement réussie, de la photographe et vidéaste Delphine Balley. Un univers à l'imaginaire hanté et riche, qui se joue des rites, des fantômes et du passé.

PAR JEAN-EMMANUEL DENAVE

Dans ses séries photographiques, depuis 2002, Delphine Balley rêve et fantasme des scènes de la vie familiale, des faits divers tirés d'anciens journaux, des histoires de sorcellerie glanées dans des villages, une lignée aristocratique anglaise... Chacune de ses images est minutieusement construite comme un tableau, avec un soin tout particulier accordé aux lumières, aux décors, costumes, objets. On a parlé à son propos de surréalisme ou d'esprit baroque. Ce n'est pas faux mais, avec le recul, il nous semble surtout que l'artiste se projette dans un non-temps et dans un non-espace : ceux propres à l'imaginaire ou à l'espace du rêve qui brouille et enchevêtre les temporalités et les spatialités.

Pour son exposition au MAC, *Figures de cire*, Delphine Balley propose un parcours où les fenêtres du musée ont été obstruées, rythmé de grands



rideaux noirs entre les salles et où il n'est question, fondamentalement, que de clair et d'obscur, de réel et de double... C'est un cheminement hanté, hypnotique, fait de quinze photographies et de trois films vidéo qui se répondent, où les objets et les personnages passent d'une œuvre à l'autre.

SUR LA TRACE DES RITES

Sommes-nous, avec Delphine Balley, au Moyen-Âge, à l'époque victorienne ou dans un film de David Lynch ? Proches des vanités hollandaises, des portraits du Caravage, des gros plans de Bergman ou des tableaux de Georges de La Tour ? Aux confins de

toutes ces influences et de de toutes ces rémanences, l'artiste creuse, patiemment et obstinément, son propre sillon imaginaire...

Ses films sans parole (hormis quelques chants) sont des télescopages d'images aux raccords fantasques, collés avec la pâte du songe et de rumeurs sourdes et inquiétantes. Dans le noir, ou parmi des brumes, une image naît, puis une autre, puis une autre encore, pour exorciser nos peurs, leur donner formes, ébaucher du sens... Mieux vaut, pourrait-on dire, un cauchemar ou un rêve un peu angoissant que la vacuité d'une terreur nocturne.

Sommes-nous, avec Delphine Balley, au Moyen-Âge, à l'époque victorienne ou dans un film de David Lynch ?

À l'instar de la fonction des différents rituels (qui servent ici de fil conducteur thématique à l'ensemble de l'exposition), inventés par l'humanité

pour exorciser autant que pour leur donner forme appropriable, certains moments bouleversants de l'existence : la naissance, la sexualité, la mort... Il y a dans ces rites quelque chose d'à la fois violent, essentiel, étrange, figé, que Delphine Balley souligne, puis transforme (avec humour parfois), dans ses photographies et ses films. Dans ses œuvres les rites se confondent, ou presque, l'artiste n'hésitant pas à rapprocher par exemple la préparation d'un mariage d'une veillée funéraire. Ses images montrent et font bouger les symboles, à travers un regard à la fois fasciné et transgressif. Car ici, en fouillant dans la mémoire de l'humanité, l'image perturbe nos repères, s'arroge des déplacements ou des dissolutions selon des litanies illicites.

Les apparitions sont prises aussi dans un devenir poussière, brouillard, brisure, effacement... Comme si, toujours, les images de Delphine Balley flirtaient avec le noir, menacées par lui, luttant avec et contre lui. Le clou de l'exposition, si on nous passe l'expression, est un diptyque très impressionnant, imitant l'aspect d'un gisant. Sauf qu'ici il n'y a pas de Christ, il n'y a pas de corps, et le linceul est noir sur fond noir.

Delphine Balley, Figures de cire

Au Musée d'Art Contemporain
Jusqu'au 2 janvier 2022

CINEXPO 2021 - 2022

Expositions sur grand écran

<p>LES TOURNESOLS</p> <p>Jeudi 30 septembre 2021 à 20h Samedi 2 octobre 2021 à 14h</p>	<p>RAPHAEL RÉVÉLÉ</p> <p>Jeudi 4 novembre 2021 à 20h Samedi 6 novembre 2021 à 14h</p>
<p>LE COLLECTIONNEUR DANOIS : DE DELACROIX À GAUGUIN</p> <p>Jeudi 17 janvier 2022 à 20h Samedi 15 janvier 2022 à 14h</p>	<p>CÉZANNE PORTRAITS D'UNE VIE</p> <p>Jeudi 17 mars 2022 à 20h Samedi 19 mars 2022 à 14h</p>
<p>PÂQUES DANS L'HISTOIRE DE L'ART</p> <p>Jeudi 21 avril 2022 à 20h Samedi 23 avril 2022 à 14h</p>	<p>PISSARRO : PÈRE DE L'IMPRESSIONNISME</p> <p>Jeudi 12 mai 2022 à 20h Samedi 14 mai 2022 à 14h</p>

CINÉ MOURQUET 9€ - 1h30 - VOST
Ciné Mourquet - 15 rue Deshay 69110 - Ste Foy-lès-Lyon 04 78 99 01 46 www.cinemourquet.com

LUGDUNUM
MUSÉE & THÉÂTRES ROMAINS

1^{ère} édition
LYON

FESTIVAL ROMAIN

L'empereur et son armée débarquent à Lyon !

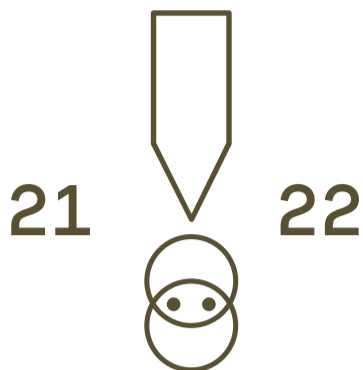
9 et 10 octobre 2021

Entrée gratuite

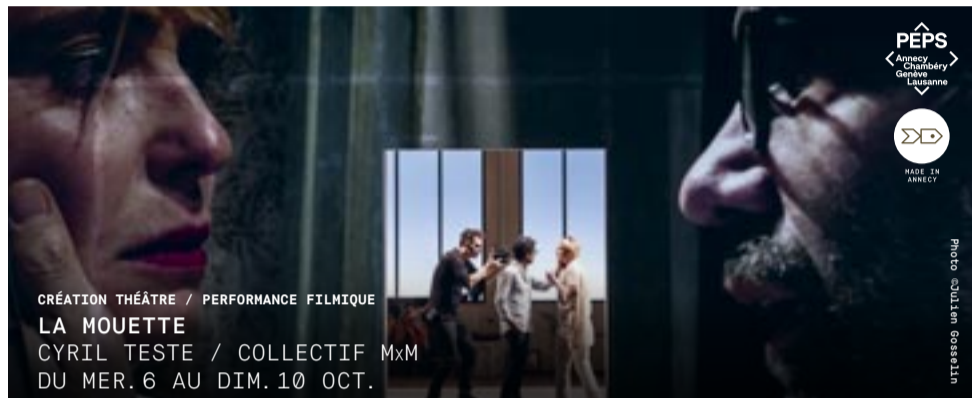
Théâtres romains, Lyon 5^e

lugdunum.grandlyon.com

#ENFIN #ENSEMBLE



94 SPECTACLES • 240 REPRÉSENTATIONS



CRÉATION THÉÂTRE / PERFORMANCE FILMIQUE
LA MOUETTE
CYRIL TESTE / COLLECTIF MxM
DU MER. 6 AU DIM. 10 OCT.



Photo © Julien Gosselin



MAGIE NOUVELLE
LE BRUIT DES LOUPS
ÉTIENNE SAGLIO / MONSTRE(S)
DU VEN. 15 AU DIM. 17 OCT.

Photo © Prisma Laval



THÉÂTRE / SPECTACLE DÉAMBULATOIRE
SOCIÉTÉ EN CHNATIER
STEFAN KAEGI / RIMINI PROTOKOLL
DU JEU. 4 AU DIM. 7 NOV.



Photo © Chloé Louise Fernandez



DANSE / THÉÂTRE
GARDENIA 10 ANS APRÈS
NTGENT & LES BALLETES C DE LA B
FRANK VAN LAECKE, ALAIN PLATEL, STEVEN PRENGELS
VEN. 12 ET SAM. 13 NOV.

Photo © Erik Montast



THÉÂTRE
JUSQUE DANS VOS BRAS
LES CHIENS DE NAVARRÉ / JEAN-CHRISTOPHE MEURISSE
MAR. 16 ET MER. 17 NOV.

Photo © Philippe Leblanc

CECI EST UN DON

Musée / Gratuitement durant les week-ends et lors des vacances, le Musée des Confluences convie ses visiteurs dans un nouvel espace permanent : une galerie dédiée à ses donateurs. Logiquement, **Émile Guimet** est à l'honneur. PAR NADJA POBEL



Déesse de la Lune © Musée des Confluences

Il est loin déjà le temps où Émile Guimet (1836-1918), se joignant au déménagement du Muséum d'Histoire Naturelle, livrait les trésors issus de ses explorations au musée du boulevard des Belges qui, comme à Paris, porta son nom. Celui-ci a fermé, mais le Musée des Confluences a englobé ses collections. Presque sept ans après l'ouverture de ce paquebot dont le succès ne se dément pas (autant de visiteurs – presque 100 000 – cet été que lors de l'été 2019, avant le Covid), et après diverses expositions temporaires (*Le monde en tête* grâce à Antoine de Galbert, *Désir d'art* grâce au couple Develon), sept vitrines livrent aujourd'hui à nos regards 250 objets de 80 donateurs différents (particuliers ou institutions, fondations...).

De nature hétéroclite, d'époques extrêmement diverses, ces objets au soclage désormais aimanté pour être plus mobiles (c'est une innovation) sont tout autant les témoins de ceux qui les ont récupérés que de leur fonction dans la société. Ainsi, cet appuie-nuque éthiopien du XX^e siècle permet d'évoquer l'histoire du couple Meynet qui a offert 850 pièces au Musée – leur histoire comme celle des autres donateurs est expliquée à la fois sur les cartels et sur un écran tactile plus encyclopédique.

CABINET DE CURIOSITÉS

Bien sûr tous les dons proposés ne sont pas acceptés par le Musée. Une très large part est même refusée car ils doivent correspondre au projet scientifique de l'institution, ne pas faire doublon avec d'autres (le Musée des Confluences possède plus de 3 millions d'objets dont 70% émanent de dons !) et aussi pouvoir être tracés. « *C'est indispensable* » rappelle la directrice Hélène Lafont-Couturier qui veille particulièrement à la transparence en la matière.

La paléontologie, la zoologie, la faune marine, l'ethnologie, l'archéologie, les minéraux sont ici mis en scène de façon ondulatoire ou géométrique selon leur nature. Et dans cette galerie très sobrement designée, subsiste un meuble à tiroirs pour découvrir les herbiers de la botaniste lyonnaise Clémence Lortet (1772-1885) qui a défié en son temps l'interdiction faite aux femmes de pratiquer les sciences.

Galerie Guimet

Au Musée des Confluences
Accès libre les week-ends et vacances scolaires

& AUSSI

PHOTOGRAPHIE Mathieu Asselin

De 2011 à 2015, le photographe Mathieu Asselin a enquêté sur la tristement célèbre multinationale agro-chimique Monsanto. Il a rassemblé archives, documents, entretiens et a photographié plusieurs lieux et personnes liés à l'entreprise et à ses conséquences sur l'homme et la nature. Les images soignées et frontales (prises aux États-Unis ou au Vietnam principalement) sont accompagnées de légendes précises qui nous éclairent sur ce que l'on voit. Un travail édifiant !

Le Bleu du Ciel
12 rue des Fantasques, Lyon 1er (04 72 07 84 31)
Jusqu'au 9 oct, du mer au sam de 14h30 à 19h

STREET ART Peinture Fraîche Festival #3

Après une édition 2020 sous le signe de l'innovation, l'édition 2021 se présente comme un condensé de ce qui se fait de plus audacieux et créatif en matière de street art aujourd'hui. Peinture Fraîche élabore un festival avec la conviction qu'il doit présenter un instantané ambitieux de la scène street art qui rassemble différents courants. Des esthétiques plurielles qui vont du graffiti au post graffiti, de l'artivisme à l'onirisme, de l'hyper réalisme à l'abstraction.
Halle Debourg

45 avenue Debourg, Lyon 7e
Du 1er au 31 oct, mer, jeu et dim, de 10h à 20h, ven et sam de 10h à 23h ;
0€14€/15€

ART CONTEMPORAIN Apichatpong Weerasethakul

Le cinéaste (Palme d'or à Cannes en 2010 pour *Oncle Boonmee...*) et artiste thaïlandais Apichatpong Weerasethakul investit l'ensemble des espaces de l'IAC pour un véritable trip en images vidéo. De salle en salle, on est immergé, entre rêve et réalité, dans différents dispositifs de projections, où l'on découvre de jeunes gens jouant avec un ballon de feu, un couple se promenant dans un jardin de sculptures, d'étranges chiens fantomatiques... Un parcours sous hypnose très réussi !

Institut d'Art Contemporain
11 rue Docteur Dolard, Villeurbanne (04 78 03 47 00)
Jusqu'au 28 nov, du mer au ven de 14h à 18h, sam et dim de 13h à 19h ;
de 4€ à 6€

PHOTOGRAPHIE Robert Doisneau, Portraits d'artistes et vues de Lyon

Mises en regard avec 17 œuvres de Jean Couty, ces photographies se concentrent sur deux thématiques fortes, en cohérence avec l'œuvre du peintre lyonnais. D'un côté, des clichés d'artistes dans leurs ateliers et de créateurs de son temps, pris entre 1945 et 1971. Entrez chez Picasso, Giacometti ou encore le couple Saint Phalle - Tinguely et découvrez les créateurs dans leur intimité.
Musée Jean Couty

1 Place Henri Barbusse, Lyon 9e (04 72 42 20 00)
Jusqu'au 12 déc

BIOPIC Antoine de Saint Exupéry, un Petit Prince parmi les Hommes

En 3 volets, l'exposition s'attache à retracer la vie et la mort (oui la gourmette est présente !) de cet écrivain-aviateur traduit dans le monde entier. La série de sculptures lisses et l'immersion audio et visuelle dans l'œuvre tiennent la route mais, in fine, c'est la classique 2e partie avec objets à regarder et panneaux à lire qui est la plus séduisante car très documentée.

La Sucrière
Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e (04 27 82 69 40)
Jusqu'au 1er janv 22, du mar au ven de 10h à 18h, sam, dim + vac scol de 10h à 19h ; jusqu'à 15€

SCIENCES L'oiseau rare, de l'hirondelle au kakapo

Dans un espace petit, le musée parvient à valoriser ce qui est dans ses fonds : la plus grande collection en la matière après celle du Muséum de Paris. 240 des 20 000 spécimens sont ici exposés et c'est aussi beau qu'instructif. Où l'on apprend qu'ils ont deux types de couleurs : pigmentaire et structurale (liée à la lumière et à l'effet d'optique)

Musée des Confluences
86 Quai Perrache, Lyon 2e (04 28 38 11 90)
Jusqu'au 2 janv 22 ; 5€/6€/9€

LE ROCK EN FRANCE, PAR CEUX QUI N'EN JOUAIENT PAS

Histoire / Une somme signée Grégory Vieau, auscultant soixante années de presse rock en France, version papier : une certaine vision de la culture. PAR SÉBASTIEN BROQUET

Il n'en existait aucun, alors Grégory Vieau l'a fait. Pas un ouvrage ne traitait jusqu'ici de la presse rock en France, et ce pigiste œuvrant pour *Kiblink*, pour Arte ou encore *New Noise* et *Vice* a décidé de s'atteler à la tâche : *Une histoire de la presse rock en France* a ainsi vu le jour en cette fin d'été, auscultant chronologiquement cette longue histoire pas si connue en dehors des parcours des titres mythiques – *Actuel* en tête, qui avait fait l'objet chez le même éditeur, Le Mot et le Reste, d'un excellent ouvrage signé Perrine Kervran et Anaïs Kien en 2010.

C'est son premier livre et l'histoire contée est passionnante : ça part du jazz, puisqu'il faut bien un ancêtre déjà contre-culturel mais pas encore rock, où écrit alors un certain Boris Vian, mais ça débute vraiment avec *Disco Revue* en 1961 – de là prend forme la culture d'une nouvelle classe d'âge auparavant inconnue, désormais bien identifiée car devenue consommatrice à part entière : les adolescents. Gene Vincent et Johnny Halliday s'affichent en couv', *Salut les Copains* prend le relais en 1962.

Rock'n'Folk, avec Dylan en couverture, marque l'arrivée d'une presse rock un poil plus mature, qui fera place au fil des années à la fine fleur de la critique française. On y déniche, aussi, des dessinateurs : Siné et Cabu sont du premier numéro de *Rock'n'Folk*, Crumb et Shelton squatteront les pages d'*Actuel*.

On croise aussi deux Lyonnais qui ont marqué cette histoire, Jean-François Bizot bien sûr, l'homme au tarin providentiel, renifleur de toutes les tendances et fervent défenseur de la contre-culture que Theodore Roszak s'approprie alors à cartographier (l'ouvrage fondateur de ce dernier, retitré *Naissance D'une Contre-Culture*, vient d'être réédité aux éditions La Lenteur). L'autre Lyonnais, c'est Alain Dister, précurseur de l'écriture gonzo qui fera fureur les années suivantes du côté de *Rolling Stone*, un fondu de jazz s'étant envolé pour la Terre Promise, les États-Unis, et qui se retrouve embarqué en plein trip hippie, du



Greenwich Hotel de New York jusqu'à la Californie de Zappa. Comme Bizot, il passera plusieurs mois de l'autre côté de l'Atlantique et colportera en France les codes de ce nouveau monde qui naît : il est devenu correspondant officiel de *Rock'n'Folk*. Il le raconte dans son ouvrage *Oh hippie, days !*

S'ensuivent l'émergence du rival *Best*, le passage de *Maxipop*, l'arrivée des périodiques dédiés au métal, les années 1990 où Bizot lance le cityguide *Novamag* et où *Technikart* manie l'insolence en même temps que le vide alors que *Magic* esthétise la pop. Les plumes cultes, tel Alain Pacadis l'infiltré de *Libération*, ne sont pas oubliées. Pas plus que les punks *Métal Hurlant* et *Le Regard Moderne*. C'est complet, jusqu'au récent et arty *Audimat*. Une lecture qui rendra un peu nostalgique : les kiosques se sont vidés de ces mensuels et aucun *pure player* n'a su imposer un style aussi fort que tous ces titres qui ont marqué l'histoire...

Une histoire de la presse rock en France

De Grégory Vieau (Éditions Le Mot et le Reste)

& AUSSI

RENCONTRES ET DÉDICACES
Michel Lussault + Jean-Paul Demoule

Pour "Néolithique / Anthropocène - Dialogue autour des 12 000 dernières années"
Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Jeu 23 sept à 19h

RENCONTRES ET DÉDICACES
Alain Guiraudie

Pour son roman "Rabalaire"
Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Ven 24 sept à 12h30 ; entrée libre

RENCONTRES ET DÉDICACES
Nouveaux récits : Perdre le monde

Raphaëlle Guidée
Le Périscope
13 rue Delandine, Lyon 2e
Lun 27 sept à 20h ; prix libre

RENCONTRES ET DÉDICACES
Rémy Jacquier

Pour son ouvrage "Advenances"
Librairie des Arts - Michel Descours
31 Rue Auguste Comte, Lyon 2e
Mer 29 sept à 19h ; entrée libre

RENCONTRES ET DÉDICACES
Paulin Ismard et Cécile Vidale

Pour l'ouvrage "Les Mondes de l'esclavage"
Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
Mer 29 sept à 19h



Cours de japonais tous niveaux

Formation pro CPF



Ateliers manga cuisine calligraphie

Cours réguliers tous âges / Conversation / Stages
Cours en visio classes rapides objectif JLPT N5 et N4



www.espacelyonjapon.com

Espace Lyon-Japon



FORUM DU COMPAGNONNAGE-THÉÂTRE

SPECTACLES, LECTURES, CRÉATIONS COLLECTIVES, FILMS...
DU 30 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE

NTH8 / THÉÂTRE LYON 8E

22 RUE DU CDT PÉGOUT
CONTACT@NTH8.COM
04 78 78 33 30
WWW.NTH8.COM



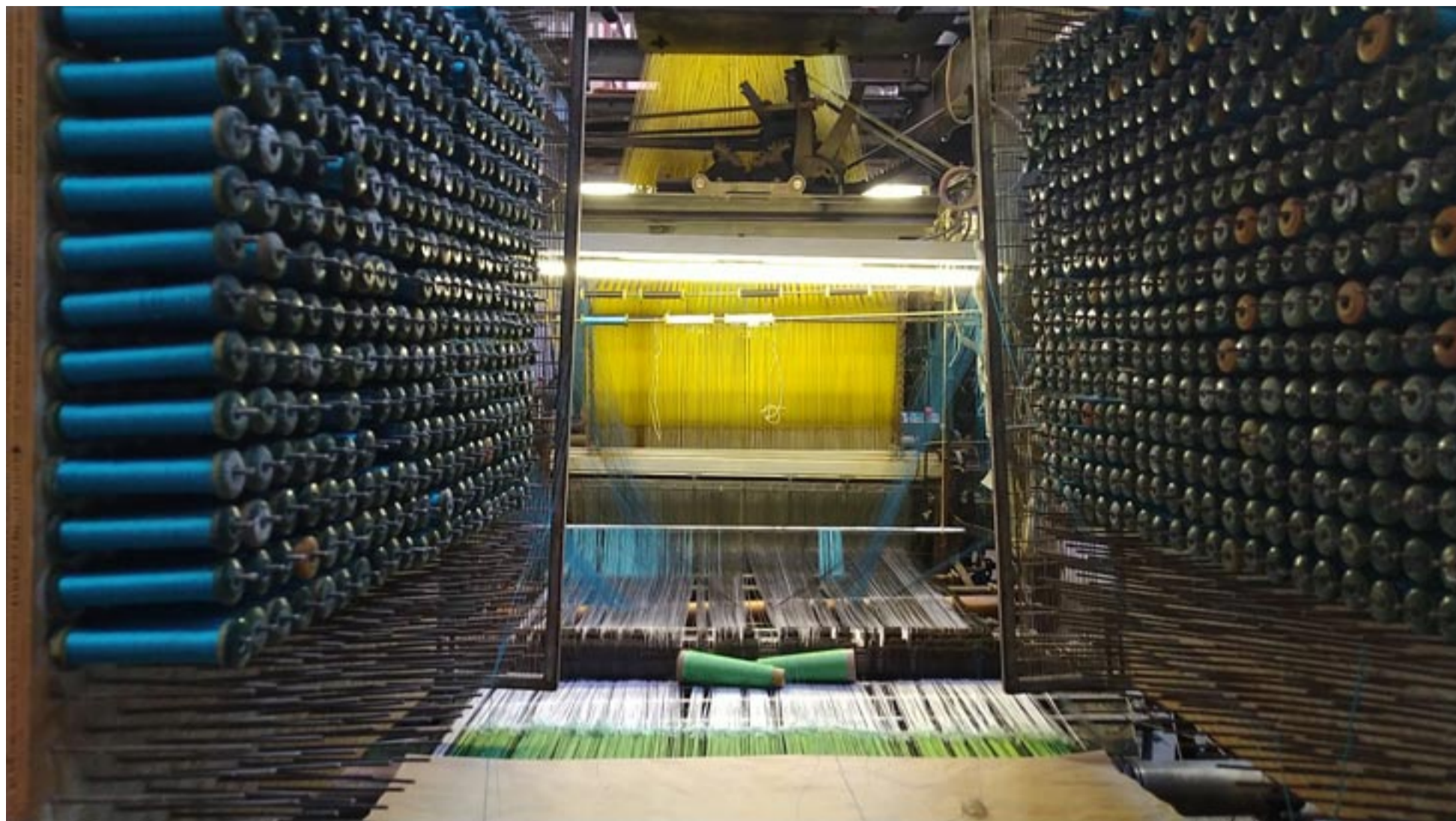
Notre programmation sur www.tjcc.fr SAISON 21-22

Instituto Cervantes Lyon
Centre Culturel Espagnol
L'espagnol, 500 millions d'hispanophones dans le monde

Vous avez raté la rentrée ? Rien n'est perdu... nouvelles opportunités Nouveaux cours à partir du 4 octobre

Cours d'espagnol tous niveaux
DELE - Diplôme Espagnol Langue Etrangère
Soutien scolaire pendant les vacances

INSTITUTO CERVANTES
58, montée de Choulans
69005 Lyon - 04 78 38 72 41
www.lyon.cervantes.es



UN MONDE EN SOIE

Ain / Rhône / Entre Jujurieux et Lyon se dessine une histoire autant industrielle que sociale autour de la soie.
Balade en deux temps. PAR NADJA POBEL

SOIERIES BONNET – JUJURIEUX

C'est une extension de ce qui se trame à Lyon, qui se trouve et se visite toujours à Jujurieux dans l'Ain (à 70 km de Lyon) sur les terres de l'écrivain et prix Goncourt de la poésie, Charles Juliet. En 1835, l'entrepreneur Claude-Joseph Bonnet (1786-1867) installe dans son village de naissance un véritable pensionnat-école, le premier du genre en France. Lui-même a appris le métier de tisseur à Lyon avant de devenir fabricant dans le quartier des Terreaux à 24 ans.

Dans l'Ain, il va faire travailler jusqu'à 2000 personnes en même temps pour la filature, le moulinage et le tissage. À la fin du XIX^e siècle, ce sont 800 ouvriers qui œuvrent de chez eux pour le dévidage des cocons et 1200 sur place – dont 800 jeunes filles dès 12-13 ans, venues l'Ain, de Savoie voire l'Italie du Nord, placées par leur famille ou recueillies à l'orphelinat de l'hôpital lyonnais de la Charité (l'actuelle place Antonin Poncet : il n'en reste que le clocher).

Bonnet fera fortune : il produit exclusivement des tissus noirs et unis (taffetas, satin et soie) pour l'habillement, très réclamés par la bourgeoisie de l'époque – le noir n'est pas alors synonyme de deuil et la couleur n'apparaît que dans les années 1880.

Pour obtenir cette teinte, il va faire appel à François Gillet dont les descendants vont acquérir en 1911 une villa aujourd'hui dédiée aux écritures contemporaines. Le succès de Bonnet (et Gillet) est total, les Bonnet sont primés dans différentes expositions universelles et internationales (45 fois entre 1844 et 1910 !) et inspirent même Émile Zola pour son roman *Au bonheur des dames*.

Le lien avec Lyon est constant. Avec Gillet, mais aussi les canuts et même avec Louis Sainte-Marie Perrin, architecte de la basilique de Fourvière, qui réalise, vingt ans après sa mort, le buste de Bonnet qui trône aujourd'hui encore sur le site ainsi que la chapelle de l'usine. Car Bonnet pratique un paternalisme catholique actif. Ce sont des bonnes sœurs qui encadrent les jeunes filles ; fréquenter l'église est obligatoire même pour les ouvriers extérieurs. Et peu à peu ce lieu devient une petite ville avec de nombreux services (caisse d'épargne, crèche, terminus de train, laiterie, magasin d'alimentation et d'habillement, infirmerie...) pour compenser de faibles salaires.

Après la Seconde Guerre mondiale, quelques corps de bâtiment sont démontés, le pensionnat est abandonné et l'usine se relance dans les années 70 avec la production de velours et la collaboration avec la haute-couture mais, en 2001, elle ferme définitive-

ment et est rachetée par le département de l'Ain. La soie est désormais produite essentiellement en Asie du Sud-Est (longtemps au Japon, désormais en Chine) et un peu au Brésil. Des entreprises locales comme Sfate à côté de Bourgoin Jallieu fabriquent la mousseline de soie et pratiquent la peinture sur soie – l'expo YSL du Musée des Tissus à Lyon les mettaient à l'honneur en 2019.

En 1830, la fabrique de la soie concerne un Lyonnais sur deux

Il subsiste cette histoire et toutes ces machines – 300 000 objets sont consignés ici dont 74 métiers à tisser datant pour la plupart des années 1930. La visite est particulièrement riche de cette industrie mais aussi de l'histoire sociale qui se déploie dans une autre salle avec photos du pensionnat, emploi du temps, menus de la cantine ou encore objets du quotidien. Enfin, cette époque n'est pas figée, la soierie vit toujours grâce entre autres à des artistes contemporains invités à dialoguer avec l'Histoire. C'est le cas jusqu'au 14 novembre de Karine

Proriol qui, avec ses installations à base de cocons de vers à soie, tisse de magnifiques axes dans les interstices de lumière de l'usine.

Soieries Bonnet

19 bis rue Claude Joseph Bonnet
01640 Jujurieux
T. 04 74 36 86 65
Ouvert du 1^{er} avril au 15 novembre, du mar au dim de 10h à 13h et de 14h à 18h30
Tarifs : 4,5€/6,6€

MUSÉE ET ATELIERS – CROIX-ROUSSE

Si l'industrie de la soie a été installée à Lyon par François I^{er} en 1536 et qu'elle a prospéré dans le Vieux-Lyon, elle s'est déplacée au début des années 1800 sur les pentes de la Croix-Rousse car le métier à tisser Jacquard fait alors son apparition et nécessite des espaces hauts (4 mètres sous plafond) et lumineux. Toute cette histoire est détaillée à la Maison des Canuts qui rappelle que ce fils de maître-tisseur (canut) a combiné des inventions précédentes afin de supprimer le poste pénible de tireur de lacs (les cordes de la machine). Mais pour la voir fonctionner, il faut se rendre non loin, aux deux ateliers de Soierie Vivante car, face à la complexité (et la beauté) de ces outils, rien ne vaut une démonstration dans les murs même d'un appartement d'époque.

Se rendre en ces lieux est aussi une manière de se souvenir qu'avec la

révolte des canuts de 1831 et 1834 (qui causèrent respectivement la mort de 600 puis 322 personnes) puis 1848, se dessine, auprès des marchands (soyeux), des revendications ouvrières qui auront un écho dans le monde entier. Il est simplement question de se battre pour un salaire minimum qui leur est accordé mais pas appliqué.

En 1830, la fabrique de la soie concerne un Lyonnais sur deux et un tiers des produits manufacturés exportés par la France en 1830 sort d'une soierie lyonnaise ! Au XX^e siècle cette industrie décline avec l'arrivée des métiers mécaniques. Aujourd'hui, il subsiste encore quelques métiers Jacquard en fonction dans le Nord-Isère, l'Ain ou même à la Croix-Rousse (l'entreprise Prelle) notamment pour la restauration de pièces de monuments historiques.

La Maison des Canuts

10 rue d'Ivry, Lyon 4^e
T. 04 78 28 62 04
Ouvert du mar au ven de 10h à 13h et de 14h à 18h, sam de 10h à 18h
Tarifs : 1€/2€

Soierie vivante

T. 04 78 27 17 13
Atelier de passementerie : 21 rue Richan, Lyon 4^e, du mar au sam, visite guidée et démonstration à 14h et 16h
Atelier de tissage, 13 bis rue Justin Godard, Lyon 4^e, du mar au sam, visite guidée et démonstration à 15h et 17h
7€ une visite / 10€ les deux



1er → 31 Oct. '21 – Halle Debouurg – Lyon 7 – 1er → 31 Oct
PEINTURE FRAICHE – STREET ART FEST

1er → 31 Oct. '21 – Halle Debouurg – Lyon 7 – 1er → 31 Oct
PEINTURE FRAICHE – STREET ART FEST

SAISON 2021-22

MAISON DE LA DANSE



Places à l'unité
Abonnements
à partir de 4 spectacles

MAISONDELADANSE.COM
04 72 78 18 00 • numeridanse.tv



B. Millepied - L.A. Dance Project © Josh S. Rose / Kibind Agence - Licences : 1-1054424, 2-1054425, 3-1054423

PODCAST |||||

Depuis, je danse

Ils étaient médecin, sportif, enseignant, ingénieur ou rappeur et puis un jour, ils ont eu un déclic qui a littéralement bouleversé leur chemin de vie.

Le Podcast *Depuis, je danse* explore les histoires inspirantes d'artistes, danseurs, chorégraphes pour qui la danse n'était pas une évidence.

Avec Djino Alolo Sabin, Nacera Belaza, Aurélien Bory, Daniel Larrieu...

EN ÉCOUTE SUR



Créé et produit par

MAISON DE LA danse

Pôle européen de création | LYON

Illustration © Manon Probit - Licences : 1-1054424, 2-1054425, 3-1054423